La Vie Intellectuelle

I — N° 6 Mars 1929

SOMMAIRE

LA VIE CATHOLIQUE

nonnyer . La Souveraineté pontificale. . . 380

Lagrange. Monseigneur Pierre Batiffol. . . 398

NOTES ET RÉFLEXIONS. *La collaboration du théologien et du laïc*, p. 424. — *Itinéraire d'un converti, R. Leyvraz*, p. 427. — *Réponse de Mgr Batiffol à un mémoire anglican*, p. 429. — *« Le livre d'outre-mer »*, p. 431. — *Les infiltrations protestantes en Amérique latine*, p. 432. — *En Chine*, p. 433.

LA VIE POLITIQUE ET SOCIALE

urnet. . Les mondes. 436

NOTES ET RÉFLEXIONS. *Le centenaire de Léon Harmel*, p. 466. — *Chez les catholiques d'Allemagne*, p. 468. — *Discours épiscopal aux États-Unis*, p. 470.

L'HISTOIRE

emond. . L'abbé de Rancé et Dom Mabillon. . 472

ico. . . Les origines spirituelles de la France. 506

NOTE. *Les derniers ouvrages d'histoire*. . . 523

LES IDÉES DANS LA LITTÉRATURE

A. Harlaire . . LE SURRÉALISME OU LA FAUSSE ÉVASION.

NOTES ET RÉFLEXIONS. *La jeunesse de Schiller*, p. 546. — *Barrès et les romantiques*, p. 552. — *Trilogie Shakespearienne*, p. 554. — *Marie Noël*, p. 556.

LA VIE SCIENTIFIQUE

A. Lemonnyer . L'UNITÉ DU GENRE HUMAIN ET LA PRÉHISTOIRE . . . . . .

NOTES ET RÉFLEXIONS. *Les vérifications expérimentales de la théorie d'Einstein*, par J. DELSARTE, p. 572. — *L'astronomie grecque*, p. 578. — *La vie sur les planètes*, p. 581. — *Fondation Kaiser Wilhelm*, p. 582.

LA VIE CATHOLIQUE

LEMONNYER. *La Souveraineté pontificale.*

La solution de la Question romaine est un grand événement qui a suscité presque partout une approbation complète et joyeuse. En France, les catholiques se sont particulièrement réjouis. Mais une autre partie de l'opinion française s'est montrée surprise, et la presse libérale a nettement exprimé des réserves. Que penser de ces critiques?

M. LAGRANGE. *Mgr Pierre Batiffol.*

La profonde influence que Mgr Batiffol exerça sur le mouvement scientifique et religieux de son temps fut discutée, et même violemment combattue par certains. Après la polémique, l'histoire. Le P. Lagrange, avec un égal souci de charité pour les personnes et de vérité pour les faits, apporte son témoignage.

D. *La collaboration du théologien et du laïc.*

Deux habitudes d'esprit, deux manières de penser et de s'exprimer, et comme deux mondes intellectuels différents : ne pourrait-on établir des contacts, et mieux encore une collaboration?

Itinéraire d'un converti, R. Leyvraz. — Réponse à un mémoire anglican. — « Le livre d'outre-mer ». — En Amérique latine. — En Chine.

La Souveraineté du Pape

Voilà donc la Question romaine résolue ! En dép
des rumeurs de plus en plus précises qui, depuis pl
sieurs semaines, la tenaient dans l'attente de quelq
grand événement, l'opinion publique, lorsque la no
velle en fut officielle, éprouva quelque chose comm
du saisissement. Visiblement elle n'était pas prépar
à ce qui arrivait.

Laissons de côté les sectaires pour ne considér
que les esprits que la passion antireligieuse n'offu
quait pas irrémédiablement. D'aucuns inclinaient à co
sidérer la Question romaine comme pratiqueme
insoluble. Ils attribuaient à la Papauté de telles ex
gences qu'il leur paraissait invraisemblable qu'un go
vernement italien, même animé d'intentions conc
liantes et préoccupé d'effacer le souvenir, gênant ma
gré tout, d'une peu glorieuse et injuste violence, y p
jamais librement consentir.

Aussi n'imaginait-on pas que le rétablissement
l'État pontifical se pût négocier et conclure autr
ment que sous la pression catégorique de l'ensemb
des nations catholiques, par l'entremise, vraisembl
blement, et sous la garantie de la Société des Nation
Et comme, d'une part, c'était une entreprise malais
d'organiser cette pression et de déterminer cette inte
vention officielle ; comme, d'autre part, il était à pr

: que l'Italie, l'Italie nouvelle surtout, s'insurgerait tre une pareille immixtion dans ce qu'elle considé- ait comme ses propres affaires, on renonçait à cevoir comment cela pourrait se faire au cas, bien ertain, où cela se ferait quelque jour.

D'autres n'étaient pas éloignés de douter que la pauté désirât vraiment la restauration de son pou- r temporel. La disparition de son État et cette ation de victime où elle avait eu l'habileté de s'en- ner, avaient plutôt clarifié son rôle et accru son orité morale dans le monde moderne. Les Papes ient bien trop intelligents, disait-on, pour ne pas n rendre compte et pour ne pas comprendre qu'ils raient, en somme, plus à perdre qu'à gagner à se eter dans les tracas d'une administration tempo- le et les complications d'un gouvernement politi- e. Quant à leurs protestations et à leurs revendica- ns, périodiquement et protocolairement renouve- s, ce pouvait fort bien n'être, dans leur pensée, 'un moyen de maintenir, devant le Droit public ernational, leur qualité de souverains. Des catholi- es même, parfois, avaient peine à se défendre contre tte impression.

Comment croire, en particulier, songeait-on, que e XI, dont la liberté d'esprit et le hardi réalisme aient manifestes, se considérât comme enchaîné à e formule périmée? Quant à Mussolini, il était évi- mment affranchi de la plupart des préjugés de la litique italienne traditionnelle. Non moins évidem- ent, il avait un extrême souci de capter, au bénéfice l'essor italien, toutes les forces utilisables et, tamment, les forces religieuses. Mais comment ima- ner, ombrageux comme il l'était sur le chapitre des oits de l'État et tout rempli de l'idée de sa préémi-

nence absolue, qu'il se prêtât jamais à un arrangeme
à propos duquel on ne manquerait pas d'évoquer
souvenir de Canossa ?

Au fond, le public ne croyait pas à la solution
la Question romaine. Et voilà que cette solution éta
un fait acquis ! Et voilà qu'elle était intervenue de
manière même que l'on jugeait la plus invraisembl
ble, c'est-à-dire par voie d'accord direct entre les de
Puissances intéressées. Nul moyen d'en douter. A
Palais du Latran, les signatures accoutumées s'écha
geaient parmi les congratulations réciproques.

Cependant l'étonnement du grand public se nua
çait, par endroits surtout, d'une obscure inquiétude
de quelque méfiance. Certains de nos grands journau
de langue française, en particulier, s'en sont fait l'éch
ou même l'ont amplifié ; et l'on ne parle pas, bie
entendu, de feuilles sectaires. Le traité étant sujet
ratification du côté italien, le Saint-Siège ne pouvait e
publier dès maintenant le texte intégral. Du moi
a-t-il voulu en communiquer sans retard l'analys
authentique. Ce fut, pour plusieurs, une vive décep
tion. Eh quoi, ce n'était que cela l'État pontifica
une propriété de quelques dizaines d'hectares, à pein
l'équivalent d'un domaine rural de moyenne étendue
Que parlait-on d'une restauration du Pouvoir tempo
rel ? Le mot d'abandon était plus exact.

Est-il vraiment possible que Pie XI y ait consen
sans compensations d'aucune sorte ? Justement,
Traité du Latran s'accompagne d'un concordat ent
le Saint-Siège et l'Italie. C'est ce concordat, évi
demment, que le Vatican considère comme une con
pensation. De fait il assure à l'Église en Italie un
situation privilégiée et va jusqu'à rétablir à son prof
la notion juridique ancienne, pour ne pas dire archa

de Religion d'État. Mais alors, ce n'est plus pré-
nent de réconciliation sur le terrain du droit
c qu'il s'agit entre le Vatican et l'Italie. C'est
véritable alliance entre l'Église et le nationa-
italien. D'aucuns vont jusqu'à dire, entre deux
rismes, celui de la Papauté et celui du Fascisme.
ar moments les commentaires s'aigrissent en polé-
es.

out cela prouve, une fois de plus, l'énorme diffi-
que le grand public, même honnête et favorable
dée religieuse, éprouve d'ordinaire à comprendre
ctes du Pape et à les apprécier avec équité. La
n principale en est que leur pensée respective ne
neut pas spontanément sur le même plan, mais
du Pape sur le plan des intérêts spirituels
elle du public sur celui des intérêts humains de
i ou de nation. C'est l'origine de malentendus
renaissent sans fin.

*
* *

e Pape se considère comme ayant reçu de Dieu
ne toute la charge et la seule charge du salut éter-
de l'Humanité. S'il lui arrivait de subordonner, si
que ce soit, l'intérêt spirituel des âmes à quelque
ntage d'ordre humain, il se tiendrait pour coupable
ant Celui dont il est le Vicaire. Le Pape se sait
personnage d'ordre religieux et non pas politique.
te donnée initiale, quelque opinion personnelle
on puisse avoir sur sa vérité intrinsèque, demande
tre prise au sérieux. Peut-on honnêtement s'y refu-
, en particulier, lorsqu'on se trouve en présence
ne conscience aussi haute, tout ensemble aussi
ide et aussi pure, que celle d'un Pie XI ?

Mais il y a autre chose et qui, quoique d'o
moins relevé, paraîtra peut-être d'une plus tang
réalité aux esprits qui se piquent d'être positifs. C
charge et ce souci suprêmes des intérêts spirituel
l'humanité tout entière représentent, dans n
monde moderne surtout, quelque chose de si g
qu'il semble psychologiquement impossible que c
qui les doit porter ne soit pas absorbé par eux o
l'on préfère, ne s'identifie pas avec eux. Quelque
fession qu'un homme exerce, ne voit-on pas qu'il
prend le pli et qu'il tend à juger de toutes ch
selon son point de vue spécial? Combien plus
qu'il s'agit du Pape? Et n'est-il pas manifeste
Pie XI est Pape jusqu'à la moelle?

Ce serait manquer, fût-ce inconsciemment, d'éq
et même de psychologie que de douter que Pie XI, c
cette importante négociation avec le Gouvernem
italien, se soit préoccupé d'autre chose que de rem
sa charge et de pourvoir au bien spirituel de toutes
âmes. Essayons de nous mettre à son point de vu
de suivre dans le détail les démarches successives
sa pensée.

L'accomplissement de l'œuvre d'universel salut
lue et inaugurée par Jésus-Christ est lié, pour le P
à l'exercice efficace de son propre ministère supré
Or pour avoir son efficacité normale, ce ministè
besoin de s'exercer sans entraves. Il doit jouir d
vraie et pleine liberté. Bien plus, d'une liberté m
feste et dont personne ne puisse douter. Donc,
pas seulement d'une liberté d'ordre intérieur et m
mais d'une liberté extérieure et publique. Ce
l'exige, qu'on le comprenne bien, c'est l'intérêt s
tuel de l'humanité auquel le ministère du Pape
lui-même subordonné; c'est le bien commun de to

consciences humaines, auxquelles cette sécurité indispensable. Il ne s'agit pas du tout de je ne sais el avantage personnel, égoïste, du Pape, mais de re intérêt à tous et du plus haut qui soit, de notre érêt spirituel. Si nous n'avons pas l'évidence sensi- que le guide suprême de nos destinées éternelles , dans ses décisions et dans ses actes, à l'abri de te contrainte, nous ne pouvons avoir, normale- nt, ni sécurité spirituelle ni repos.

Mais pour un personnage de la grandeur du Pape, n ne voit pas que cette liberté entière et manifeste sse se concevoir pratiquement sans la Souveraineté. 'on veuille bien considérer l'étendue et la com- xité de son ministère. Qu'on l'approuve ou qu'on n inquiète, il touche à tout, ce ministère. Non pas s forme d'empiétements indiscrets et blâmables. nature et sans qu'il puisse en être autrement. La humaine ne comporte pas de cloisons étanches. s intérêts spirituels et nos activités humaines sont oitement liées et celles-ci subordonnées à ceux-là. rdien et promoteur direct de nos seuls intérêts spi- uels, il ne se peut que les décisions du Pape n'aient, haque instant, de multiples répercussions non seu- ent sur notre vie humaine privée mais sur notre familiale, professionnelle et politique. Politique si, et voilà plus spécialement la raison qui exige que Pape ne soit le sujet de personne ni le citoyen cun État. Ce qui signifie pratiquement qu'il doit e Souverain.

'il ne s'agissait, en effet, que d'assurer sa dignité sonnelle, il pourrait suffire qu'il fût personnelle- nt indépendant de tout autre Pouvoir. Mais il n'est tant question de sa personne que de sa charge et son ministère, dont l'exercice exige un personnel

nombreux, des services, toute une vaste et perm
nente administration. Qui ne le comprend et que ce
liberté extérieure manifeste, dont notre propre inté
spirituel demande que la jouissance soit assurée
Pape, doit s'étendre, et dans les mêmes conditio
aux organes immédiats de son grand ministère ?
qui ne se peut que si le Pape est souverain et recon
comme tel.

Souverain, mais le Pape ne l'était-il pas et q
besoin y avait-il, pour lui assurer cette qualité,
cette étrange négociation avec le Gouvernement i
lien, où l'on voit bien ce qu'il a cédé de ses dro
traditionnels, mal ce qu'il a gagné ? Parler ainsi ser
prouver que nous prenons bien à la légère cette qu
tion de la souveraineté du Pape, garantie naturelle
sa liberté et de nos propres intérêts spirituels.

Comprenons à tout le moins que Pie XI y
regardé de plus près. Premièrement, il connaiss
mieux que personne, par son expérience personnelle
par celle de ses prédécesseurs, le caractère singuli
anormal, précaire, de sa souveraineté en droit publ
N'avait-elle pas été contestée à diverses reprises, ce
Souveraineté sans territoire propre ? Ne risquait-e
pas de devenir moins intelligible encore au fur et
mesure que s'éloignait le souvenir de l'ancien É
pontifical, dont l'existence la justifiait historiqueme
et juridiquement ? Dès maintenant, cette souveraine
n'était-elle pas considérée, par ceux même qui con
nuaient de la reconnaître, comme étant d'un ordre
peu à part et de faveur plutôt que de droit strict ?
savait, secondement, à quelles difficultés quotidienn
même aux périodes de relative bonne volonté, se heu
taient les plus essentiels Services du Vatican, du f
de leur dépendance pratique vis-à-vis de l'administr

talienne. La Grande Guerre avait même révélé
l point la situation du Pape et celle des agents
saires de son gouvernement spirituel pouvait
ir tragique. Est-il si difficile, à qui prend la peine
nsidérer ces choses, de comprendre l'intérêt capi-
urgent que prenait pour le Pape la restauration
souveraineté sur la base et dans le cadre d'un
oire autonome ? C'était, d'un seul coup, lui res-
sa pleine valeur en droit international et lui
e une réelle indépendance administrative. Le
at, assurément, n'est pas négligeable.

ais pourquoi le Pape, étant admis que ses droits
riques subsistaient dans leur intégrité, s'est-il
nté d'un territoire de si médiocre étendue ? Par
de ménager, autant qu'il se pouvait, les intérêts
me les susceptibilités de l'Italie unifiée ? Pourquoi
Pie XI, d'ailleurs, l'a reconnu publiquement.
qu'y a-t-il là dont des chrétiens puissent se
laliser ? Ou même de libres esprits épris, fût-ce
excès d'optimisme, du beau programme moderne
verselle pacification ? Ou simplement des hom-
politiques sincèrement acquis au régime de l'arbi-
et des négociations équitables, plus digne de
les civilisés que celui des sommations brutales et
coups de force ? N'est-ce pas un bel exemple de
arité humaine et d'équitable, de généreux souci
ntérêts d'autrui ? Si le Pape et l'Italie jugent à
os de notifier leur accord à la Société des
ons, celle-ci ne pourra que les en féliciter et spé-
ment Pie XI, qui a consenti les sacrifices les plus
idérables.

pendant, nous n'avons pas épuisé, avec cette seule
idération, les raisons qui expliquent et justifient
nduite du Pape. Le souci d'éviter de retomber

dans les embarras de l'administration matérielle e
gouvernement politique d'un État tant soit
étendu, se comprend de soi-même de la part
chef spirituel comme le Pape. Mais la raison pr
pale, la plus profonde et la plus noble, sans au
doute, c'est la haute opportunité d'affirmer et de
dre sensibles le principe et le caractère tout spirit
de la souveraineté papale. Pourvue désormais d
base territoriale, c'est une souveraineté absolu
normale et que le droit public international ne
pas ne pas reconnaître. Mais si modique et hum
ment négligeable, il est manifeste qu'elle ne veu
être, disons mieux, qu'elle veut positivement n
pas une grandeur, une puissance de ce monde.
le rétablissement même de son pouvoir temp
c'est, à l'honneur de Pie XI, un geste magnifiqu
voir si hardiment affirmé que nulle humaine aml
ne le travaillait et qu'il n'avait de visées que
tuelles. Risible souverain que ce souverain de la
Vaticane! se prend à songer « l'homme dans la
Non pas, mais souverain comme il sied que le
puisqu'il faut pourtant qu'il le soit, le Vicaire de
qui disait au représentant de la Rome impériale :
royauté n'est pas une royauté de ce monde. »
vérité, ce sont là des pensées bien hautes
« l'homme dans la rue » et il n'y a pas lieu de
vouloir de ne pas les comprendre tout de suite.

*
* *

Hautes pensées peut-être, mais sont-elles
A l'exemple de son Maître, le Pape peut bien s
sidérer comme n'étant pas du monde, il n'en

s dans le monde. Et le monde a son train, ses s, ses lois, que la prudence discerne, respecte, e. A cette indispensable prudence, est-il sûr que I ait fait, dans le cas, la part qu'il est périlleux de fuser ? Des hommes d'expérience, de jugement, oiture — les sectaires ne nous intéressent pas paraissent en douter, et ce nous est un regret ncontrer parmi eux un spécialiste des questions nationales du mérite de M. Maurice Pernot. ons à sa suite dans l'examen de certaines diffi- s précises, dont nous tenons expressément à redire n'est d'ailleurs pas le seul à les avoir formulées. esprit de polémique ne nous anime, mais le désir ontribuer en quelque chose à l'éclaircissement de s et d'inquiétudes qui n'ont, en soi, rien de cri- l.

M. Pernot a été étonné de l'apparente contra- qui s'observe entre la ligne de conduite suivie Pie XI dans cette importante négociation et celle aient adoptée ses prédécesseurs. Il allègue, en culier, la conduite de Benoît XV demandant, à e de la Grande Guerre, d'être admis à participer Conférence de la Paix et de pouvoir y poser la ion du rétablissement de l'État pontifical. C'é- observe M. Pernot, témoigner qu'il considérait question comme étant d'ordre proprement inter- nal. Pie XI, au contraire, l'a traitée comme si ne concernait que le Pape et l'Italie. Nous nous ettons de douter que cette difficulté, sérieuse peut- pour un spécialiste du Droit international comme ernot, touche beaucoup le grand public. Sous la e précise qui lui a été donnée, elle nous paraît eurs manquer de base. Entre la conduite de it XV et celle de Pie XI, la diversité n'est pas de

l'ordre des conceptions juridiques, mais de celui de
portunité pratique et de la tactique.

Mais voici, à notre avis, qui demande un exa
plus attentif. « Il n'y a que deux façons de réso
la question romaine, a écrit M. M. Pernot : soit
la garantie italienne, soit par la garantie intern
nale. » En effet, à la condition d'envisager le
blème, comme il le fait d'instinct et par habi
professionnelle, au point de vue du droit p
international. Son dilemme ne vaut que dans
hypothèse. L'*Osservatore Romano* le lui a
observer. Mais il s'est trouvé que la riposte était
tour et d'un ton plutôt vifs, ce dont il est assez
préhensible que M. Pernot se soit montré blessé.
plication, d'autre part, fournie par le grand jo
romain, ou plutôt empruntée par lui à la *Civil*
formulait en un style auquel nos esprits français
peu accoutumés et qui n'était pas d'une e
clarté.

Il nous semble, pourtant, que la réponse est
et qu'elle peut se traduire ainsi. C'est délibéré
sans aucun doute, que Pie XI, a refusé de se
sur ce terrain du droit positif international. Il a
la Question romaine en Pape et non pas en juris
diplomate, en politique. Qu'il ait eu raison ou t
n'importe pour le moment. De garanties, au se
ce mot en droit international, il n'en a pas ch
Pas plus d'italiennes que d'internationales. Et
sans un retour inquiet sur notre compétence t
fait commune en ces matières, nous avouons n
comprendre l'insistance de M. Pernot à parl
« garanties » italiennes. Entre le Pape et le Gou
ment italien, il n'y a pas eu, que nous sachions,
tres conventions que le Traité du Latran et le

lat. Laissons le Concordat de côté pour le moment. te le Traité. Peut-on vraiment le considérer, en t public, comme une convention de « garantie »? st une convention de conciliation; c'est, propre-nt, un traité de paix. Son unique objet est le réta-lsement, en droit et en fait, de l'État pontifical. uis la signature du traité, l'État souverain ommé Cité vaticane existe et subsiste par son droit pre, sans plus. L'Italie n'a pas à son endroit d'au-engagement que celui de respecter sa signature et bserver le Traité. Elle ne devient pas pour autant ante du nouvel État. Pour avoir signé le traité de ncfort, la France assumait-elle, vis-à-vis de l'Alle-gne nouvelle, l'obligation juridique de garante, obli-ion distincte des cessions qu'elle lui consentait et elle s'engageait à maintenir?

l ne nous paraît donc pas exact de dire que l'État verain de la Cité vaticane se trouve juridiquement é sous la garantie italienne. Pie XI n'a certainement envisagé de pareil. De garanties, il n'en a pas lu d'autres que celle du droit naturel que possède État autonome, légitimement constitué, à exer-les prérogatives qui lui appartiennent et dont la nière est celle de subsister dans sa pleine Souverai-é. Ou plutôt si, il s'est inquiété de lui en assurer autre. Et c'est sa médiocrité même, son insigni-ce sur le plan des grandeurs terrestres. Sa peti-e le soustrait par elle-même aux entreprises hosti-que suscitent les passions et les intérêts de ce nde. L'idée ne saurait lui venir à lui-même de faire guerre à qui que ce soit. Et, à moins d'avoir perdu ens, y compris celui du ridicule, qui pourrait jamais ger à la lui faire pour la satisfaction d'ambitions itiques ou d'exigences économiques?

Il n'y a qu'une catégorie de violences contre l quelles rien d'humain ne le garantit. Ce sont celles la haine proprement anti-religieuse. Mais c'est là propre affaire de Dieu : *Et portae Inferi non praevc bunt contra eam.* Divine garantie, et telle que nul saurait trouver étonnant que Pie XI l'ait préféré toutes les autres. Qui dit garantie humaine dit t jours plus ou moins sujétion. Pie XI a voulu être li sous la seule garantie de son bon droit, de sa faible et de Dieu.

Il nous semble que dans ces conditions la remar finale de M. Pernot, juste en elle-même, se trou sans application : « Et ces deux méthodes (celle de garantie italienne et celle de la garantie internationa ne nous semblent pas offrir au Saint-Siège des sûre équivalentes, au monde catholique d'égaux apa ments. » Serait-ce, par aventure, le souvenir de qu'on a appelé la Loi des Garanties qui a orienté pensée dans cette direction ? Mais la Loi italienne garanties se trouve évidemment abolie du fait du re blissement de l'État pontifical.

Venons-en au Concordat, qui paraît avoir d'aut plus vivement impressionné que, lui non plus, on n connaît pas dans sa teneur intégrale.

M. M. Pernot le considère comme la contre-pa favorable au Pape du Traité du Latran si avantag pour l'Italie. En quoi il n'a pas tort. A l'*Osserva Romano*, qui lui avait paru biaiser sur ce point, il a gue les propres paroles de Pie XI aux Professeur Étudiants de l'Université du Sacré-Cœur à Milan l'étaient venu saluer : « La justification du tr conclu avec l'Italie, c'est le Concordat. C'est le C cordat qui non seulement explique, qui non seulen

ie, mais qui recommande le traité. » Peut-être
t la peine d'expliquer, ne fût-ce que d'un mot,
ur de conviction et presque l'enthousiasme que
r ce propos. Ce qui, non seulement rassure le
mais l'enchante, c'est qu'il a cédé ses biens
iels pour recevoir en retour ou plutôt pour assu-
ses fils d'Italie des avantages spirituels et qu'il
e considérables.

s doute, mais à ses fils d'Italie, et c'est cela
qui, pour M. Pernot, fait la principale difficulté.
difficulté, le très religieux respect que nous pro-
s pour le Pape, bien loin de nous interdire de
cer et de la discuter franchement, nous le com-
e.

ant rapporté les paroles de Pie XI transcrites
aut, M. Pernot ajoutait : « Nous n'avions pas
si haute et si prompte confirmation de notre
» Et quelle est cette thèse ? La voici : « Ce
onne le Pape, il le donne en tant que chef de
se universelle ; ce qu'il reçoit, il le reçoit en tant
êque de Rome et chef de l'Église italienne. » Ce
lonne et c'est par le Traité, ce qu'il reçoit et
par le Concordat. Ce qu'il donne et c'est la pres-
talité, du moins comme superficie, de l'ancien
pontifical ; ce qu'il reçoit et c'est une situation
égiée pour l'Église en Italie. Jusqu'ici il n'y a
ans la phrase de M. Pernot qui ne soit clair et
Mais il ajoute : ce que le Pape donne il le donne
e chef de l'Église universelle, et ce qu'il reçoit
reçoit comme chef de l'Église italienne. Et
ne forme enveloppée par courtoisie, c'est dire
règle de justice est atteinte qui veut que ce soit
me personne et en la même qualité qui, dans un
at d'échange, donne et reçoive. Il serait assez

vain de chicaner M. Pernot sur la recevabilité de distinction entre le Pape, chef de l'Église universe et l'évêque de Rome, chef de l'Église italienne. Ce se prendre ou essayer de donner le change. La v question n'est pas là.

La voici, dépouillée de son enveloppe de défér et de courtoisie. Le Pape dispose d'un bien qui e patrimoine de l'Église universelle, et les avant qu'il reçoit en échange n'en sont que pour l'É italienne. C'est l'Église catholique qui donne et l'Église italienne qui reçoit, l'Église catholiqu indûment sacrifiée à l'Église italienne. Et tout ment : L'Italie est favorisée par un Pape italie détriment des autres nations catholiques. M. P est trop bien élevé pour avoir écrit cela. Telle n pas moins l'exacte expression du doute et de l'i tude dont beaucoup d'esprits honnêtes sont agité ou moins consciemment.

S'il ne s'agissait que de soutenir une polémic riposte coulerait toute seule de la plume. Mai s'agit pas du tout de cela. Il s'agit d'éclairer délivrer des âmes parfaitement dignes de respe sympathie.

Voici notre réponse. Ce que Pie XJ vient d il l'a fait, non pas au bénéfice du nationalisme mais au profit de la vie religieuse italienne ; à l'avantage de l'État italien, mais à celui de catholique en Italie. Il a agi en Pape et non italien, en Père d'une belle et grande natio tienne et non pas en fils d'une patrie terrestre. vient de faire pour l'Italie, il l'eût accompl échéant, d'un cœur aussi généreux et avec toute pareille, pour n'importe quel autre pays se fût agi de la France, nous oserions presq

ant à son beau passé et à sa condition présente, une joie spéciale.

XI est le moins politique des papes et le moins é à inféoder son action et celle de l'Église à ie système politique que ce soit en quelque pays soit. Que parle-t-on de collusion avec le Fas-? Il a traité avec le chef du gouvernement ita-non pas avec un chef de parti politique. L'un ticles fondamentaux du Concordat qu'il vient de re porte interdiction formelle au clergé italien re de la politique.

XI est le moins nationaliste des Papes et le enclin à épouser les humaines visées de quel-ationalisme que ce soit et pas plus du nationa-italien que des autres. Toute son application, par ple, ne va-t-elle pas à dégager de plus en plus de ationalisme cet apostolat missionnaire de l'Église ique, auquel c'est la gloire de son Pontificat r donné une si magnifique impulsion ? Comment pu accueillir, même un instant, l'idée qu'il ait ti à je ne sais quelle italianisation des Missions ? e montre disposé à employer largement, sur ce h, l'ardeur du bon peuple italien et l'intelligente volonté de l'État italien, qui pourrait s'en er ? Il est dans son rôle et ne fait que son devoir. autres pays, que la France en particulier, témoi-de dispositions semblables, et l'on verra, à la r de son accueil, si c'est au nationalisme qu'il de ses inspirations.

endant, plusieurs songeront, tout bas ou tout . S'il en est ainsi, pourquoi Pie XI ne donne-t-il x nations catholiques cette suprême garantie associer largement à l'administration centrale rême de l'Eglise qui porte le grand nom de

Catholique ? Pourquoi, en fait sinon en droit, monopole de l'Italie ? Le Saint-Siège et le Go ment italien étant maintenant réconciliés, la t devient-elle pas plus urgente de « désitalianise ministration centrale de l'Église ?

On voit que nous n'esquivons pas les di même délicates à formuler. Ce nous est, pr ment, un devoir de proclamer que le personne de la haute administration ecclésiastique, à R partout, se montre, à l'exemple et sous l'influ son chef suprême, par tradition et esprit d aussi, remarquablement affranchi de tout natio dans l'exercice de ses fonctions. Il sert les inte l'Église et nuls autres. Les relations normales cales que le traité du Latran vient de rétabli le Saint-Siège et l'État italien sont-elles de n changer cette mentalité ? Nous ne le croyons tout. On constate, au contraire, que Pie XI s'est cupé d'introduire, dans ce Traité lui-même, des qui dégagent juridiquement ses collaborateurs immédiats et les agents les plus considérables gouvernement de toute attache à la national lienne.

S'imagine-t-on, par hasard, que Pie XI n point la difficulté dont nous traitons ici ? Il la plus vivement que quiconque. Nous croyons savoir qu'il s'inquiète pratiquement de lui trou solution qui donne satisfaction aux désirs épar le monde catholique, désirs qu'il comprend partage, disons mieux, qui sont spontanés lui. Et nous ne serions pas du tout surpri prenne l'initiative d'en saisir le Concile dont pare la réunion. Car c'est, tout le monde le com une entreprise dont la seule bonne volonté du

rait assurer le succès. Le concours de toutes les
s catholiques et spécialement de leurs épisco-
espectifs y est indispensable. Il n'est même pas
1 tout, que le régime n'apporte pas de sérieux
nptes à ceux qui le désirent le plus vivement.
XI mérite, au plus haut point, que nous lui
ns entièrement confiance pour le passé et pour
ir.

A. LEMONNYER, O. P.

Monseigneur Pierre Batiffo

Il était d'Église jusque dans la moelle.

Lorsque, à l'automne de 1878, âgé de dix-sept a
nous arriva, à la récréation, dans le jardin d'Issy
m'étais promis de ne parler que de lui, mais lui-même
ce pressentiment obscur qui dicte les dernières pa
n'a-t-il pas révélé aux lecteurs de la *Croix* (1) le s
d'une amitié née le jour que nous nous rencontr
dans cette maison bénie du Séminaire? Plutôt qu
démentir une entente qui me fut toujours si dou
serais tenté de dire avec effusion quelle place elle a t
dans ma vie. Malgré la douleur profonde que me
son départ inopiné, j'éprouve une vraie joie à rendre
mémoire un hommage qui est un témoignage. Je ne
le rendre que comme témoin. Mais je n'abuserai p
Donc lorsqu'il se présenta, revêtu encore de son cos
de Sainte-Barbe, laissant là la rhétorique ou la philos
commencée, on chuchotait que le collège perdait e
un prix de composition française au concours gé
Mais une vocation irrésistible ne lui avait pas permis
tendre. Il voulait être plus à Dieu, parmi les clercs
chés à son service. Ainsi fut-il toujours un clerc, av
mélange de culture érudite et de dignité sacerdotale
pris ce mot dans notre ancienne France. On eût dit

(1) Du 6 décembre 1928.

re Batiffol, sage et discrète personne, très docte
Il était donc clerc. Sous les arbres du parc à la fran-
nous causâmes. Dans la chapelle de Lorette nous
s notre amitié sous la garde de la Vierge fidèle. Tel
tre propos. Il dura cinquante années. Batiffol a dit
ent après un an nous nous quittâmes. Lorsqu'il
ne voir durant les vacances, je lui appris que j'en-
au couvent de Saint-Maximin. On pouvait croire que
t fini. Les novices dominicains écrivent, rarement,
urtes lettres. Cependant je sus qu'il avait achevé son
aire, et qu'il était à Rome, chapelain de Saint-Louis-
rançais.
fut là qu'il trouva sa voie. Ses études à Paris, bien
ait suivi à l'Institut catholique quelques cours de
é Duchesne, ne pouvaient et ne devaient pas donner
faction à ses goûts. Historien dans l'âme, il ne s'était
e intéressé au côté spéculatif de l'enseignement. Déjà
y la philosophie strictement scolastique et thomiste
on M. Vallet ne lui plut guère. Ce que notre maître
t le mieux d'Aristote, c'était la formule : « Un com-
çant doit croire », et il ne souffrait pas la discussion,
en témoignant à tous une grande bonté. Déjà pour
ffol cela manquait de nuances. Mais il s'ouvrait tout
er à la discipline sulpicienne, forte et discrète à la
Cette piété sobre, plutôt contenue qu'étalée, touchant
nd de l'âme, en évitant de passer par le sentiment,
e tenue presque rigide, mais qu'on voulait avant tout
rdotale, avaient mis sur lui une empreinte, en lui un
ctère qui ne s'effacèrent jamais.
Après cette concentration sévère, Rome fut l'épanouis-
ent. Sa curiosité attentive était sollicitée de toutes
ts et il était libre de se donner aux études qui l'atti-
nt. Beaucoup de jeunes ecclésiastiques vont suivre à
me des cours de théologie. Ils y font d'excellentes étu-

des de métaphysique et de droit canon. La nécessité
meubler d'abord du nécessaire, l'obligation de prép
des examens et le souci de les passer font qu'ils qui
Rome sans l'avoir vue. Les vrais Romains à Rom
comme les Athéniens à Athènes, — sont ceux qui,
tres de leur temps, se laissent griser par les souveni
par l'art, en flânant le long du Tibre, dans les jardin
Palatin, sur une place qui fut le Forum, en traitant
un peu parfois les églises comme des musées et qui, sa
d'impressions par contact, entrent enfin dans les bi
thèques pour mieux comprendre les vestiges du passé
clercs achèvent en même temps, sans s'en douter,
formation chrétienne. L'argument tiré du témoignag
martyrs pénètre plus profondément avec le charme g
de plus près des âmes d'élite, des Cécile et des Ag
vierges toujours chères à la piété romaine, et sur les
ches du Colisée. La fidélité obéissante au siège de Pi
enseignée par les textes, devient un sentiment vi
moins en évoquant au Vatican une gloire accrue pa
siècles qu'en s'agenouillant à la catacombe de Saint-
lixte auprès des tombes où d'anciens papes ont re
parmi le peuple des premiers chrétiens.

Si cela est banal, parce que ressenti par tous, j'a
cependant le redire, car j'en ai toujours vu dans Ba
comme un reflet persistant. Il était romain, non pas
que catholique, mais certainement catholique avec
nuance romaine d'attachement le plus filial à l'église
et maîtresse des églises ; il tenait à l'Église par son c

L'illustre de Rossi était alors le maître incontesté
études romaines. Il régnait. Archéologue avant tou
n'avait pu l'être avec cette maîtrise sans connaître
origines par les textes. Mgr Batiffol se glorifia touj
d'avoir été son élève, mais son inclination l'attirait de
férence vers l'histoire. Pour lui, le monument n'était g

. document, et peu à peu il se dirigea plus souvent
es documents qui parlent le plus clair, dans l'incom-
le écrin de la bibliothèque Vaticane.
1 de personnes savent qu'il fut un découvreur de
scrits avant d'être un écrivain suivi par le grand
catholique. Humaniste accompli, paléographe
é, il semblait même devoir faire sa carrière de la
rche et de l'interprétation des textes inédits. Sur l'in-
on de Mgr Duchesne, il alla jusqu'en Albanie et rap-
de Bérat un manuscrit important des évangiles qu'il
(1) avec la précision requise.
ns cette occasion il n'avait eu qu'à cueillir. Mais au
an même il redécouvrit un autre manuscrit du nou-
Testament, palimpseste que le Cardinal Maï n'avait
fait qu'endommager, et oublié après lui (2). Ce pré-
témoin du Ve siècle provenait jadis de l'abbaye de
no, dont Mgr Batiffol fit connaître l'histoire (3).
anciens textes latins étaient peut-être encore plus
gés. Il publia quelques fragments d'un manuscrit de
Gall, aussi du Ve siècle, et fut le premier à recon-
qu'il était de la même main qu'un autre fragment
dité. Les lecteurs sourient : ce sont là jeux de paléo-
e. Je leur épargne donc les détails. Mais ces petits
ne sont pas le fait de tout le monde. Les savants
ient pas à recevoir des leçons, surtout d'un débutant.
ut lutte, et le jeune érudit romain l'emporta. Quand
nd public s'en mêla, ce fut pour être informé par un

es manuscrits grecs de Bérat d'Albanie et le *Codex purpu-*
, dans les *Archives des missions scientifiques et littéraires*,
, t. XIII, Paris, 1887.
Le codex Patiriensis, du Ve siècle. Voir *Revue biblique*, 1895,
213.
L'Abbaye de Rossano, contribution à l'histoire de la Vaticane,
1891.

journal que M. l'abbé Batiffol avait découvert le con
de mariage du patriarche Joseph avec Aseneth, la fill
Putiphar. Apologétique ingénue! Mais il y avait tou
même quelque mérite à tirer d'un oubli plus que sécu
la prière d'Aseneth, apocryphe grec datant vraisembl
ment du Ve siècle : « Le mystique tendre et rêveur au
nous devons la *Prière* d'Aseneth nous a laissé, peut
sans le vouloir, mieux qu'un roman : nous lui devon
document précieux pour l'histoire de la théologie rit
et de la vie chrétienne (1). »

Non moins bien venus dans le monde savant furen
Actes de saint Philippe, apôtre, dont on ne poss
qu'une petite partie (2), publiés en grec et tradui
latin. Il y aura lieu de revenir sur les *tractatus Ori*
publiés en 1900, qui firent une très grande sensation

Je m'obstine. Je sais très bien que le public va
affaires le vendredi dans l'après-midi, sans se dou
moins du monde que l'Académie des Inscriptions e
les-Lettres tient ses séances à ce moment. Mais t
encore l'ascendant, en France, de la vie intellectu
l'attrait du passé que cette Académie est le point d
de tout humaniste qui se sent la vocation. Ce n'
l'Académie tout court. Le monde élégant, friand de
des séances sous la Coupole, ne voit dans cette Ac
qu'une réunion de *dii minores*, si on les compare a
rante immortels. Mais peut-être quelques-uns
eux sont-ils plus assurés de l'immortalité que leurs
voisins... du moins de celle que décerne le monde

(1) *Studia patristica*, études d'ancienne littérature cl
publiés par l'abbé P. Batiffol, ancien élève de l'École des
Études, Lauréat de l'Institut, Paris, 1889. Ce recueil n'a eu
fascicules. Nous verrons pourquoi.

(2) *Actus sancti Philippi Apostoli*, dans les *Acta Bollan*
1890.

é Batiffol aurait sûrement reçu parmi eux le meilleur il, et de très bonne heure, s'il s'était renfermé dans udes de pure érudition. Son nom était déjà très rablement connu en Angleterre et en Allemagne, j'en preuve. A suivre cette carrière il ne se serait exposé une attaque. On eût été fier de le citer comme une e vivante de l'intérêt que porte l'Église aux études succès qu'elle y peut avoir. Et cette vie studieuse me semblait convenir si bien à sa nature, ennemie uit, évitant les foules, presque indolente dans son élé- innée! Il avait rêvé, nous dit-il, d'écrire une étude lée *Sirleto, ses livres et ses amis*. Ses livres et ses De chers souvenirs évoquent aussitôt à ma vue ce ste appartement au quatrième étage et sur la colline e-Geneviève, dont il sut toujours se contenter. Les d'été on causait à la fenêtre en regardant les toits ndre en cascade vers le Luxembourg, souvent à pro- un livre qui venait d'entrer dans sa bibliothèque, si inte, mais si choisie. Plus assidu, j'aurais pu rencon- à Péguy, non point son élève, encore moins son , mais qui avait été en contact à Sainte-Barbe avec mônier estimé pour son intelligence, mais toujours hendé par lui comme beaucoup trop théologien. J'y M. Jean Tharaud, un ancien lui aussi, M. Cavaignac, es Romains et Athéniens fervents des lettres ; je veux ner encore un jeune rhétoricien dont il cultivait et l'esprit et qui est devenu Dom André Wilmart, ant bénédictin, le R. P. de Grandmaison enfin, car lui qui nous avait rapprochés, avant de nous unir le même témoignage affectueux à la dernière page hit écrite (1).

ace à ses livres, et surtout à ses amis, Sirleto est

Le Correspondant du 25 déc. 1928.

devenu cardinal, et Maï aussi a passé de la biblioth
vaticane au Sacré-Collège. La mémoire du Cardinal
était encore plus récente, dont on se souvient peut-
Autun (1) qu'il se couchait à plat ventre au milieu d
folios, pour en avoir un plus grand nombre à sa p
Mais telle ne fut pas la destinée de Mgr Batiffol. Lor
écrivait : *La Vaticane de Paul III à Paul V* (2), c
un adieu qu'il faisait à la chère et vénérable bibliot
du Siège Apostolique, et un peu à toutes les biblioth
— s'il est jamais possible à un bibliophile de ter
pareil vœu.

Lorsque je retrouvai Batiffol, après les portes de
Maximin brisées, les gendarmes nous mettant la ma
l'épaule, et un exil de six ans à Salamanque, il
vicaire dans une paroisse du quartier de la Bastille
s'était-il passé? Simplement que, ses études termin
était venu se mettre en 1890 à la disposition de son
que. Sans doute estima-t-il que son état l'y obligeai
ce sentiment du devoir sacerdotal qui fut toujours
nant chez lui. Mais il lui en eût bien coûté de ren
aux études, et l'autorité n'eut garde de lui impo
sacrifice. Pour lui ménager un labeur intellectuel uti
âmes, sollicitant plutôt qu'étouffant son goût pour l
le Cardinal Richard, archevêque de Paris, le nom
1892 aumônier au Collège Sainte-Barbe. Quelle y f
activité apostolique, je n'ai pas à le dire. Je répéter
lement un propos des Sœurs de l'infirmerie assez c
ristique de ce temps peu clérical. L'abbé Batiffol ava
d'autorité, disait-on, qu'il lui était permis d'aborde
ses prônes les sujets vraiment chrétiens, sans risque

(1) Où il fut le condisciple de mon père au Petit Séminai
(2) *d'après des documents nouveaux*, dans la petite bibli
d'art et d'archéologie, Paris, Leroux, 1890.

ıé à la simple morale ou à la civilité puérile et hon-
par un peu de boucan ; c'est le terme, paraît-il. Mais,
onné qu'il fût à son ministère professionnel, on comp-
ien en haut lieu qu'il saurait inaugurer un ministère
étendu en cultivant une science vraiment apostoli-
l ne se serait pas complu à vivre dans cette tour d'i-
d'où l'on professe : Aide-toi, le ciel t'aidera. Réso-
nt, et pour être utile à ses frères, il entra dans l'a-
Pas d'apologétique, si l'on entend par là une sorte
aidoirie. L'Église n'en a pas besoin. La vérité de
oire lui suffit. Encore faut-il la dire, ce qui n'allait
ans difficultés. Les Tillemont, les Thomassin, les
n, l'incomparable phalange des Bénédictins de Saint-
avaient loyalement interrogé l'histoire. Leur esprit
uit-il encore, lorsque l'*Histoire de l'Église* de l'abbé
as était prise au sérieux dans tous les séminaires,
nant d'ailleurs sans sourciller toutes les légendes
ne érudition sérieuse avait écartées, sans dédain, mais
la fermeté qu'exigent les intérêts spirituels en jeu.
e les deux écoles, le choix de l'abbé Batiffol était
Du plutôt il fallait presque créer une école de sage
ue dans l'intérêt des bons esprits qui sollicitaient
nment cette pâture. C'est à ces modestes travailleurs,
nés des universités, dépourvus de bibliothèques après
llages réitérés des séminaires et des couvents, inca-
s d'embrasser une information devenue internatio-
c'est à eux que Batiffol a pensé, c'est pour eux qu'il
it, toujours soucieux de défendre intégralement les
tutions de l'Église, mais avec la claire vue qu'une
nse efficace devait avant tout montrer une passion sin-
pour la vérité.

n'on raconte aux enfants de la première communion
histoires auxquelles on ne croit guère, passe encore,
que cela soit déplaisant. La routine qui s'accommode

de légendes de saints mal contrôlées peut encore se j
d'un respect traditionnel. Mais que l'on continuât er
de nos jours à insérer dans le bréviaire de sembl
documents, Batiffol le jugeait excessif, et le dit, peut
non sans un peu d'impertinence juvénile, dans son *Hi*
du Bréviaire romain (1). Il ne pouvait pas prévoir qu
vènement sur le Siège apostolique d'un savant du pre
rang rendrait à l'avenir impossible un phénomène
déconcertant. Cette histoire du bréviaire romain n
pas un manifeste, mais elle inaugurait toute une
d'études ecclésiastiques dont l'originalité fut d'être
fois résolument catholiques, même édifiantes, et c
dant critiques. Aussi les Bollandistes suivirent-ils dè
les travaux de Batiffol avec une sympathie éclairée.
mencée par le bréviaire, cette série se termina pa
Leçons sur la Messe (2). Là, Mgr Batiffol était au c
même de la vie intérieure de l'Église; les origines
pénitence, la hiérarchie primitive, l'agape, l'Eucha
En même temps il s'appliquait à esquisser l'histoi
son développement extérieur. La parabole du gra
sénevé qui devient un grand arbre complète la par
du levain qui fait lever toute la pâte. Et peut-être
seconde série est-elle celle qui a eu le plus grand ret
sement.

C'est *l'Église naissante* (3), traduite en plusieurs la

(1) En 1892, à Paris, chez Picard. Les Bollandistes ont fait « Dans bien des cas (le sanctoral du bréviaire) était basé légende bien plus que sur l'histoire. Sous ce rapport les corr toutes récentes de certaines leçons du bréviaire sont particuliè intéressantes et suffisent pour décourager les derniers tenants torité historique du bréviaire. » *Analecta Bollandiana*, 1895,

(2) Paris, Gabalda, aujourd'hui au onzième mille.

(3) *Études d'histoire et de théologie positive*, Paris, Gabal *Revue biblique* en a eu les prémices en 1894; on vend aujo le onzième mille.

rendu célèbre le nom de Mgr Batiffol. Harnack n'avait
ncore publié son grand ouvrage sur la mission et le
ppement du Christianisme, et déjà le savant français
t d'une main sûre les lignes principales de cet orga-
nouveau et déjà vainqueur. Ne s'étant pas astreint à
une histoire de l'Église suivie — on l'attendait de la
de Mgr Duchesne —, Mgr Batiffol préféra aborder
jets détachés au fil du temps, se rendant libre ainsi
ter sur certains mouvements en avant décisifs, sur
ntroverses qui paraissaient entraver et ensuite exci-
l'élan, et, parce que la vie chrétienne même dans
ction au dehors est toujours intellectuelle, sur des
aussi qu'il n'hésitait pas à mettre sous les yeux des
rs, même en latin au courant du français, parce qu'il
ours eu à cœur d'être utile avant tous aux membres
ergé, à ses frères dans l'Église, toujours romaine,
par sa langue. *La Paix constantinienne et le catholi-*
(1) mettait en lumière et les causes du triomphe et
barras où son succès même avait mis l'Église, plus
ée à dire le *Non possumus* à des persécuteurs, qu'à
sars qui prétendaient la protéger, mais aussi l'asser-
n terminant il montrait énergiquement dans Libère
pe immaculé : *Liberius immaculatus papa*. Puis ce
n faveur de l'unité extérieure de l'Église, le génie
nant le témoignage de la tradition : *Le Catholicisme*
nt Augustin (2). Rien de plus efficace ne pouvait être
é contre le libéralisme protestant, même sans les
s de la polémique. Son représentant le plus brillant,
on Harnack, connaît saint Augustin et l'admire
t que personne. Il en a parlé avec chaleur, même
émotion, comme du docteur catholique qui incarne

Publiée en 1914, quelques jours avant la guerre.
En 1920.

le mieux la vie intérieure du chrétien dans le Christ une arrière-pensée qu'il ne dissimule pas : Ah ! si l catholique, devenue un impérialisme administrati demeurée fidèle à l'esprit de saint Augustin ! rép volontiers après Luther. Mgr Batiffol voulut, lui connaître saint Augustin. Il le lut, il le découvra ainsi dire, sans s'en cacher, n'étant pas de ceux qu rent sur parole. Ce fut un enchantement, même c nicatif. Il nous disait sa surprise joyeuse que ce contemplateur des idées ait eu l'intelligence des concrètes. Lui toujours si discret, qui se fût repro épanchement comme un manque de tact, com avec l'ardente sympathie de l'Africain, parce qu'il l rayonner sur toutes les activités du corps de l'É retrouvait en lui avec un éclat de beauté le se dont il était sûr de vivre. Et il a conclu qu'Augu eu plus qu'aucun de tous les docteurs l'intuitio tueuse de la présence et de l'action de Dieu d glise (1) », mais dans une Église visible, unie, in blement unie, dans la *Catholica*, dont l'unité est par la chaire de Pierre.

Il ne restait plus, pour mettre le sceau à ce d'études, qu'à mettre en scène le *Siège apostol* c'est-à-dire l'action du Pape de Rome en Occid Orient, et, à la fin, le pape saint Léon traçant la foi entérinée par le concile de Chalcédoine.

L'œuvre projetée était terminée. Il a été Mgr Batiffol d'y ajouter une sorte de *post-scriptu* exquise *Vie de saint Grégoire le Grand*, le plus be peut-être de la collection des *Saints*.

Si l'on cherchait quel est le caractère particuli

(1) P. 541.
(2) De 359 à 451.

ur l'histoire, on aurait tort de faire honneur à atiffol d'une souveraine domination du sujet, à la e d'un Olympien qui cheminerait sur les cimes, très nettement ce qui se passe en bas, mais s'en ressant quelque peu, ne prenant rien au tragique, plutôt à sourire des violentes querelles d'où est a theologie, dont on se serait bien passé. Mgr Ba- st toujours sérieux. Il dirait plutôt au lecteur : C'est qu'il s'agit, *tua res agitur*, parce qu'il écrit dans et pour l'Église. C'est pourquoi il ne sera jamais de son impartialite par ceux qui ne la conçoivent pas sans l'indifference des neutres. Peut-on parler npartialité d'une Mère? Oui, si on l'a choisie, si l'on andir son amour à mesure que s'affermit la convic- isonnée qu'elle en est plus que digne, mais aussi à ndition : qu'il soit bien entendu qu'on dira libre- a verite sur ceux qui ont ete dans l'Église sans r d'en être, ou qui n'ont pas su la bien servir.

i les tableaux ne sont pas brossés à grands traits et de genie, les personnages passent sous les yeux tour, les pièces sont demontrees, le lecteur studieux ème de s'eclairer et de conclure. A côté de l'*His- niverselle* et de l'*Histoire des Variations des églises ntes*, il y a place pour des études d'allure plus e, comme les dissertations de Tillemont ou de Noël ndre, d'une information etendue et sûre aussi, base gement rendu à bon escient. Sans y viser directe- elles se trouvent, par leur sincerité même, propres lopper dans l'âme du lecteur un attachement pro- ont la Mère Église : *Matri Ecclesiae!* C'est à elle dedie tout ce travail. Aurait-on jamais dû se mé- e sur le sentiment qui l'a dicté?

x qui liront ces beaux ouvrages dans les temps à — car ils sont faits pour durer, — devront croire

qu'ils ont été composés au long des loisirs d'une siné
et dans des temps tranquilles, tant ils respirent la
nité. Nulle controverse, si ce n'est avec ceux du deho
l'Église, et d'ailleurs toujours courtoise. Aucune allu
à des dissensions intestines. Une atmosphère paisible
gne la table de travail, sous la clarté lénitive des vi
lampes à huile. Mais si la sérénité a prévalu, si le tr
des grands ouvrages ne fut jamais ni interrompu, ni
allure modifiée, ce fut par la vertu d'une égalité d
peu commune.

Dès le début, quelques-uns avaient été troublés
leur possession de ne rien changer à leurs habitudes i
lectuelles, possession qu'ils prenaient pour un droit.
aucun reproche sérieux ne s'était élevé contre la légiti
de la méthode et la rectitude des procédés. L'assenti
était général. Seul l'auteur fut étonné quand, en
Mgr Mathieu, nommé archevêque de Toulouse, mon
quatre étages pour lui offrir la direction de l'Ins
catholique du Midi de la France. Batiffol fut touché
ne se rendit pas d'abord. Il lui en coûtait de quitter
où ses relations et ses études l'attachaient. Il était
Toulouse, mais n'y avait jamais vécu. Cependant
voulut pas refuser une charge, quand on requérait d
un service. Il accepta. Et je fus surpris, je l'avoue, de
avec quelle aisance il se montra un actif administra
quelle influence il prit rapidement sur le clergé de
reine du midi, aimable et lettrée, se plaisant à récom
ser les poèmes par des fleurs, mais où les ossement
saint Thomas d'Aquin ne faisaient plus surgir des th
giens de haute taille. Le Recteur ne pensait pas
Toulouse et à son Institut. Dans ses desseins cel
devait vraiment rayonner sur le Sud-Est. Sa juridic
pensait-il, ne s'étendait pas seulement sur les jeunes
tres envoyés par leurs évêques pour suivre les cours

t les préparer d'avance en encourageant les études
e dans les petits séminaires. On le comprit, on s'ins-
de ses conseils. Et ce qui toucha les cœurs, ce fut le
qu'il prit de publier les *Reliquiae* de l'abbé Jacques
nas, nature délicate, que brûlait une flamme inté-
e, mort professeur de l'Institut, avant d'avoir donné
ne promettait l'esprit le plus sagace et le plus fin (1).
de ce qui tenait à l'Institut ne lui était étranger. On
t bien à la mort de M. Léonce Couture et du P. Guil-
in.

pplaudissant à ce rapide succès (2), je dus prendre
parti d'une pénible déconvenue. En fondant la *Revue*
ique en 1892, j'avais eu recours, avant tout autre, au
ours de ce fidèle ami. Lorsque, à la fin de 1894,
Lethielleux eut renoncé à publier un recueil qui ne
ndait pas à ses espérances d'une large publicité, ce
ui qui m'introduisit chez M. Lecoffre. Je stipulai pour
compte, afin d'éviter tout autre malentendu, que je
erais rien pour attirer un public qui ne serait pas
rminé à tout braver pour nous lire, et que l'éditeur
s'en plaindrait jamais. Tous nos lecteurs savent
ment la *Revue Biblique* a tenu parole, — Mgr Batiffol
isonnant le tout par la bonne grâce de son style — et
ois dire que M. Lecoffre et M. Gabalda, son gendre et
cié, n'ont pas été moins fidèles à tolérer une tenue si
ère. Ils demandèrent seulement, vu les inconvénients
éjour à Jérusalem des principaux collaborateurs, qu'un
étaire habitant Paris pût s'entendre avec l'éditeur sur
dernières mesures à prendre. Batiffol accepta cette
ge par complaisance. Il s'y attacha comme à son œu-
propre. Ai-je besoin de dire que ce fut toujours avec

) *Mélanges d'histoire et de littérature religieuse*, recueillis et
iés par l'Institut Catholique de Toulouse, Paris, Lecoffre, 1899.
) C'est comme Recteur que Mgr Batiffol fut nommé prélat.

une extrême délicatesse? Il m'obligea plutôt à le
à l'aise, et l'élan qu'il donna à la Revue fut tel
parut alors prendre vraiment son essor.

Devenu Recteur d'un grand Institut, loin de P
n'était plus possible de solliciter encore de lui cet
Il n'en demeura pas moins fidèle à notre œuvre com
sa collaboration ne parut pas ralentie, et c'est enco
Revue Biblique qu'il communiquait ses découvertes
des *Tractatus Origenis* fut un véritable événemen
traités étaient des prédications sur l'Ancien Test
attribuées à Origène par deux manuscrits qui exis
dans nos bibliothèques de France, l'un à Orléans,
à Saint-Omer, et qu'il révélait au monde savant (
publiant ce texte précieux (2), Batiffol s'en était ra
à l'affirmation des copistes. Les savants les plus qu
entrèrent en lice. M. Weyman en fit honneur à Nov
schismatique rigoriste du IIIe siècle ; Dom Germain
à Grégoire d'Elvire en Espagne, au IVe siècle, perso
trop mince pour porter cette gloire, il l'a reconnu d
Mgr Batiffol semble bien avoir clos le débat en se pr
çant pour un disciple de Novatien, peu avant le conc
Nicée, et d'ailleurs sous l'influence intellectuelle
gène. Cependant on dispute encore.

Toujours attaché à nos travaux, Mgr Batiffol
cependant, dans l'intérêt de son Institut, lui don
organe. Il existait bien, semble-t-il, une petite feui
le mouvement des leçons et du personnel. Il c
Bulletin de Littérature ecclésiastique, publié par l'In
catholique de Toulouse. Le titre était modeste, imp
seulement par ce terme d'ecclésiastique qui ne pe
manquer sous sa plume. A Toulouse on n'espérai
entretenir un Institut de grand style, avec une facu

(1) *Revue biblique*, 1896, p. 434-439.
(2) Avec la collaboration de Dom A. Wilmart, Paris, 1900.

sinon de médecine. Le nouveau Recteur en prenait
rti, peut-être trop aisément. Mais il allait au plus
, à ce qui était à la fois possible et urgent. Le droit
enseigné par l'État ; l'État ne se chargerait pas du
, — heureusement ! Avant de pourvoir à l'enseigne-
d'un droit plus chrétien, une tâche plus urgente
sait à la hiérarchie : former le clergé aux disciplines
astiques et, puisqu'on parlait de hautes études, d'a-
des méthodes scientifiques irréprochables, et lui
r ainsi une place respectée dans tous les débats de
ligence. On a dit à tort qu'il était hostile à la théo-
homiste. Il est vrai qu'il ne la regardait pas comme
spécialement de sa compétence ou, comme on dit
d'hui, de son secteur. Mais tant que le Père Guiller-
écut, il ne ménagea pas les témoignages de son
tion à ce professeur émérite, et appuya son ensei-
nt de toute son autorité.

Bulletin, étant son œuvre, se tourna de préférence,
on pas exclusivement, vers la théologie positive. Il
en peu de temps une autorité incontestée. Les
s de fond étaient la mise au point des questions
ées. Les comptes rendus, attendus avec impatience
avec satisfaction, plus peut-être par le public que
auteurs, émettaient un verdict objectif, réservant
édictions pour les grandes circonstances — je n'ai
pour les grandes personnalités (1).

sera longtemps difficile de dresser la liste des ouvrages et
les de Mgr Batiffol. Il faut indiquer cependant la fondation
ibliothèque de l'enseignement de l'Histoire ecclésiastique. Le
volume : *La littérature grecque* (chrétienne) a fait bénir son
combien d'étudiants en théologie auxquels on citait comme
ques les pseudo-actes des Apôtres, sans parler des œuvres de
gite, super-authentiques. Après son départ de Toulouse il
en 1911) le *Bulletin d'ancienne littérature et d'archéologie*
es, qui était en France comme le pendant du *Journal of theo-*

Ainsi nous continuions à voguer de conserve. Des ges se montraient à l'horizon. Mais les catholiqu paraissaient pas s'émouvoir d'attaques cependant vives, dirigées contre nous. On connaissait notre gramme, énoncé en trois mots par le vénéré doy l'érudition bénédictine, l'abbé Dom Amelli : progrè cassure, *progresso senza rottura*, ou mieux encore, l'antique formule, « dans le même dogme, le même la même signification (1) ».

Si je n'avais voulu que déposer une palme su tombe, j'aurais passé sous silence l'incident le plus loureux de la vie de mon ami. Mais je viens de parl droits de la vérité, du culte qu'il avait pour elle, et épreuve a tourné à son honneur. Il ne faut pas public, vaguement au courant, s'imagine qu'il y a que chose à cacher. Pourquoi m'en taire et ne pas que j'en sais?

De toute notre âme nous voulions le progrès san ture. D'autres la rendaient inévitable, tout en aff de n'en pas vouloir. Ce fut l'équivoque qui rer situation si confuse. De deux côtés, dans la philoso dans les sciences bibliques, un mouvement était conduisait nécessairement à la destruction du ch nisme. Pourtant philosophes agnosticistes et ex radicaux, soit qu'il y ait eu accord, soit plutôt qu'il obéi au même instinct, les modernistes, puisqu'il f appeler par le nom qui les désigne dans l'usage désireux, comme je crois, de ne pas sortir de l' entretenaient l'espoir chimérique de l'entraîner h ses voies dans leurs sentiers. Ils estimaient servir le

logical Studies. — Citons encore *Orpheus et l'évangile*, *Cath et Papauté*, plusieurs articles dans le *Correspondant*.

(1) Saint Vincent de Lérins : *in eodem dogmate, eoden eademque sententia.*

s de l'humanité en évitant un divorce, mais à la ion de transformer le christianisme à la mesure de propres conceptions. Ils étaient contraints, par la ité même de leur position fausse, de procéder avec re. Protestant hautement de leur sincérité scienti- se réservant à eux seuls le brevet de loyauté, puis- voulaient gagner des catholiques, et, selon leur insensé, l'Église entière, ils étaient au contraire nnés à ne pas révéler tout d'abord leur but. Il y amener les esprits sous couleur de progrès, dans êt même du christianisme et par des transitions ibles. Il fallait encore laisser croire que l'équipe ussi nombreuse, et mieux instruite que l'école tra- nelle des opinions avec lesquelles il faudrait tôt ou actiser. De là l'emploi des pseudonymes, l'affirma- ue tel auteur d'articles destructeurs du dogme était prêtre en situation régulière et jouissant de tous ses irs ecclésiastiques (1) ». Cette tactique a été bien érisée par un théologien catholique allemand : ais une exposition ouverte, honnête et complète du ne, comme d'ailleurs l'encyclique pontificale s'en très justement. Toujours seulement quelques s d'attente et des idées simplement indiquées, que e garde bien de montrer dans leur plein développe- ... Toujours jouer à cache-cache avec des pseudony- t provoquer l'illusion qu'on se trouve en présence phalange de savants (2). »

is quand M. Schroers parlait ainsi, déjà la lumière été faite par l'acte énergique de Pie X. Jusqu'à la u siècle dernier la situation demeura obscure. On it savoir qu'Engels n'était que le pseudonyme du rrel, Jésuite, et personne assurément n'avait le droit

Houtin, *La crise du clergé*, p. 282.
Schroers, dans *Bulletin... de Toulouse*, 1908, p. 289.

de suspecter l'orthodoxie de la Compagnie de Jé
première fois que je vis M. Loisy, il revenait des
de Saint-Sulpice, son bréviaire à la main ; la secon
dernière fois, il était l'aumônier en titre des Domin
de Neuilly. Était-il noble, était-il charitable ou seu
conforme à la justice de rassurer les catholiques
endroit en dénonçant hautement ceux qu'on re
comme l'aile gauche de la même armée ? C'eût é
dent ; cette besogne nous répugnait, et nous re
l'échéance désormais inéluctable. Car il devenait
ment impossible de garder le silence. Je le rom
mon côté. Mais ce ne sont point ici des mémoires.
pelle bien plutôt que, dès l'année 1900, Mgr Batiff
signalé le péril dans toute son étendue. Parlant, d
discours officiel et comme Recteur, de la conceptio
testante d'après laquelle « la religion ne s'adresse
cœur, elle n'est plus une vérité mais une vie », il a
avec une certaine solennité : « Or, Messieurs, c'est
nement de ces derniers mois, que pareille abdicat
été proposée par des écrivains ecclésiastiques da
revues ecclésiastiques, inaugurant parmi nous une a
non pas expectative mais agnostique (1). »

Avant même le coup d'éclat de *l'Évangile et l'*
la rédaction du Bulletin, après des éloges qu'elle
encore adresser à M. Loisy, mettait en garde co
méthode : « Trop d'équivoque, trop d'individu
trop d'ironie auront ainsi pénétré l'œuvre de M
pour la rendre jamais classique. *C'est surtout en le*
disant que l'exégèse catholique progressera (2). »

C'était donc la rupture, non pas à droite, mais
che, la rupture qui était le salut, parce qu'elle
toutes choses à leur place. Et pourtant ce livre

(1) *Bulletin...*, 1901, p. 332.
(2) *Bulletin...*, 1901, p. 204. Nous soulignons.

ut la consommer de la part de M. Loisy, *l'Évangile* *lise*, se donnait encore comme la seule défense riée de l'Église catholique contre le protestantisme de M. Harnarck. Mgr Batiffol ne s'y trompa pas. nifeste était de la fin de 1902. Le jour même de l marquait son point d'aboutissement : « Le catho-, s'il accepte ce dogme nouveau, le dernier, le du développement ainsi conçu, rejoindra la « foi oyance » de Sabatier, le *Undogmatische Christen-* Dreyer, et mieux encore, et pour cause, l'agnosti-pencérien de Caird. » A ce coup on s'éveilla, et les versistes catholiques semblèrent concentrer tout le nisme dans la personne et dans les œuvres de sy. Mgr Batiffol n'oubliait pas la tendance philoso-, ou plutôt antiphilosophique, peut-être plus dan-e, parce que plus à la portée d'un grand nombre, tôt le *Bulletin* (1) publiait un article de M. Franon : *uveau manifeste catholique d'agnosticisme*, contre . On avait encore scrupule à nommer le P. Tyrrel. ajoute à ce dossier les articles si sagaces, si précis Saltet contre Herzog-Dupin et les faux-fuyants de bé Turmel, il faudra convenir que nul Institut ne lus énergiquement que celui de Toulouse contre ernisme. Seul, le Saint-Siège avait le pouvoir, et uprême grâce d'état qui est l'assistance du Saint-, pour trancher toute la question, et son interven-ule fut efficace. Mais il n'a jamais fait fi des travail-ui, dans leur modeste mesure, se servent des connais-naturelles pour défendre la foi sous sa direction.

rs d'où vient la campagne menée contre Mgr Batif-Ne récriminons pas, essayons de comprendre. Les portés par le Bulletin et l'Institut de Toulouse,

903, p. 157.

sous l'impulsion donnée par le Recteur, avaient
sibles aux modernistes. Le public devait se dir
avait là aussi des hommes compétents, peut-ê
compétents que la nuée des pseudonymes dont i
jamais ouï parler. Le meilleur moyen de parer p
plus violents des modernistes d'accuser les savant
liques loyalistes de cette manœuvre abjecte qui
à trahir des compagnons d'armes au moment du
à dissimuler des opinions secrètement caressées
cœur au moyen de professions de foi hypocrites.
reusement il se trouva des polémistes catholiqu
faire leur cette calomnie, tout en lui donnant
plus bénin (1). Je croirais faire injure à la mém
Mgr Batiffol en parlant plus longuement de ces
écarts de plume. Nous aurions le droit de signal
mosité qui arma contre lui les adeptes d'un pos
catholique, alors naissant, et que la clairvoyance
Pie XI a démasqué. Je veux croire que tous les in
étaient de bonne foi dans leurs accusations ; la d
engendre la panique, la panique voit le péril pa
partout des traîtres. A la vérité quelques-uns
fait voir depuis que leur zèle intransigeant et p
n'était pas synonyme d'obéissance humble et fili
décidément nous préférons nous associer à l'oubli
par Mgr Batiffol envers tous.

Pour apaiser le tumulte il donna sa démission
teur en juin 1907, et reprit le chemin de Pa
accepta, sans amertume ni rancœur, de revenir à
tions d'aumônier de Sainte-Barbe.

(1) Par exemple le R. P. Fontaine, dans la *Vérité* du 23 ja
« Mgr Batiffol, qui est un habile homme, pas du tout « si
se garde des deux côtés à la fois, je veux dire qu'il a deux
tions différentes, opposées même, dont il se sert selon
dans Houtin, *La question biblique au XXe siècle*, p. 172.

là que l'attendait l'épreuve la plus sensible. Il ıt dire. Mais ce point est particulièrement difficile dre. Mgr Batiffol avait publié en avril 1905 un :itulé : *L'Eucharistie, la présence réelle et la transtiation.* Comme tout ce qu'il écrivait, l'ouvrage fut d'enthousiasme par le public; plusieurs éditions ıt. Des objections se firent jour. Le livre touchait ologie. Mgr Batiffol avait toujours évité avec le ınd soin d'aborder ce domaine à la légère. Il ne se aucun attrait pour la spéculation et se cantonnait n rôle d'historien. Mais il ne dépendait pas de lui le contact. Son intention évidente était d'appuyer ıe, qu'il recevait tel quel de l'Église, sur une tra- étudiée avec plus de soin qu'on ne l'avait fait et en tenant compte des documents nouveaux. e plus opposé à l'esprit du modernisme. Le protes- e libéral a tracé une évolution radicale de l'Eu- e. D'abord les disciples convaincus que Jésus était té s'imaginaient qu'il était présent pendant qu'ils nt leur repas, comme à la dernière Cène. Puis ils dit qu'en mangeant et en buvant ils faisaient e de son sacrifice, qu'ils s'y unissaient, qu'ils com- ent avec lui, finalement qu'ils le consommaient ıe. Est-il besoin de dire que Mgr Batiffol n'a pas ın moment à une pareille billevesée? Il n'a jamais le vue le réalisme parfaitement clair des paroles du *Ceci est mon corps, ceci est mon sang,* qui est au e départ de l'institution du Sacrement. Il a seule- onstaté que les premiers témoignages ne parlent ne *conversion,* et il a cru pouvoir dire que l'adop- ce mot par les Pères avait marqué non seulement grès dans les termes, mais un développement dans ée. C'était à tort, et c'est pour ce fait que le livre sur l'*Index* des livres prohibés le 26 juillet 1907.

Le décret cependant demeura absolument secret publié que le 2 janvier 1911. Les causes du ret la publication échappent absolument à notre sance. Ce que nous pouvons, ce que nous dev c'est qu'il ne s'agissait point d'une pure affaire Il fallait envisager les conséquences, et la Con compétente a jugé qu'il y allait de la sauvegarde capital sur lequel est fondée la vie spirituelle d en même temps que toute sa liturgie. En m'e ainsi, je ne trahis pas la mémoire d'un ami, je m ce qui devint enfin sa propre conviction. La cond. devenue publique, il ne fit pas seulement sans h acte d'obéissance extérieure qu'impose la disc demanda qu'on lui expliquât son erreur, et le P ayant daigné l'autoriser à en conférer avec le R Schuster, abbé bénédictin de Saint-Paul-hors- c'est « dans la lumière même de Rome » qu'il d adhésion intellectuelle, la plus difficile et la p toire. Il accepta la solution qu'on lui proposait sûreté de conscience, puisqu'il voyait désorma ne contredisait pas l'histoire : « Je me persuade pensée est une expression de la vie du dogme que celle que j'avais proposée, aussi attentive observables, plus strictement fidèle aux termes d de Trente. Je m'y rallie sans peine (1). » Telles dernières paroles d'une cinquième édition de son pleinement approuvé désormais, et qui est pe plus utile de tous, à ceux qui savent le prix d'un gie positive scientifique.

Assurément, Fénelon s'est défendu avec moins de simplicité et plus d'obstination : sa co

(1) *L'Eucharistie...*, 5e édition, revue et corrigée, p. 5 d'hui 8e édition.

: formelle et porta sur de nombreux articles. On
sa soumission. Pourquoi n'aurait-on pas rendu
ge à celle de Mgr Batiffol ? Et en effet dès ce jour,
ersonnalité ni son œuvre ne furent plus discutées
es catholiques. Sa sincérité avait apparu « dans la
e même de Rome ».

ımoins, et parce qu'il avait à cœur son rôle de pro-
de la doctrine catholique, cette peine lui fut cruelle
nté en fut fortement ébranlée.

ait donc repris sa charge, sinon avec l'entrain des
rs jours, du moins avec le sentiment du devoir
oli. Notre-Seigneur a dit qu'on ne juge l'arbre que
ı fruit. Les meilleurs fruits ne sont mûrs qu'en
ne. Mgr Batiffol nous laissa goûter ceux de ses
érantes études et de son expérience religieuse. Il
as indiscret, je pense, de dire ici que S. A. le prince
naco lui demanda d'accepter qu'il le présentât à
pour le siège épiscopal de sa ville. Comme ce poste
t passe pour agréable et peu absorbant, on lui
it que ce serait le repos avec la dignité, *otium cum
te*, le rêve de Cicéron. Il refusa, ne se croyant pas
autorisé au repos. Le Cardinal Amette le nomma
ne de Paris. Il était, comme on dit, aux Anges. Je
sque surpris, je l'avoue, et ravi de la satisfaction
prit si distingué, d'un savant admiré par ses pairs,
naître en un mot, comme si cette dignité, très
ble assurément, avait été la récompense convoitée
travaux. Et il prit place dans sa stalle avec ce
u'il avait toujours eu pour l'office divin. Il consacra
mps à de nouveaux livres, de nouvelles conférences,
des associations afin de promouvoir par tous les
s le goût de la sainte liturgie.

encore dans la retraite où il se confinait qu'un illus-
nce de l'Eglise vint lui demander de collaborer avec

lui à dissiper les préjugés qui empêchent tant de revenir à l'Église. On a pensé diversement sations de Malines. Je ne saurais avoir d'autre c celle qui paraît dictée par l'attitude de l'Égli dans une affaire de discipline ecclésiastique. admis le principe ; elle juge qu'il n'y a pas lieu tinuer. On peut estimer que leur objet a été témoigner du désir d'unité qui doit être viva sant dans toutes les âmes catholiques. Lorsq tienté était divisée, les consciences partagées p sur le pape légitime, une grande angoisse ét âmes dans toute la chrétienté. Les princes de rois et leurs conseils, les universités, les sim mirent tout en œuvre pour revenir à l'uni Dieu, nous savons aujourd'hui quel en est le dépositaire. Mais la scission n'en est que N'est-il pas étrange que tant de prêtres, d'ail paraissent si peu sensibles à cette plaie du sc l'hérésie qui menace de contaminer même les nes de l'Église ? Le cardinal Mercier en était esprit était trop ferme pour qu'il espérât d immédiats et éclatants. Cependant son grand vrit et laissa voir une ardente charité. N'est-c signe qu'on reconnaît le mieux les vrais disciple Christ ? C'est celui, ne l'oublions pas, que le Ma donner. Mais, encore une fois, quoi qu'il en soi tats qu'il faut abandonner à la Providence, ce tain, c'est que ce fut un honneur pour Mgr Ba choisi comme représentant de la science histor lique dans des entretiens où figuraient des m distingués du clergé anglican, dont l'éruditi connue. A quel point il avait d'ailleurs, mê courtoisie qu'il observait avec les personnes plus averti touchant la différence essentielle

un incident le prouva. On lui avait offert d'être
docteur *honoris causa* de l'Université d'Oxford.
n parlait d'un doctorat en *divinity*, et si nous ado-
même divinité, nous n'avons pas la même *théologie*
anglicans. Il ne pouvait accepter. Tout s'arrangea,
l'acquit en le nommant docteur ès lettres. L'Uni-
de Louvain, elle, le nomma docteur en théologie.
it aussi pour lui une noble consolation d'être délé-
congrès historique d'Oslo par le Saint-Père Pie XI,
le comité directeur du congrès saluait un maître
nces historiques. Ne dédaignant pas de montrer
sa sympathie pour des études qu'il a aimées, qu'il
e, le Saint-Père désigna cinq délégués. Mgr Batif-
ait les voyages, mais pas trop loin ; — je n'ai jamais
tirer en Terre-Sainte. Il se rendit à Oslo, heureux
ondre à un désir du Saint-Père. Dans sa dernière
l m'écrivait : « J'ai été à Oslo, le pape m'a fait très
ement remercier. » Il ajoutait gentiment : « Il m'a-
incièrement payé le voyage ! » Daigne Sa Sainteté,
jette les yeux sur ces lignes, me pardonner cette
ction !

e lettre était du 26 décembre. Quelques jours après
rait.

de l'Église, il fut sensible aux consolations qu'ap-
ent à son lit de mort son Archevêque et Son Excel-
e nonce apostolique, surtout enfin à une bénédic-
ès affectueuse du Saint Père. Le bon et fidèle ser-
pouvait entrer en paix dans la joie du Seigneur.
naintenant il a trouvé le repos. Le repos en Dieu,
aichissement dont parlent les Catacombes de cette
la cité de Pierre, qu'il a tant aimée, la plus vivante
de la Patrie.

Jérusalem.

Fr. M.-J. Lagrange, O.P.

NOTES ET RÉFLEXIONS

La collaboration du théologien et du

Sur cette collaboration si désirable un de no
professeur de l'Université, nous écrit quelques l
gestives :

« ... Pour moi, jusqu'ici, cette collaboration
été qu'une fiction. Cependant, je crois pouvoi
peu d'universitaires possèdent des ressources a
dantes et aussi précieuses dans leur milieu h
travail. Ecclésiastiques et laïques, nous essayo
tiplier les contacts, de nous instruire mutuel
nous dépouillant le plus possible de nos étroite
dis pas que nous n'avons obtenu aucun résultat
cependant que presque tout reste à faire, et cela
les théologiens ne parlent pas la même langue que

Je me permets de vous en donner un exemp
le vif. Nous nous sommes réunis, entre ami
échange de vues sur l'école unique : six eccl
dont trois directeurs au grand séminaire, et à peu
de laïques. La question fut portée sur le terrai
afin d'éviter toute polémique d'allure politiqu
très remarquable que la discussion, très vivante
ait été entretenue presque exclusivement par
Les théologiens? Rien! Cependant nous leur d
de contrôler nos idées à la lumière de la doct
l'histoire de l'Église. Très accueillants pour les
des laïques, désireux d'établir le contact entre
doctrine, ils n'ont pas su nous dire ce qu'il p
de juste, ce qu'il y a de dévié dans les aspiration

de unique. Et au fond d'eux-mêmes ils n'étaient pas
nts (ils m'en ont fait part dans la suite) de l'attitude
renant l'un ou l'autre d'entre nous ; ils sentaient que
n'était pas dans la perspective catholique. Simple
ple parmi beaucoup d'autres.

ui ci encore. Tout récemment je reprochai à mon
e théologien de ne pas développer toutes les res
es de dogme catholique en ce qui concerne la vie de
e. (Dans ce domaine comme nous sommes pauvres
uellement !) Il me dit : « Posez-moi des questions
ces et je répondrai. » Et je suis sûr que, chez lui, ce
pas une réponse évasive. Seulement, voyez la diffi
si la théologie n'intervient dans la vie que pour
dre des cas de conscience concrets et particuliers, de
vivront tous ceux qui n'ont pas d'inquiétude et ne
ent pas à demander, ou ne le peuvent pas ?

résultat, c'est que beaucoup trop de laïques, qui se
nent catholiques, vivent selon une mentalité où l'es
de la doctrine catholique a de moins en moins de
: les uns demeurent dans un formalisme rigide et
cient surtout dans le catholicisme une prétendue
ne politique ; les autres se nourrissent aux sources
humanisme païen et sont protestants ou modernistes
le savoir.

t il possible de circonscrire davantage le champ de
ficulté ? Je le crois. Elle me semble tenir pour une
de part à une question de vocabulaire : les théolo
s sont rompus au langage scolastique, les laïques n'y
prennent rien. Les uns et les autres peuvent faire
« mea culpa ». Les théologiens ne se donnent pas assez
ent la peine de repenser charitablement leurs formu
la manière et pour l'usage du peuple chrétien. On
rs l'impression de psittacisme, de quelque chose qui
eut pas entrer dans la vie, qui reste « plaqué » à la
ice de l'intelligence, avec quoi on peut bien exécuter
orillants tournois sur le plan de l'emboîtement des
ies, mais qui est incapable de pénétrer l'ensemble

de la personnalité. Les laïques, à leur tour, sont
seux et s'excusent facilement de leur négligence
tendant que le vocabulaire scolastique est dé
ne peut plus convenir à la mentalité modern
contentent alors de quelques vocabulaires très pe
formés de pièces disparates et qui n'ont d'autre a
que celui de chatouiller agréablement l'imaginati
sensibilité.

Résultat ? Les théologiens détiennent pour eux
le monopole d'une intelligence qui va se perdre da
traction parce qu'on ne l'oblige pas à régler la
laïques deviennent incapables de s'élever jusqu
proprement intellectuel, puisque, pour y parveni
faudrait soulever cette masse d'impressions con
attachées à leur vocabulaire.

Pour les laïques, il y a là une déperdition con
de forces : songez que, dans la lecture des texte
par exemple, ils en arrivent à ne chercher que
sion ou l'enthousiasme fugitifs qu'une médiocr
tion leur apporte, alors que, si les théologiens l
traient toute la richesse d'un texte de saint Pa
saint Thomas, ils pourraient se nourrir pendant
et des années, et en pleine vie spirituelle, de
texte.

Ici encore un exemple : je communiquai un j
théologien un article qu'un de mes amis, uni
protestant, venait de m'envoyer. Cet universit
très religieuse, s'était servi des textes de sain
l'Imitation, et naturellement, de Laberthonn
construire une théorie, d'ailleurs assez vague
chrétien et le monde ». Je m'attendais à ce qu
logien fit simplement à l'article le reproche d
de précision ; je ne fus pas peu surpris de l'ent
qu'il était réellement incohérent, contradictoi
le prouva péremptoirement. Ce qui me parait i
dans cette mince anecdote, c'est que personn
n'avais aucunement flairé la contradiction. Et

ır qu'un théologien découvre d'une façon aussi
s fautes de logique, il faut que ses habitudes de
t sa méthode scolastique lui aient singulièrement
ıtelligence, et que, par conséquent, il y a *quelque*
xcellent à tirer de cette méthode scolastique pour la
ction de la mentalité contemporaine... »

L.-D.

*
* *

Itinéraire d'un converti

n effet un long itinéraire que nous suivons avec
Leyvraz, depuis les Tours d'Aï jusqu'au bord du
e, depuis l'humble temple d'un petit village vau-
qu'à l'école des Frères Maristes de Bébek. Mais
out l'itinéraire d'une âme vers la vérité que l'au-
bolise dans la difficile ascension d'une montagne.
conversion est une crise : il faut qu'il y ait eu
inquiétude profonde, le sentiment très net de
chose d'inassouvi. On a vécu paisible dans la
e assurance que l'on possédait des convictions
ubles. Et puis, voici que tout cela fléchit et s'é-
t que des questions absolument nouvelles se
ressantes, et que l'on ne peut écarter ni laisser
onse.
d'héroïque, rien d'insolite dans mon histoire. »
ochons pas à M. Leyvraz ses épithètes trop
s.
nfance sérieuse au sein d'une famille nombreuse
rdé des traditions chrétiennes de vie austère et
se ; une formation protestante, plus sentimentale
ectuelle et qui ne résistera pas au premier choc

Leyvraz, *Les Chemins de la Montagne, Itinéraire d'un*
Collection « Ars et Fides ». Bloud et Gay.

des objections du matérialisme : tel est le point o

« A la recherche des dieux : ce sont les premières req
âme qui, s'éloignant de Dieu, reste assoiffée du divin.
l'esprit incline à nier, elle, dans son exil, aspire à prier.
roge le ciel. Elle cherche une lueur dans la nuit. Un
courte joie lui suffisent pour façonner des dieux. Natu
Muse, Humanité... l'une après l'autre, elle dresse ses id
socle. Puis elle s'attriste et s'en va..... »

Un meeting à la Maison du peuple de Lausa
sera la révélation de la divinité nouvelle, sous l
séduisants de la Justice, du Progrès, de l'Hum
pèlerin de l'Absolu, l'École normale n'avait off
lourde érudition exégétique. Qu'il lise mainten
Rousseau, Vigny, Musset, Tolstoï, les brochure
listes du Dr F... Vandervelde, Georges Renard,
teurs de la *Voix du Peuple*, les auteurs de l'i
littérature défaitiste de la guerre, sa formation
plète, faite de romantisme sentimental et d'une
sans Dieu, ni dogmes.

Notre héros a maintenant son idéal, sa myst
en possession d'une certitude inébranlable. Il
un ans, il mettra au service de la cause sa p
parole.

On lira avec intérêt et profit les pages consa
tude des milieux socialistes, de la morale qui s'
ou, pour mieux dire, de la religion qui s'y prèch
des traits heureux et qui sont à retenir. « Le s
l'esclave des certitudes successives. » Le prot
tel qu'on l'enseigne en Suisse, est défini : « U
mixture doctrinale qui n'effarouche personne
le protestantisme américain est « un virtu
humanitaire et sportif ».

M. Leyvraz n'hésite pas à rendre justice, à
sité, au désintéressement, au courage aussi qu'
trés chez ses anciens camarades. Et le livre pre
les accents émus d'un appel aux compagnons
Éveiller en eux des doutes, troubler les fausses

ictions sans fondement, créer cette angoisse bien-
de l'inassouvi : telle est toute son ambition et
raison d'être.

cialiste plus préoccupé de formation morale et de
e sociale que de révolution et de lutte de classes,
e taxé de modérantisme. Tôt ou tard, on combattra
ur et il faudra se séparer. C'est ce qui arriva pour
. De journaliste notre héros devient professeur
collège américain du Bosphore. Dès lors, deux
es vont jouer et qui paraissent décisives : Léon
Constantinople. Léon Bloy, c'est la véhémence,
st aussi le sens du catholicisme, une compréhen-
gnante du surnaturel. Constantinople, c'est le con-
ntre deux civilisations, deux religions. Le Croissant
roix ? il faut choisir.

, Joergensen, les Fioretti, Newman, Joseph de
, se présenteront tour à tour, apportant un peu de
et dégageant la route. Mais ce sont quelques
de Notre-Seigneur trouvées dans l'*Imitation*, qui
t les dernières hésitations.

otre du socialisme s'est rendu à la voix du Maître,
te joyeusement la Vérité. Il va se faire petit enfant,
ttra docilement entre les mains des Frères Maristes
ek. Il apprendra son catéchisme, et puis à la fin
ois de Marie, il sera reçu dans l'Église.

oute loyauté et confiance, il pourra réciter le Credo
bjuration.

P. M.

*
* *

ponse de Mgr Batiffol à un mémoire anglican

e des dernières publications du grand et regretté
n qui vient de mourir a paru dans le dernier
de *La Revue des sciences philosophiques et théolo-*
octobre 1928) : *Unité de Communion et unanimité*

de foi. Cette étude, rédigée pour les « Convers
Malines » de mai 1925, répond à un mémoire
par un savant anglican, « qui refuse de se soun
quant à lui et individuellement, — à l'autorité
mais qui souhaiterait voir la communion anglican
la communion des églises orthodoxes, réunies au
Rome ». L'obstacle à pareille réunion vient, à
du fait que le Saint-Siège exige que l'on se s
comme à des dogmes *de fide*, à certaines doctrine
tant qu'elles prétendent faire partie de la foi,
contradiction avec l'histoire de la vérité. A par
nous dit-on, il nous semble illégitime d'accorder
culée conception de Marie la foi que nous accor
conception virginale, à la résurrection, à l'ascen
Christ. — Nous donnons l'essentiel de la répon
prendre parti d'ailleurs dans la controverse qui
théologiens sur l'évolution des dogmes et la dé
des conclusions théologiques.

« On veut, pour qu'une vérité soit *de fide*, qu'elle ait p
tification l'agrément universel, la tradition sans variation
soit fondée sur l'Écriture, et l'on se refuse à admettre com
une assertion qui ne sera qu'une inférence. Nous avons r
les dogmes définis par les anciens conciles œcuménique
substantiel nicéen, le théotokos éphésien, le diphysisme
nien, aussi bien, le dithélisme à la suite, ne réalisent pa
ditions exigées par le memorandum. Allons-nous donc rej
Éphèse, Chalcédoine...?

« On nous dit : Vous mettez l'immaculée conception su
rang que la conception virginale, la résurrection, l'ascen
réclamez pour ces quatre articles la même foi. Je réponds :
articles réclament de nous le même assentiment, mais no
du même critérium, puisque d'un côté il y a de l'affirmati
criture, de l'autre une inférence sanctionnée par l'autorité

« On nous dit : Vous réclamez pour l'Église une au
l'ancienne Église n'a jamais réclamée. Nous répondons : «
« de l'Église est aussi vieille que l'Église ». Vous redou
vrai, que cette autorité, n'ayant sa compétence limitée qu
même, ne devienne envahissante, tyrannique... mais on n
ne pas faire que cette autorité soit arbitre de controverse,

e des sentences, finalement des anathèmes. Et voilà l'auto-
acte, l'autorité historique. Quand on reproche à Rome son
sme, et de manquer de la *comprehensioeness* chère à l'Angli-
, on lui reproche de persévérer dans l'attitude de l'ancienne
»

us faut tout faire pour nous présenter à nos frères
une image aussi claire et exacte que possible de
ée catholique. « Quel progrès serait réalisé dans le
n rapprochement, écrivait le regretté savant, si la
gie catholique la plus avertie était mieux connue. »

*
* *

« *Le livre d'outre-mer* » (1)

eprenant, pour nous conter ses souvenirs de voyage
re Sainte, le titre que Nicolas Poggibonsi donna à
on que ce frère mineur toscan fit de ses pérégrina-
n Orient, au milieu du XIVe siècle, M. Johannes
nsen s'associe, cœur et esprit, au moine voyageur.
si grande différence, d'ailleurs, entre le pèlerin de
celui d'aujourd'hui? N'ont-ils pas apporté, tous
ux Lieux Saints, une égale ferveur de l'âme, une
riosité à l'égard de tous les détails pittoresques,
les événements curieux du voyage? Beaucoup de
ont changé, certes, dans le pays que le grand écri-
ndinave visite six siècles après le franciscain toscan,
plus qu'ailleurs peut-être, il y a plus de choses
les. Ce « tombeau vide » dont Joergensen nous
une description si émouvante, les paysages à peine
, l'étable de Bethléem, le rocher du Calvaire, et
la Présence qui depuis deux mille ans s'attache

ANNES JOERGENSEN, *Le livre d'Outre-mer*. Traduction et illus-
'Andrée Carol. Paris, Beauchesne.

aux lieux où fut vécue la passion. De toute sa se
nordique le voyageur s'élance vers la lumière de l
mais c'est une autre lumière surtout qu'il vient c
en Palestine, un rayon nouveau de cette lumière c
lui, s'est éclairée à Assise.

Dans ce livre « qui ne veut pas être une es
Baedecker », l'auteur écrit ses souvenirs de vo
homme attentif à toutes les manifestations de la
curieux des mœurs, des coutumes et des tradit
artiste passionné de paysages, de couleurs, d'imag
resques ou émouvantes, mais aussi en chrétien po
Terre Sainte représente un pays chargé des souv
plus chers, des suggestions les plus puissantes. La
gie qu'il rapporte de ces contrées, le désir que n
tons en lui d'y retourner, ne viennent pas seulen
beautés de l'art ou de la nature que l'artiste a conte
Plus vives encore, plus inoubliables, peut-être fu
émotions du chrétien qui a suivi, pas à pas, les t
Christ.

Et c'est cela qui donne à ce livre cet accent de
intense que les simples spectacles du monde ne s
pas à éveiller.

MARCEL BRIO

*
* *

Les infiltrations protestantes en Amérique

Jusqu'à ces dernières années, le protestantisme
guère pénétré dans l'Amérique du Sud. Dans le
nel universitaire et gouvernemental on trouvait b
d'incrédules, passionnément attachés aux idées de l
lution française, très rarement des protestants ; l
licisme était la religion de tous ceux qui en avaient
peuple notamment ne connaissait que la religion d

Padres » catholiques. Il faut maintenant compter Protestantisme. Les Nord-Américains, qui s'inté-le plus en plus aux richesses de l'Amérique latine, t avec eux leur civilisation et leur religion. L'in- est déjà assez menaçante pour que les évêques tine aient cru devoir donner à leurs fidèles un ment solennel, les mettant en garde contre la nde protestante, chaque jour plus active et menée ssociations qui disposent de sommes d'argent con-es. « Il est urgent, ajoutent-ils, de développer une action catéchistique pour sauver l'âme nationale tration protestante, préparation prochaine de la ion étrangère ». Les évêques signalent en parti-Association chrétienne des jeunes filles de l'Armée — (Young Men Christian Association) — dont ytisme s'exerce dangereusement dans les maisons ion.

i réussiront ces campagnes protestantes? Elles ne que rencontrer de grosses difficultés dans ces ons où la tradition catholique est si vivace. Le ntisme n'a pas eu grand succès chez les Latins, ience a été à peu près nulle en Espagne : il ren- les mêmes difficultés en Amérique espagnole, si oliques savent se défendre. Toutefois la jeunesse érique latine commence à visiter les Etats-Unis ire ses études ; elle n'aime pas les Américains du ais au fond elle admire leur puissance. Et cela craindre que son « américanisme » ne serve le ntisme.

P. A.

*
* *

En Chine

ssociation catholique d'étudiants vient de se cons- Pékin. Elle groupe les étudiants catholiques chi-

nois de cette ville. Le but de la nouvelle associ
d'étudier les problèmes scientifiques, philosopl
littéraires, du point de vue catholique, afin de c
un mouvement intellectuel catholique en Chine.
pement a pour organe le supplément hebdoma
quotidien catholique de Pékin *Ichepao*.

*
* *

Commission internationale des éditeurs cath

Signalons une nouvelle organisation dont
comme celui de la *Fédération catholique des univ*
allemands, est à Cologne. Au cours de la *Semain*
que tenue à Cologne en juillet 1928, les efforts t
vue de créer une agence catholique international
presse ont reçu un commencement d'organisati
Commission permanente internationale des éditeu
liques.

Dans un but de rapprochement entre écrivai
commission, dirigée par M. le Consul J. Stocky, g
la *Kolnische Völkszeitung*, se propose actuelle
publier une série de portraits des personnalités cat
les plus marquantes dans les divers pays, et q
ensuite communiqués aux grands journaux cat
de l'Europe.

VIE POLITIQUE ET SOCIALE

ES JOURNET. *Les mondes.*

Le monde ancien, le monde moderne, le monde grec, le monde latin, le monde païen, le monde chrétien, est-il expressions plus usitées? Leur banalité même nous en cache le sens profond. Qui s'est demandé vraiment ce qu'est un monde? comment discerner son esprit et sa loi? M. Journet se pose ces questions.

I. Les mondes et leurs principes.
II. Connaissance inductive et connaissance déductive des mondes.
III. La distinction des mondes.
1. La cité de Dieu et la cité des hommes.
2. Trois mondes de lumière et trois mondes de ténèbres.
3. Réduction à quatre mondes suprêmes.

TES. *Le centenaire de Léon Harmel.*

Chez les catholiques d'Allemagne.

Discours épiscopal aux États-Unis.

Les Mondes

I. — Les mondes et leurs principes.

En comparant attentivement ou bien les pha
civilisation, ou bien certaines civilisations, on pa
à découvrir, sous leurs diversités et leurs opposi
réelles, une idée, une loi, une tendance commu
rapproche, les unit, et fait qu'elles se ressembl
elles beaucoup plus qu'elles ne ressemblent à d'a
aboutirait ainsi à découper de grands ensemble
dont les éléments sont reliés par un principe, i
sous leurs différences et permanent sous leurs chan
Ce principe est, pour les phases d'une civilisatio
un groupe de civilisations, ce que l'âme est pour
Non seulement il assure l'union des parties ; i
encore leur activité, il régit leur évolution. A
principes animateurs cachés, de grands agents
président à l'éclosion, au développement, au gr
des civilisations. Ce sont les forces organisatr
ensemble de civilisations, c'est-à-dire d'un mon

Qui les aura reconnues possédera la clef de c
Il aura l'intelligence de son passé, de ses manif
Il pourra par exemple ramener à l'unité d'un m
cipe les diversités de l'art égyptien au cours de
siècles, ou encore les civilisations de l'Inde, de la

ne, ou encore l'antagonisme actuel du capitalisme
ommunisme.

doute, les forces cachées qui dirigent le mouvement
onde ne se déploient pas à la manière d'un théo-
Ce sont des réalités vivantes qui ébranlent une
où entrent comme éléments la contingence des
et la liberté des hommes. Leurs résultats peuvent
évus non par une déduction logique rigoureuse et
ble, mais par une connaissance quasi-intuitive et
e prévision dont l'accomplissement risque cepen-
'être retardé, dévié, ou même empêché (1). C'est ce
plique qu'on s'étonne, comme de prophéties, des
e certains grands politiques.

pourra remonter plus ou moins haut dans la hiérar-
les principes qui commandent la formation d'un
e. On rencontrera d'abord les principes plus imméont les effets sont plus visibles, par exemple certains
pes de l'ordre économique (nomadisme, agriculture,
u politique (monarchie, aristocratie, etc.) qui pour-
tre communs à plusieurs civilisations. Viendront
e les principes plus élevés, plus cachés, plus spiri-
leurs effets seront plus profonds, plus puissants, plus
sels. La vraie sagesse sera d'y atteindre et de discer-
s plus hauts d'entre eux. Il est significatif, à cet

Quand on cherche à retrouver dans l'histoire la ligne d'évo-
d'une force spirituelle, il est clair qu'on doit considérer celle-
me une raison séminale donnant lieu à un devenir aux formes
conditionné à la fois par sa propre logique interne (causalité
e) et par les accidents humains dont il dépend (causalité
lle). Il s'agit donc d'établir des trajets de forces spirituelles
par les hommes, avec toutes sortes de reprises et de rejail-
nts imprévus, et d'énormes discontinuités apparentes, beau-
lus que de relations directes d'homme à homme. » Jacques
IN, *Trois Réformateurs*, p. 133.

égard, que les historiens les plus pénétrants, qui cl
les raisons suprêmes des civilisations, en vienn
jours au principe religieux. « L'art de l'Égypte,
pero, comme l'écriture, comme la littérature, co
sciences, comme la civilisation courante, faisait b
la religion de l'Égypte (1). » La religion gréco-r
dit Fustel de Coulanges, « après avoir élargi et é
famille, a formé un association plus grande, la c
régné en elle comme dans la famille. D'elle sont
toutes les institutions comme tout le droit p
anciens. C'est d'elle que la cité a tenu ses princ
règles, ses usages, ses magistratures (2) ». Comme
prendre, sans en savoir la religion, le monde sén
niste ou védiste? Comment comprendre le bolc
sans connaitre sa religion — ou sa contre-religion

Déjà donc, aux seuls yeux de l'*histoire*, les p
suprêmes de l'organisation d'un monde appa
comme des principes religieux.

Mais si pénétrants soient-ils, les historiens, com
n'abordent le principe religieux que par ses manife
les plus extérieures. Nous savons comment la
égyptienne a fait l'art égyptien, et comment la
gréco-romaine a fait la cité antique. Mais juger l
de ces religions, ce qu'elles ont de bon ou de fur
saint ou de vicieux, cela relève d'une autre discip

D'autant plus que ces religions, dont l'influer
sur les civilisations, sont autre chose que la religi
relle.

Car celle-ci, pour être plus ou moins développ
ou moins obscurcie, se retrouverait, néanmoins, ic
chez tous les peuples. Or, les religions dont ils se ré

(1) *Egypte,* Histoire générale de l'art, p. 308.
(2) *La Cité antique,* p. 4.

particulières, très différenciées, souvent chargées
s suspects, et souvent gâtées par l'infidélité.
avons en effet, et ici il faut user de théologie,
t de nature pure, où Dieu eût abandonné les
aux seules ressources de leurs activités intellec-
volontaires, n'a jamais existé. Dès la première
eu a voulu faire connaître aux hommes des choses
les exigences de toute nature créée ou créable.
évélé les profondeurs de sa vie divine, le secret
ernité. Et pour les acheminer vers ces hauteurs,
réparer dès ici-bas à la vision de ces magnificen-
ait descendre sur le monde, comme une nappe,
apable de diviniser notre connaissance et notre
s avances divines, Dieu les fait à tous les hommes
s temps ; car Il est la lumière « qui éclaire tout
(Jean, 1, 9), il veut « que tous les hommes soient
viennent à la connaissance de la vérité » (I Tim.,
s sont acceptées ou repoussées. *L'attitude pro-*
outes les religions existantes doit donc se prendre
t à l'ordre surnaturel, qu'elles reçoivent ou qu'elles
ît c'est pourquoi il appartient à la *théologie* de
r les principes suprêmes d'organisation des mon-
t relatifs à l'ordre surnaturel, ces principes, con-
t à ce qui a été dit (1), n'auront pas à être inclus
finition de la civilisation. Ils restent supérieurs
tivités maitresses que nous avons énumérées.
r en être distincts, ils n'en sont pas séparés. Ils
t à elles comme le fauve à sa proie, comme l'âme
ls agissent comme de grandes forces, lumineuses
euses, capables de tout vivifier ou de tout flétrir,
gler ou de tout détraquer, de tout purifier ou
rrompre.

e Intellectuelle, 1928, p. 458.

II. — Connaissance inductive et connaissance déductive des mon

Deux voies s'ouvrent devant ceux qui cherc
nir et à hiérarchiser les principes religieux c
mondes.

La première est la voie de l'*induction*. On
histoire des religions. On commence par un
minutieuse sur les différentes religions. On gr
qui, malgré leurs diversités, obéissent à des loi
communes. On voit par exemple que les dieux
très proches des hommes, leur ressemblent tou
davantage et revêtent les aspects les plus sédu
nature humaine ; tandis que les dieux des Sémit
sins du monde d'en haut, plus impénétrables,
moins dessinés, plus voilés, plus redoutables. Si
système religieux est un pur anthropomorphism
pourrait se nommer un hyperanthropomorphis
religions de type anthropomorphique, qui p
dieux une nature et des mœurs plus ou moin
aux nôtres, apparaissent dans l'ancien monde c
privilège fâcheux des peuples les plus avancés d
ture et dans les arts (2) ». Elles peuvent être c
des religions de type naturiste, qui adorent le
le soleil, la lune, la terre, le feu, l'eau, les ver
telle l'ancienne religion des Perses, n'auront n
ni statues. Les religions anthropomorphiques

(1) M.-J. Lagrange, O. P., *Etudes sur les religions sémiti*
(2) M.-J. Lagrange, O. P., *La religion de l'Iran*, dans le
apologétique de la Foi catholique, col. 1111. — Rapproc
réflexion celle où saint Thomas note que le plaisir qu
l'art est une des causes de l'idolâtrie. IIa IIae, q. 94, a. 4

uristes sont, les unes et les autres, des religions
tes. Sur ce polythéisme, qui prospère en terre
mme en terre indo-européenne, se détache avec
plicable singularité le monothéisme d'Israël. Pour
héisme de l'Islam, il est un emprunt. Ensuite il
venir à la religion chrétienne.

voie est difficile. Elle demande une érudition
, une prudence infinie, un travail qui ne sera
hevé. Des milliers de savants modernes s'y sont
mais à peine en peut-on compter quelques-uns
nt y marcher sans trébucher.

onde voie est celle de la *déduction* théologique.
s doute, l'histoire des religions, qui doit consister
simplement à ressusciter l'image des religions dis-
nais à les estimer et à les ordonner par rapport à
on véritable, était une branche de la théologie.
au lieu de commencer par rassembler des maté-
mains qu'on trie, classe et agence pour s'élever
ue sorte à la rencontre de la lumière surnaturelle,
profession de s'attacher tout d'abord aux révéla-
ines concernant le gouvernement du monde. A
té on descendra, aussi loin qu'il est possible, à la
e des multiplicités et des complexités de l'histoire.
a pas nécessaire d'avoir accompli toute la route
ter les jugements de valeur exacts et définitifs.
nstallé dans la source, qui est la lumière divine
ée par la foi, les grands bras du fleuve seront facile-
connaissables, et quant aux dernières ramifications,
innombrables, il n'y a point nécessité de les
r dans le détail, pour savoir quelles eaux elles
t. On pourra par exemple prononcer avec vérité
paganisme sans attendre d'avoir discerné ses
en Chine, en Égypte ou en Grèce. Manifestement,
e en ses commencements est sûre, autant qu'est

sûre la révélation divine reçue dans l'intelligenc
elle deviendra moins certaine à mesure qu'or
vers les réalités plus particulières, plus cont
qui comptent moins en regard de l'éternité. C
que nous voudrions prendre ici.

Il n'est pas besoin de réfléchir longtemps sur
tions divines pour remarquer qu'elles parlent d
tendances spirituelles qui gouvernent et unifie
dément les civilisations. Le monde païen, le m
le monde chrétien sont distingués et désign
bénédiction ou la malédiction.

Des milliers d'individus naîtront donc et
dans un monde formé sous le signe de la sainte
perversité, du salut ou de la damnation.

Dieu sans doute, disons-le ici, n'oublie auc
individus. A tous les adultes, fût-ce au pauv
habitant les forêts et « parmi les loups », à l'er
au milieu des apaches de quelque banlieue,
moins mystérieusement, par voie d'inspiration
les moyens du salut surnaturel (1), et il est si bo
bandonne jamais que ceux qui le veulent abanc
deserens nisi deseratur (2). Il aime assez tous le
pour envelopper chacun d'eux de son amour, pc
à chacun d'eux une grâce si profonde, si intim
neuse qu'aucun de ceux qui se damnera ne pou
ni accuser Dieu, ni alléguer que ce n'est pas
faute ou qu'il a manqué de secours. La lumi
filtre donc dans les mondes de la mort, et les d
la Miséricorde y paraissent en même temp
rigueurs de la Justice. Inversement, ceux qu

(1) Saint Thomas, *De Veritate*, q. 14, a. 11, ad 1 : « I
inspirationem revelaret ea quae sunt ad credendum nec
(2) Concile du Vatican, Session III, chap. 3.

e terre de salut et à qui la grâce est présentée non
ière d'une secrète rosée venue on ne sait comment,
a manière d'un grand fleuve abondant, pourront
r, ou après l'avoir reçue, la perdre et la renier ; en
e la Justice qui punit filtre dans les mondes con-

te que la grande masse des hommes se laissent
r par les courants les plus forts ; que c'est un
de naître dans un monde maudit, et un bonheur
x de naître dans un monde béni : « Heureux vos
arce qu'ils voient, et vos oreilles parce qu'elles
nt. En vérité, je vous le dis, beaucoup de prophètes
stes ont désiré voir ce que vous voyez et ils ne
int vu, entendre ce que vous entendez et ils ne
int entendu » (Mt., XIII, 16-17).

III. — La distinction des Mondes.

a) *La cité de Dieu et la cité des hommes.*

vie surnaturelle, offerte à tous les hommes, a deux

emier, le plus merveilleux, c'est de leur permettre
aître Dieu avec un rayon de sa propre connais-
t de l'aimer avec un rayon de son propre amour,
iser leurs plus hautes activités et la racine de
vités qui est l'âme, en sorte qu'en ne cessant au-
nt d'être hommes, ils deviennent néanmoins par-
s de la nature divine (II Pierre, I, 4).
cond effet, moindre, mais qui touche de plus près
ent sujet, c'est de guérir les blessures laissées par
é dans notre nature humaine, de pacifier ses élé-
l'affermir son équilibre, de fortifier ses énergies.

En sorte que l'humanité qui acceptera la
d'abord attirée dans l'orbite d'un monde divin
rel, qui est au-dessus des civilisations ; en mêr
elle sera relevée, réconfortée, affermie dans l'ord
ment humain, naturel, qui est celui de la c
L'humanité, au contraire, qui rejettera la grâc
bord privée de toute participation à la vie d
fonde ; en même temps, pour se défendre contr
elle aura dû tourner, contre Dieu auteur de la
énergies que lui a données Dieu auteur de la natu
la nature se dresse ainsi contre la grâce, elle co
se détruire elle-même, et à détruire, du même
propres valeurs de civilisation. A cette destruct
bore l'Ange de la Révolte. « Ce n'est pas cont
et le sang, qu'il nous faut lutter ; c'est contre les
les puissances, les dominations des ténèbres de
les esprits de perversité qui sont plus haut q
(Ephes., VI, 12).

2. Si l'on entend donc par *monde* un « ens
civilisations obéissant à une loi unificatrice pro
qu'on veuille ensuite distinguer les mondes, il fa
mencer par mettre d'une part les civilisation
sous le signe de la grâce acceptée, et d'autre pa
lisations qui sont sous le signe de la grâce refu
mondes : l'un avec Dieu, l'autre contre Dieu
lumière, l'autre de ténèbres. Ce sont les deux
traite saint Augustin, la cité céleste et la cité te
cité de la foi et la cité de l'infidélité : « Deux a
donc bâti deux cités ; l'amour de soi jusqu'au
Dieu, la cité terrestre ; l'amour de Dieu jusqu'
de soi, la cité céleste. L'une se glorifie en soi, l'a
le Seigneur. L'une cherche la gloire des homm
met sa gloire suprême en un Dieu qui lit dans
L'une marche dans l'orgueil en relevant la tê

ı Dieu : *Ma gloire c'est vous, et c'est vous qui éle-
'ête* (1). » Ces deux cités sont mêlées comme le blé
:e. Il faut que l'ivraie grandisse en paix pour que
p puisse un jour être moissonné. « La moisson
fin du monde ; les moissonneurs, ce sont les an-
It., XIII, 39). S'il faut donc que les deux cités vivent
e, c'est pour le triomphe plus magnifique de l'une
elles. « Aussi le péché, tant des anges que des
, est-il impuissant à troubler *les œuvres grandioses
neur, qu'il dirige selon ses volontés*. Car celui qui
providence et sa toute-puissance accorde à chaque
qui lui revient, saura faire servir au bien les bons
échants (2). »

is mondes de lumière et trois mondes de ténèbres.

s l'Écriture fait plus que de distinguer le monde
mière et des ténèbres, de la foi et de l'infidélité.
que encore les principaux moments de la provi-
ans le gouvernement de l'histoire. Les livres du
ique, les paroles de l'Évangile sur le premier et le
avènement du Fils de l'homme, l'Épître aux
s, les prophéties de l'Apocalypse sont des raccour-
toire dépassant en profondeur ce qu'aucun homme
ne saura dire. Ces grandes révélations font la
ı livre sur la *Cité de Dieu*, elles viennent se refléte
certaines pages du *Discours sur l'histoire univer-*
dans certains fragments des *Pensées*. Toute la
e les a reçues. Essayons donc, avec elle, de des-
lus avant dans le cours des événements.
s la tragique aventure du premier homme, toute
surnaturelle n'est plus que le récit d'une déli-

Civitate Dei, l. XIV, c. 28. — (2) *Ibid.*, c. 27.

vrance, d'un relèvement, d'une Rédemption. « L
l'homme est venu chercher et sauver ce qui était
(Luc, XIX, 10). « C'est une parole digne de foi et q
toute créance, dit saint Paul, que le Christ J
venu dans le monde pour sauver les pécheurs » (1
15). Cependant il n'est pas venu tout de suite.
laisser à l'humanité, toujours prête à s'enorgu
temps de sentir le poids de sa misère ; il fallait, sin
ment, que la supplication des meilleurs, en deven
longue, plus douloureuse, plus ardente, plus spi
appelât sur la terre une justice toujours plus ab
et des dons toujours plus magnifiques : il fallait e
l'humanité tout entière, instruite et préparée par l
tion de bienfaits progressifs, fût rendue capable de
un jour la révélation éblouissante et le vertigineu
tère de l'Incarnation rédemptrice (1). C'est pour
Révélation surnaturelle a une histoire.

2. En cette histoire, trois étapes sont reconnaiss
a) La première période commence à la chute d'A
dure jusqu'à Moïse. C'est l'âge de la *loi de natur*
appelée, qu'on le note bien, non par opposition
surnaturelle, puisqu'elle comprend les préceptes to
naturels de la foi, de l'espérance, de la charité ; m
opposition à la loi *extérieure* ou écrite. Car, au lieu
proposée extérieurement, elle était connue soit
simple instinct de la nature pour les préceptes de l
naturel, soit par une *simple inspiration divine* po
préceptes de l'ordre surnaturel (2). « En cet état, dit

(1) Cf. saint THOMAS, III^a, q. 1, a. 5 ; et I^a II^ae, q. 98, a. 6.
(2) « Primus (status) dicitur *legis naturae*, non quia exc
legem *supernaturalem*; in ea enim observari debebant superna
praecepta fidei, spei et charitatis; sed quod in ea nulla es
supernaturalis mandato Dei *scripta*; sed lex naturalis solo
instinctu, et lex supernaturalis sola Dei inspiratione, quasi p

(1), les hommes étaient portés à honorer Dieu
une loi donnée du dehors, mais par une seule
ntérieure (2) suivant laquelle ils déterminaient les

e, erant cognitae. » BILLUART, *De Sacramentis in communi*,
a. 3.
ue Soto, qui avait d'abord enseigné autre chose, a ensuite
ns son *De Natura et Gratia* (lib. II, cap. 11) que, sous la
e, la connaissance naturelle ne suffisait pas pour connaître
e il est nécessaire au salut. La foi surnaturelle n'était pas
ment et publiquement promulguée par une loi extérieure,
ait présente secrètement chez ceux qui suivaient le droit
et (fides) publice non esset per legem divinitus promulgata,
r tamen latenter servantibus jus naturae. Il renvoie à
[ª IIªᵉ, q. 113, a. 4, ad 2) expliquant que nos forces natu-
incapables de nous faire connaître Dieu en tant qu'objet
n béatifique et cause de la justification.
ut in statu legis naturae homines nulla lege exterius data,
nteriori instinctu movebantur ad Deum colendum, ita
teriori instinctu determinabatur eis quibus rebus sensi-
Dei cultum uterentur » (IIIª, q. 60, a. 5, ad 3.)
DE SAINT-THOMAS fait intervenir la *société politique* dans
n et la promulgation de la loi de nature : « In lege autem
ns ipse immediate nec promulgavit legem, nec instituit
t tunc lex scripta), sed respublica erat immediatum ins-
peculiari tamen Dei instinctu » (*Cursus theol.*, édition
, pp. 127 et 65). On trouve une pensée analogue dans
as lui-même : « Avant la loi écrite, dit-il, les justes,
r un instinct intérieur des choses du culte, les ensei-
: autres » (IIª IIªᵉ, q. 93, a. 1, ad 2).
ait demander ici *dans quelle mesure la société humaine*
véhicule des révélations divines.
répondre, il faudrait rappeler qu'on peut distinguer deux
vélations divines, les premières concernant Dieu comme
rovidence de l'ordre *naturel*, les secondes concernant Dieu
eur et providence de l'ordre *surnaturel*.
ndes sont absolument requises pour le salut. « Sans la
ître aux Hébreux, il est impossible de plaire à Dieu, car
rocher de Dieu, il faut croire tout d'abord qu'il existe et
pense ceux qui le cherchent » (XI, 6). La foi dont il s'agit

manifestations visibles du culte. » Saint Paul ava
des païens que, puisqu'ils n'ont pas reçu la Loi écri
leur conscience — aidée sans doute par la grâce d

dans ce passage est non pas la *croyance naturelle* en l'exis
Dieu, connue à partir de l'ordre du monde, mais la *foi sur*
qui est donnée d'en haut : « C'est par la grâce, dira saint P
vous êtes sauvés, par le moyen de la foi, et cela ne vien
vous, c'est un don de Dieu » (Eph., II, 8).

Mais Dieu, dit saint Thomas, sait utiliser les notions et
antérieures des prophètes pour leur communiquer des vérité
nues (IIa IIae, q. 173, a. 2). La connaissance *naturelle* de D
sa providence, si imparfaite soit-elle, pourra dès lors fourni
ments conceptuels dont Dieu se servira pour révéler aux
profondeurs du monde *surnaturel*.

Que faut-il penser maintenant de *la connaissance nat*
l'unité divine? Quelle est son origine?

Après avoir établi qu'il est historiquement inexact de fai
le monothéisme du polythéisme par une épuration progre
P. Lagrange se demande comment le monothéisme, et mên
nothéisme, — c'est-à-dire le sentiment plus ou moins co
l'unité et de la transcendance du divin qui est au fond de to
religions anciennes —, sont entrés dans le monde, et il rép

« Assurément l'histoire seule, en dehors de l'histoire sa
nous permet pas de conclure avec certitude à une révélation
tive sur l'unité de Dieu. Et cela pour la raison bien sim
l'homme peut acquérir cette notion par ses seules forces.
nous la rencontrons, nous ne pouvons donc rien conclure
origine. Si cependant on considère que, plus ou moins late
toute l'humanité, elle ne s'est développée nulle part — sauf l
exception de l'histoire sacrée, — qu'elle s'est plutôt obscu
bien des points, que là où elle s'est conservée et où elle a p
fruits, c'est plutôt par voie de transmission dans les myst
par enseignement philosophique, on regardera comme très p
que le germe de cette idée a été déposé par Dieu lui-même
cœur de l'homme... Les découvertes de la paléontologie et
toire ont reculé beaucoup l'apparition de l'homme sur notre p
on ne comprend plus aisément la tradition fidèle d'histoires
lées; cependant cette difficulté n'existe pas pour une vér
simple que la raison eût pu fournir et qu'elle acceptait du
volontiers. » (*Etudes sur les religions sémitiques*, p. 26.)

ivé sans sa faute — qui les accusera ou les défen-
our où selon l'Évangile « Dieu jugera par Jésus-
es actions secrètes des hommes » (Rom., II, 16).
re de la *loi écrite* ne commence proprement qu'avec
mais elle était préparée et comme déjà inaugurée
révélations faites aux patriarches, par exemple à
m à propos de la circoncision.
d Dieu voulut ajouter à son action intime sur les
un nouveau secours, il le fit en instituant, pour
, la loi écrite, loi provisoire et progressive, loi de
t de figures, où les sacrements, par exemple, ne
t que signifier la grâce que Dieu donnait seul ; en
loi de promesse, toute tournée vers une réalité
re.
i écrite fut promulguée sur le Sinaï. Elle devait
u dehors, la raison et la foi qui, avec le temps,
t obscurcies. Elle devait surtout annoncer d'une
plus expresse le règne du Christ (1).
quand vint la plénitude des temps, Dieu « envoya
, formé d'une femme, né sous la Loi, pour affran-
x qui étaient sous la Loi » (Gal., IV, 4). Il lui plut
orter au Christ toutes choses, celles qui sont sur
et celles qui sont dans le ciel, et de les pacifier
sang de la croix (Col., I, 20). Tel fut le mystère de
nté, le dessein de son amour, formé en lui-même
re mis à exécution lorsque les temps seraient révo-
ue l'heure aurait sonné de tout unir dans le Christ
, 9).
erbe s'est fait chair. Ce fut le dernier âge, mais
vrai printemps du monde, l'âge de la loi parfaite,
eules figures, les seuls signes, les seules promesses

ropter obtenebrationem legis naturalis, et ut esset deter-
fidei significatio. » S. THOMAS, IIIa, q. 61, a. 3, ad 2.

qui subsistent, sont ceux qui montrent la vie déjà installée parmi nous, où les sacrements, par ne sont plus seulement les signes, mais les instru la grâce.

La *loi nouvelle*, dit saint Thomas, est avant loi inscrite *dans les cœurs* des fidèles par la grâce d Esprit ; elle est ensuite et secondairement une *rieure*, car elle présente les adjuvants visibles prép venue de la grâce ou favorisant son exercice (1). C loi parfaite, qui nous aide à la fois du dehors et du En même temps que la révélation arrivait au deh plénitude, s'opérait dans les cœurs la suprême effu l'Esprit qu'avaient annoncée les prophètes.

Loi de *nature*, loi *écrite* ou ancienne, loi *nouvell* sont pas là des lois essentiellement différentes (2 se distinguent cependant, comme l'imparfait et le comme l'enfance et l'âge adulte, comme le germe, l et sa fleur, comme le crépuscule, l'aurore et le gra Et c'est pourquoi dans la cité de Dieu, une pourta son fond, il y aura trois divisions, correspondant a moments de son progrès, et formant trois mondes d le *monde des premiers justes*, le *monde juif*, le *mon tien*. Partout le Christ est connu : dans le premier très obscurément, surtout par la divination de l'ins les mouvements intérieurs de la grâce ; dans le sans doute par plus de grâce, mais en outre par l boles, les figures, les rites et les promesses ; dans sième par la réalité de sa présence : « Ce que nous entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce q avons contemplé et que nos mains ont touché du de vie... c'est cela que nous vous annonçons » (I Je

(1) Ia IIae, q. 106, a. 1.
(2) Cf. Ia IIae, q. 91, a. 5.

s trois degrés de la foi s'opposent respectivement
rés de l'infidélité, qui peuvent donner naissance
nondes de ténèbres : le paganisme, le judaïsme,
(1).

yant aidé les hommes, après la chute, d'abord
nspirations intérieures, puis en outre par une
ion extérieure dont la forme provisoire fut la loi
et la forme définitive la loi nouvelle, il y aura
s dans lesquels se trouveront ceux qui résistent
ation divine et se fixent dans les erreurs contrai-

n ils se détournent de la vérité du Christ connue
sée dans les ombres seulement de la loi de
'est l'*infidélité du paganisme.*

n ils se détournent de la vérité du Christ connue
ée dans la clarté intermédiaire de la loi ancienne.
jettent pas la loi ancienne (2). Ils affectent au
de l'observer. Mais ils s'égarent puisqu'ils préfè-
romesses aux choses promises, la préparation à
issement, le moyen à la fin (3). C'est l'*infidélité*
me.

OMAS, IIa IIae, q. 10, a. 5.
te serait déjà l'hérésie. Pour qu'il y ait hérésie, il faut que
égifère contrairement à Dieu en matière de révélation. Le
ans l'Ancien Testament, fût retourné aux idoles, les Juifs
rd'hui, passent au monde moderne, tombent dans l'héré-
Carmes de Salamanque, *Cursus theol.*, édition Palmé,
6 : « Hebraeus in lege veteri aliquem articulum discre-
haereticus. »
udaïsme, disent encore les Carmes de Salamanque, n'est
gation pure et simple de la vérité du Christ; il la croit en
omise, il la rejette en tant que présente, « renititur fidei
que, sed fidei quam determinate profitetur in figura, et
e negat in figurato praesenti, et post manifestationem
» (*Ibid.*)

Ou bien ils se détournent de la vérité chrétie nue et professée dans sa manifestation parfaite « tive. C'est l'*infidélité de l'hérésie*, qui suppose un tiel ou total de l'Évangile. Quand le rejet de l' est total, l'hérésie peut s'appeler apostasie ; mais plus ou moins universelle, l'hérésie ne change pèce (1).

4. Qu'on nous permette de noter brièvement c que la foi, dans les trois mondes de lumière, est espèce, l'infidélité change au contraire d'espèce trois mondes de ténèbre. Voici les raisons, d'abo dentité spécifique de la foi, ensuite de la diversi que de l'infidélité (2).

Identité de la foi. — Pour que la foi soit possi que les mystères soient proposés, et il faut une les croire. La *proposition* des mystères s'est fait manières spécifiquement distinctes dans la loi dans la loi écrite, dans la loi nouvelle. Mais

(1) L'apostasie et l'hérésie se distinguent « accident magis et minus intra eamdem speciem ». *Ibid.*, p. 417.

(2) S. Thomas, IIa IIae, q. 10, a. 5, ad 1 : « La foi est qu'elle adhère à la seule Vérité première ; mais l'infidé en plusieurs espèces, du fait que les infidèles s'atta erreurs diverses. »

Cajetan dit de même, au commentaire de cet article foi des justes de l'Ancien Testament et la nôtre, du fai le même objet, sont de même espèce. Mais l'infidélité et l'infidélité de l'hérésie, opposées, la première à implicite, la seconde à la révélation explicite de l'É d'espèces différentes. Car, comme le dit ici saint Tho l'infidélité ne sont pas, à l'égard de la révélation, da rapports. L'une se tourne vers la révélation, l'autre s La première reçoit de la révélation son unité ; la seco traire, se divise suivant qu'elle s'oppose à la vérité ch fessée soit implicitement dans la loi ancienne, soit ouve la loi nouvelle. »

condition *sine qua non* » de la foi ; elle peut donc
ns que varie la foi. La *raison de croire* les mystè-
l'autorité de Dieu qui révèle. Voilà le « motif
de la foi ; il n'a pas changé, en sorte que la foi
fiquement la même dans la loi de nature, dans la
, dans la loi nouvelle. La foi tient donc son unité
de l'autorité divine vers laquelle elle se porte.
ité de l'infidélité. — L'infidélité se détourne de
divine (terminus a quo) et se porte vers les pro-
contraires à la foi (terminus ad quem). Suivant
ses manières formelles dont ces propositions s'op-
la foi, on devra compter autant d'espèces dans
é. Il y en a trois générales. On pourra nier la
hrétienne en tant que professée dans la loi de
n tant que professée plus explicitement dans la
, en tant que professée pleinement dans la loi
Ce sont les trois espèces profondément distinctes
élité : le paganisme, le judaïsme, l'hérésie.
trois espèces d'infidélités, quelle est la plus grave?
arder les choses *qualitativement,* on comprend
plus de malice à renier la vérité chrétienne lors-
été professée en sa forme définitive, que lors-
'a été professée qu'en ses formes provisoires,
urent la loi de nature et la loi ancienne. L'infidé-
hérésie est la plus perverse, puis celle du judaïsme,
e du paganisme. « Si l'on refuse de vous recevoir
nter votre parole, sortez de cette maison ou de
e en secouant la poussière de vos pieds. Je vous
vérité, il y aura moins de rigueur, au jour du
t, pour la terre de Sodome et de Gomorrhe que
e ville » (Matt., x, 15). C'est une pensée fréquente
Nouveau Testament : « Il valait mieux pour eux
la voie de la justice que retourner en arrière
voir connue » (II Pierre, II, 21).

A regarder les choses *quantitativement*, on trouv
vent les erreurs moins nombreuses dans l'hér
retient des portions de l'héritage chrétien, que
judaïsme et le paganisme (sauf, ajoute saint Tho
s'agit de l'hérésie manichéenne, dont les égareme
plus nombreux que ceux même du paganisme).

Or s'il s'agit de la gravité d'une faute, le poin
qualitatif prévaut, et l'on conclura, en jugeant l
les erreurs, non les personnes ni les intentions, q
délité de l'hérésie est la plus dangereuse des trois

c) *Réduction à quatre mondes suprêmes.*

1. Les trois manifestations de la même foi, et
espèces distinctes d'infidélités, voilà six principes
de présider à l'éclosion d'autant de mondes. Nous
donc en tout six mondes suprêmes, trois de lu
trois de ténèbre. Il est possible de les réduire à q

La *loi de nature* devint celle des justes au lende
la chute d'Adam. On en sait pourtant trop peu d
pour penser à décrire son rôle comme principe ins
des civilisations. Saint Augustin essaiera de mo
continuité de l'une et l'autre cité, celle de Dieu
des hommes. Car, dit-il, ni les adorateurs ni les c
teurs de Dieu n'ont jamais manqué sur la terre (
Abraham, les traces de la cité de Dieu devienn
évidentes et les promesses concernant le Christ s'é
plus clairement (3). Encore que tous les justes n
pas à chercher dans cette seule lignée charnelle!

(1) « Simpliciter loquendo, infidelitas haereticorum est p
S. Thomas, IIa IIae, q. 10, a. 6.

(2) *De Civitate Dei*, l. XVI, c. 10.

(3) *Ibid.*, l. XVI, c. 12.

ıs que les Juifs eux-mêmes osent prétendre que
appartenu à Dieu, les seuls Israélites exceptés,
ue la race d'Israël, après la réprobation d'Esaü son
ıé, a commencé à se propager. Il n'y eut, il est
un autre peuple qui ait été proprement appelé le
de Dieu ; mais que, chez les autres peuples, cer-
mmes se soient rencontrés qu'une affinité spiri-
non terrestre rattache aux vrais Israélites, aux
de la céleste patrie, c'est ce qu'ils ne peuvent
trement il serait facile de les convaincre par le
admirable Job qui, n'étant ni Juif ni prosélyte
ire agrégé au peuple juif, mais issu de la race
e, né et mort en cette contrée, reçoit de la parole
e glorieux témoignage que, pour la justice et la
ıl homme de son temps ne lui fut comparable...
e n'en doute pas, le dessein de la Providence de
prendre, par cet exemple, qu'il a pu se trouver
autres peuples des hommes vivant selon le cœur
et rattachés à la Jérusalem de l'esprit (1). »
tout ce que nous dirons de l'état du monde fidèle
oi de nature.

ugement d'ensemble qu'il faut porter sur les Gen-
t à saint Paul que nous l'empruntons. Ils pou-
onnaître Dieu, dira-t-il, et ils l'ont connu en par-
ils ne lui ont point rendu hommage ; l'idée de
st obscurcie en eux et ils sont venus à adorer des
mage des êtres créés, hommes ou animaux (2).
connu Dieu, ils ne lui ont pas rendu la gloire qui
due, ni l'action de grâce, mais ils se sont amusés
nes pensées, et leur cœur inintelligent s'est obs-

d., l. XVIII, c. 47.
J. Lagrange, O.P., *Commentaire sur l'Epître aux Romains*,

curci ; se disant sages, ils sont devenus insensés, et échangé la gloire du Dieu immortel pour des image sentant un homme mortel, des oiseaux, des quadr et des reptiles » (Rom., I, 21-23). Le principe organ de leurs civilisations était donc un principe de spirituelle ; c'était l'infidélité rejetant la révélation proposée sous les espèces de la loi de nature ; en l'*infidélité du paganisme*. Elle a pris deux aspects paux :

Dans les civilisations antiques, règne le pagani l'idolâtrie, qui ne consiste pas précisément, nous l'a à n'avoir aucune notion de l'unité et de la transc du divin, mais à mêler le divin aux créatures, à le co en elles. Sans l'hénothéisme, c'est-à-dire sans une sance du divin, tout-puissant, omniprésent, secou juste, ni les morts, ni les forces de la nature con comme des esprits, ne seraient parvenus aux h suprêmes, il n'y aurait jamais eu, dit le P. Lagra religion proprement dite. C'est un tel sentimen Max Muller a trouvé chez les Hindous. Il se retrou autant d'énergie chez les Sémites, comme Renan l naît et comme les psaumes pénitentiaux babylo prouvent avec une particulière évidence ; il é Égypte dans des hymnes qui paraissent pénétrés pur sentiment monothéiste, au sein d'un polythéi moins nettement affirmé (1) ».

Dans l'Islam, le principe spirituel suprême reste dans les autres formes du paganisme, une infid repousse la révélation surnaturelle en tant que pr ment professée dans la loi de nature. Car si l'Isla prunté l'idée monothéiste au judaïsme et au christ

(1) M.-J. Lagrange, O. P., *Etudes sur les religions s* pp. 20-21 et 440.

n'a professé, ni par conséquent renié la loi écrite
ouvelle (1).

principes contraires ont régi le peuple juif. D'a-
, puis l'*infidélité* à la révélation divine proposée
spects de la loi écrite. Ces deux principes sont
s avec une grande évidence dans l'Écriture, le
ans l'Ancien Testament, le second dans le Nou-
chapitres IX à XI de l'Épître de saint Paul aux

asse des hommes qui jugent suivant les sens ou
s choses de la politique, la singulière destinée
juif n'apparaît qu'imparfaitement. On ne voit
rd, avec quelle force son monothéisme s'est déta-
polythéisme des autres Sémites et des Aryens;
e, parce qu'aujourd'hui les plus influents des
pris rang dans le mouvement du monde et s'em-
vec une adresse effrayante; à en précipiter le
n risque de croire que c'est là le rôle unique,
'Israël et de confondre, avec celles du monde
les responsabilités et les destinées de ce peuple

ux yeux du théologien catholique, tous ces faits,
oient-ils, n'expliquent pas le secret d'Israël.
des bataillons de Juifs marcher en tête de la
, il ne doutera pas un instant que la loi spiri-
cette nation n'est pas celle de la civilisation mo-
main toute-puissante de Dieu continue de la
s le temps de son infidélité comme autrefois
mps de sa foi. Les fins *immédiates, prochaines*,

AN, *Comm. in* IIa IIae, q. 10, a. 6, n° IV : « Mahumetani,
ntum quod dux eorum de Evangelio et de lege Moysi
ipiunt et neutrum simpliciter profitentur, sub infidelitate
comprehenduntur. »

pour lesquelles ce peuple est dispersé mais c
peuvent même, à certaines époques, paraitre visil
théologiens. « Aujourd'hui, disait saint Augusti
Juifs sont dispersés dans presque toutes les na
toutes les terres, c'est par un dessein du Dieu un
véritable ; en sorte que si de toutes parts les id
autels, les bois sacrés, les temples sont détruits
sacrifices interdits, on puisse constater par leurs liv
cela était prophétisé depuis longtemps ; et quoi
prophéties, accomplies en la religion chrétienne,
sent lire aussi dans nos livres saints, on n'osera p
accuser de les avoir nous-mêmes composées
coup (1). » Saint Thomas parlera semblablement (
Pascal : « Ils portent avec amour et fidélité ce l
Moïse déclare qu'ils ont été des ingrats envers Die
leur vie, qu'il sait qu'ils le seront encore plus a
mort ; mais qu'il appelle le ciel et la terre à témoin
eux, et qu'il leur a enseigné assez (3). » Puis Bo
« Et aujourd'hui encore ce même peuple reste sur
pour porter à toutes les nations où il a été disper
la suite de la religion, les miracles et les prédicti
la rendent inébranlable (4). » Mais, pour les fru
mes, *suprêmes*, de la dispersion et de la conservat
Juifs dans le monde, nous les connaissons d'une c
plus haute. Saint Paul prophétise leur conver
Christ pour la fin des temps. « Je ne veux pas, frè

(1) *De Civitate Dei*, l. IV, c. 34.

(2) « Les livres des Juifs ont témoigné partout pour le
l'Église, car les Gentils ne pouvaient penser, lorsqu'ils le
dans les livres des Juifs, que les prophéties concernant
eussent été fabriquées par les prédicateurs de la foi chré
Comm. ad Rom., cap. XI, lect. 2.

(3) *Pensées*, édit. Br., p. 616.

(4) *Discours sur l'histoire universelle*, l. II, chap. 27.

ains convertis, que vous ignoriez ce mystère,
ıs ne soyez instruits que de ce qui vous con-
ndurcissement n'a frappé une partie d'Israël
à ce que la masse des nations païennes soit
ainsi tout Israël sera sauvé, selon qu'il est
ibérateur viendra de Sion, il éloignera les impié-
: et ce sera mon alliance avec eux, quand j'en-
s péchés » (Rom., XI, 25-26).
ı principes organisateurs du peuple juif, le pre-
st un principe de foi et le second qui est un
'infidélité, s'opposent comme deux contraires,
ins ils sont si étroitement rattachés l'un à l'au-
nd reproduisant en négatif et en creux ce que
avait tracé en positif et en relief, qu'on peut
her dans un même ensemble qu'on appellera le

onde chrétien est celui qui croit que le Verbe
ı Dieu, qui était dans la condition de Dieu, qui
par qui et pour qui tout a été créé, s'est fait
s la condition d'homme, s'est humilié jusqu'à
la croix, pacifiant ainsi dans son sang toutes les
'univers.
ıi jusque-là n'avait parlé que d'une manière
par les prophètes, donne aux hommes sa
complète. Les abîmes de la lumière divine
ıt plus insondables que jamais, mais en même
choses de notre monde fragile, les humbles cho-
pace et du temps, au lieu de s'évaporer dans le
ent d'une telle splendeur, apparaissent plus
, plus dignes, plus précieuses que jamais. Elles
ceptacles, les conditions, ou les moyens d'une
ısque-là inouïe, de la vie proprement divine.
ule suprême du monde chrétien est celle de *la*

distinction profonde mais de l'union profonde de
Cette formule se réalise, non pas sans doute d'
nière univoque, uniforme, mécanique, mais d'une
analogue, proportionnelle, vivante, à tous les ét
manifestations du monde chrétien. La plus profo
tinction est jointe à la plus profonde unité dans
tères surnaturels du Verbe fait chair, des rappo
grâce et de la nature, de la foi et de la raison, de
société divine et de l'État société profane ; dans
tères naturels de la transcendance et de l'omni
de Dieu, des rapports soit de l'âme et du corps, s
raison et de la sensibilité, soit de la sensibilité
vie végétative.

La formule chrétienne a ses divins paradigmes
paroles de l'Évangile enseignant que Jésus est v
et pourtant vrai homme ; que sans *lui* nous ne
rien faire et pourtant que c'est à *nous* de choisir p
que son royaume n'est pas de ce monde et pourt
nous faut reconnaître les autorités de ce monde
son paradigme encore dans la formule que Jésus a
cée, un jour, à propos d'un incident, et qui allait ê
forte pour renverser de fond en comble et pou
tout l'ancien ordre politique du monde : « Rende
César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est
(Mt., XXII, 21).

5. A côté du monde chrétien s'est constitué le
de l'Antéchrist. Il a commencé aux mêmes jou
mystère d'iniquité s'opère déjà », écrivait saint P
Thessaloniciens (II, II, 7). En même temps qu
règne sur le monde par l'Agneau et par l'Église
dans les deux Témoins de l'Apocalypse (XI, 3) (

(1) De toute cette exégèse on trouvera la justification p

nd témoignage dans son clergé et dans ses fidè-
ses confesseurs et dans ses martyrs, dans ses doc-
dans ses saints, Satan, prince du monde, mais
ersé par l'Archange et virtuellement dépossédé,
la Bête de la mer et par la Bête de la terre : la
Bête, celle que saint Jean voit monter de la mer
nt (XIII), signifie la grande énergie du mal, l'An-
perpétuel, incarné d'abord dans la puissance
que personnifient les Nérons, puis dans tous les
politiques qui dans la suite lui ressembleront ; la
Bête, celle que l'apôtre voit monter de la terre
ec ses airs de faux agneau, doucereuse, persua-
ductrice, signifie toutes les puissances spirituelles
r, représentées d'abord par les courants religieux
e et de Syrie : syncrétisme gréco-oriental,
magie, gnose, puis ultérieurement, dans le cours
s, par toutes les perversions masquées qui se
nt du prestige de la science, de l'intelligence et
I).

, par celle de la tradition chrétienne, par celle du milieu
dans le beau *Commentaire* de E.-B. ALLO, O. P., sur l'A-

n'a-t-il cependant vu, dans ce chapitre fameux (XIII) que
e romain et les *courants religieux et intellectuels* qui favo-
tyrannie sur les consciences ? Non, car la Rome païenne
t la Bête, les Deux Bêtes, lui survivront, pour n'être
'à la fin des âges. Ne les voyons-nous pas encore à l'œu-
ours ? L'épouvantable crise mondiale que nous venons
a donné occasion à bien des applications actuelles de
étie, qui ont au moins le défaut d'être trop étroites ; le
surtout, a excité, comme au moyen âge et au temps de
les imaginations les plus saugrenues. Mais il est un
ue la *force brutale* a prétendu, plus que jamais, suppri-
rvir toutes les forces morales et spirituelles, et que le
était préparé par tous les *courants d'idées*, toutes les
ètes ou publiques, qui, au lieu de la vie future, nous

Les formes de la lutte contre le Verbe de D
donc varier.

D'abord ce fut l'opposition du Christ et d
Dieu et des idoles (II Cor., VI, 15-16), de l'
Rome avec ses empereurs, ses religions, ses
en un mot l'opposition de la foi et du paga
l'opposition que rencontrent encore aujourd
sionnaires des régions non civilisées.

Mais le paganisme a été vaincu en Occident
tianisme a été planté sur ses ruines.

Il a levé. Et c'est alors qu'on a vu lever l'iv
de la foi chrétienne, paraissait une nouvelle s
lité, l'hérésie. Si vivace qu'elle ait été d'abo
être étouffée. Souvent elle reparut, souv
réprimée. Mais au XIVe siècle, et déjà peut-ê
du prodigieux XIIIe siècle, elle a semblé so
pour ne plus périr. Elle grandit du même
que la foi chrétienne, dans le même temps, d
terre, toute mêlée à elle, « jusqu'au jour o
Dieu enverra ses anges pour enlever de son r
les scandales » (Mt., XIII, 41).

présentaient les biens terrestres comme la fin dernièr
vité; franc-maçonnerie et socialisme antichrétiens, s
rialiste, humanitairerie illusoire, culte de la richesse
en un mot tout ce qui, à l'idéal divin, substituait l'É
ou le succès, c'était une réalisation assez réussie
Agneau qui parle comme un dragon, et mène douce
mes à abdiquer toute conscience devant la puissanc
fer. La prophétie de saint Jean nous affirme qu'un
Bêtes seront expulsées du monde et plongées à jama
de feu. Il a prédit d'une manière précise le cuisant
devaient subir aux premiers siècles par la ruine de l'im
païen, présage de ce qui doit leur arriver toujours, en
et milieu qu'elles redressent leurs têtes : *Ainsi paraî*
la foi des saints. » *Ibid.*, p. 210.

sie a formé le *monde moderne*, c'est-à-dire un
qui doit non pas succéder au monde chrétien,
er à côté de lui, régner parallèlement à lui, et lui
les âmes. L'Église le rencontre chez elle, en
. Elle le rencontre, encore, partout où naguère
ontrait le monde païen, en Turquie, en Inde, en
au Japon. Nous sommes à l'âge d'un enchevêtre-
iversel et encore inouï des deux cités, celle de
celle des hommes ; cependant « leur foi, leur
e et leur amour diffèrent, jusqu'à ce que, sépa-
le dernier jugement, elles arrivent chacune à sa
'aura pas de fin (1) ».

âtrie mêle le divin et les créatures. Sa formule
mule de la *confusion*. Le monde moderne est dif-
la formule du christanisme qui *distingue mais*
ppose la formule qui *sépare*.

s les étages des manifestations du monde mo-
n retrouvera, encore qu'elle y soit appliquée non
oquement et uniformément mais analogiquement
rtionnellement, la formule de séparation. Sépara-
la divinité de Jésus et de son humanité, de la
de la nature, du Créateur et de la créature, de
divine et de la liberté humaine, de la vie mysti-
e la vie sociale, de l'Église et de l'État, de la foi
raison, de l'âme et du corps, de la raison spécula-
e la raison pratique, de la religion et de la mo-
a conscience et de la loi, du droit et du fait.

andis que les divers aspects de la vérité se conci-
divers aspects de l'erreur se heurtent. Le monde
, en vertu d'un même principe, enfante des frères
, l'angélisme et le matérialisme, le capitalisme et
unisme.

Civitate Dei, l. XVIII, fin.

*
* *

Nous avons désigné à l'attention quatre mond
mes : le monde païen, le monde juif, le monde
le monde moderne.

Nous rappelons que nous jugeons des mondes
dire des ensembles de civilisation qui obéissent à
spirituelle très forte, très profonde et très cachée.
nements de l'économie et de la politique, les gra
qui marquent le sens de l'histoire, les guerres ou
tés de paix, l'apparition, par exemple, la disparit
réapparition des États de l'Église ; ou bien la pu
du *Defensor pacis* de Marsile de Padoue, puis de l'
la liberté chrétienne du docteur Martin Luther ; d
fession de foi du vicaire savoyard puis de la *Relig*
les limites de la raison, — sont les conséquence
de forces que nous tenons pour surhumaines et
attenter en aucune façon à leur libre arbitre, ni l
cher de s'agiter, mènent les hommes. Toutes ce
ne forment que le rideau mobile, tour à tour so
éclatant, sanglant ou pacifique, suspect ou béni,
lequel veillent de grandes puissances spirituelle
ou de destruction, les anges de Dieu ou les *sp*
nequitiae dont parle saint Paul.

Nous ne jugeons ni des personnes, ni des in
Nous avons dit que la grâce filtrait jusqu'au sein
des de ténèbre et la rigueur jusqu'au sein des n
lumière. « Il y avait beaucoup de lépreux en Is
jours du prophète Elisée ; et pourtant aucun d'e
guéri, mais bien Naaman le Syrien »...

Nous savons bien qu'on peut collaborer par en
forces du mal, ou servir par corruption les forces

Nous savons aussi, qu'encore qu'elles se dév

gne de l'infidélité, les civilisations peuvent inven-
aleurs humaines admirables, faire de durables, de
de précieuses conquêtes : les langues, les arts, la
ence, les coutumes du monde antique, quels ins-
n'auront-ils pas été pour l'Église?
ıs savons enfin que la perversité même des mon-
ès peut profiter au monde chrétien (1) et provo-
lui l'éclosion des vertus les plus magnifiques :
nim et haereses esse. Mais c'est un mystère terri-
n'énonce qu'en tremblant.

Genève.

CHARLES JOURNET.

orum (scil. haereticorum) morte, filii catholicae Ecclesiae,
uibusdam spinis a somno excitantur et ad intelligentiam
Scripturarum proficiunt. » S. AUGUSTIN, *Enarratio in*
VII, n° 15.

NOTES ET RÉFLEXION

Le centenaire de Léon Harmel

Il a été célébré le 3 février, à Montmartre. E
ficatif. L'éloquent évêque de Châlons, dans u
particulièrement aimé des catholiques franç
l'hommage de l'Église à celui qui a employé s
de quatre-vingt-six ans à mettre en œuvre da
usine les principes chrétiens, qui n'a cessé
l'Église le plus dévoué, le plus obéissant, le
des fils, et qui mit tout son cœur à faire aime
gneur Jésus-Christ, à le faire acclamer par les
ouvrières, jusque dans les réunions électorale
la célébration de ce centenaire porte plus sû
fruit, le P. Guitton, S. J., vient de publier u
très suggestive : *Léon Harmel et l'initiat*
(librairie Spes). Celui que ses nombreux ouvr
rent « le bon Père » avait un but : former d
« Mon vrai métier n'est pas de construire des a
a écrit le fameux industriel américain, Ford ;
qui sortent de mon usine ne sont que les sc
de ma réelle affaire qui est de faire des homm
temps avant l'américain, et sans doute mie
Léon Harmel s'est préoccupé de cette œuvr
de tout chef. « Moi, disait-il, je suis l'homme
action : l'éducation de l'initiative privée. »

Ce n'était pas un théoricien ; il avait besoi
vite à l'action. Mais jamais il n'a perdu de vu
idée, idée qu'il appliqua chez lui : former les
gouvernement de leurs affaires. Qu'on ne s'y t
cela ne veut pas dire que l'autorité doive abd

Harmel était pour une autorité forte, active ; mais
ilait paternelle et sans jalousie ; il voulait le patron
pé de *faire agir*, d'associer ses ouvriers au gouver-
de l'entreprise, au lieu de tout faire par lui-même ;
erner son usine comme Dieu gouverne le monde :
isait-il, ne gouverne pas en étouffant nos libres
res, il y fait appel au contraire, il leur vient en aide.

suscite de nobles dévouements, il allume de généreuses
et les autorités secondaires forment comme une immense
ui n'a de limite, pour l'étendue et la profondeur, que les
hêmes de l'humanité. Le patron, à l'exemple de Dieu, doit
son autorité, sans se désintéresser, sans abdiquer. Le man-
confie n'est pas une dispense qu'il se donne de jamais inter-

l'invasion du droit césarien (à la Renaissance), écrit-il
les idées sur l'autorité se sont de plus en plus faussées. On
olisé ce lien, qui est essentiellement spirituel. Chacun s'en
ré jaloux, a voulu le retenir tout entier. Pour eux [les indus-
posés à cette méthode], ils traitent ce bien comme un gâteau
nue dans la mesure où il est divisé ; tandis que l'autorité
t se fortifie dans la mesure où elle est partagée, quand ce
st fait suivant les lois de la hiérarchie.

ait aussi :

tralisation est essentiellement révolutionnaire, elle étouffe
re et détruit la liberté, tout en ruinant l'autorité... Lorsque
ent de la responsabilité vient à disparaître, la dignité humaine
rage ; il ne reste plus que le servilisme ou la révolte, ce qui
un.

hel s'employait donc à établir dans l'usine des auto-
condaires, auxquelles le chef donnait l'impulsion,
uxquelles il laissait de l'initiative, en particulier
organisation de leurs intérêts particuliers. Le chef
ercher à « *faire comprendre* » et pour cela accepter
enseigné, parce qu'il dirigera mieux.

tout cela avait pour but la restauration de la
; car Harmel n'oublia jamais que dans l'organisa-
ciale, tout doit aller au bien de la famille. Il est
t que la première fois qu'il prit la parole dans un

Congrès — c'était en 1873, à Nantes, au Congrès
des œuvres — il fit cette déclaration : « Le pr
d'un patron chrétien doit être la reconstitu
famille ouvrière. »

Il aima beaucoup ses ouvriers, ses « chers
d'un amour vrai, simple, profondément dévo
comprirent et ils le lui rendirent. « J'ai vu M
acclamé et porté en triomphe par tous ces tra
écrivait un témoin au soir d'une grande réunion.
tant, je puis en témoigner, il ne les flattait pas, n
disait franchement la vérité ; mais il les aimai
explique tout. »

Léon Harmel, naturellement, fut beaucoup
souvent injustement. Sans doute eût-on mieux fa
fiter de ce qu'il y avait de bon dans sa théo
exemples, et d'écouter l'émouvant avertissement
sait entendre déjà en 1877. Son grand esprit de fo
profonde, son amour vrai des âmes, lui faisaien
l'immense danger que ses critiques ne savaient
tinguer :

« Si on ne veut rien faire, les corporations s'établiront n
mais elles seront dirigées contre l'Église, et nous savo
radicaux y travaillent activement. Pendant que les discus
divisent et nous empêchent de réunir en un faisceau toutes
volontés, nos adversaires agissent. Attendez quelques ann
et les ouvriers d'usine seront enrégimentés dans un immo
de corporations établies contre Dieu : l'effort qui nous par
aujourd'hui sera impossible demain ; nous serons arrivés tr

V.

*
* *

Chez les catholiques d'Allemagne

La *Fédération catholique des Universitaires Al*
présidée par M. le Ministre Ferdinand Kirnberg

déjà plusieurs congrès sociologiques : à Essen, hapelle et Duisburg.

atrième réunion qui s'est tenue du 2 au 4 mars à rchen, au cœur même du bassin de la Ruhr, c'est- plein champ d'activité, s'est donné pour objec- cherches : « la *pédagogie industrielle* ». Les pro- de ce mouvement sont, à juste titre, pénétrés de e qu'un grand pas serait fait vers une meilleure entre les milieux patronaux et ouvriers si l'on éveiller, former, affirmer, parmi le monde indus- sens de la responsabilité sociale.

congrès, il s'agit précisément de déterminer le universitaires catholiques dans cette œuvre d'édu- ollective, d'établir une méthode et de tracer un me d'action populaire.

souvent des entreprises analogues n'ont abouti « ordres du jour » parfaitement inefficaces parce liscussions furent limitées entre théoriciens. Mais ue le titre d'Universitaire n'est pas en Allemagne ement réservé au personnel de l'enseignement ; il e à tous les fils d'une université qui dans leur n ou fonction sociale respectives mettent à profit ignement. Aussi la *Fédération catholique* a-t-elle é, avec les professeurs, étudiants et instituteurs, res, des représentants de l'industrie, des entre- , des directeurs d'usines, des ingénieurs, des syn- commerçants, des artisans, des ouvriers... Suivant nce générale en Allemagne de tous ceux qui pour- un but de rénovation spirituelle, la Fédération e fait avant tout appel à la jeunesse.

e part, en se basant sur l'examen des conditions ces actuelles du travail, on s'est gardé des expo- s revendications de la morale sociale sans relation ie concrète.

juge d'après ces quelques thèmes généraux de de ces discussions : l'Universitaire catholique en problèmes de la pédagogie industrielle ; — le

Christ dans la grande ville moderne ; — les uni
catholiques dans l'œuvre de la réconciliation de
— la responsabilité des industriels dans l'éduc
ouvriers au cours des heures de travail ; — l'ind
des jeunes travailleurs et la manière de les trai
rôle des universitaires laïcs dans l'apostolat paro

Ces communications, conférences, délibération
enveloppés d'une atmosphère religieuse : mess
cale, messe avec communion générale, allocution d
vêque de Paderborn.

P.

*
* *

Discours épiscopal aux États-Unis

A la dernière assemblée nationale des catholi
États-Unis l'archevêque de Cincinnati, Mgr Mc
a prononcé un discours sur les problèmes in
Nous en détachons les propositions suivantes qu
queront pas d'attirer l'attention :

« L'industrialisme peut se demander s'il est juste que c
puissent s'accumuler sans limite. Un système qui perme
vidu, dans le cours d'une vie humaine, d'entasser une fort
millions de dollars par exemple, est un système qui est
principe et expose la société à un grave péril. Que notre
cette question vitale ne donne pas plus longtemps l'impre
approbation de notre part...

Cette juste observation oblige les sociologue
ques à se poser une des plus graves et des plus
questions du régime de la propriété. Le droit de
privée n'est ni absolu, ni illimité : il est domin
loi plus haute, la loi du bien commun. Ici encore l
de saint Thomas d'Aquin apparaîtra comme la
la plus juste et la plus féconde dans sa hardiesse

L'HISTOIRE

BREMOND, *L'abbé de Rancé et Dom Mabillon.*
nie française.

Le célèbre réformateur de la Trappe fut loin, comme on le croirait, de vivre dans le silence. Il ne cessa de livrer des combats au dehors de son monastère. Voici les phases principales de sa violente attaque contre les célèbres Bénédictins de Saint-Maur où furent disputés de si graves intérêts spirituels.

GRÉCO. *Les origines spirituelles de la France.*

Les commencements.
La veillée de Sidoine Apollinaire.
Les émules de Sidoine Apollinaire.
Les évêques enseignent les Barbares.
La vigilance de nos pères les évêques.
Le concile de Braisne.

E. *Les derniers ouvrages d'histoire.*

L'abbé de Rancé
et Dom Mabil

« Dieu disposa tellement les choses par sa
que le saint Abbé ne put se défendre de met
plusieurs excellents ouvrages, qu'il ne fit qu'ave
gnances extrêmes et pour obéir aux ordres du
parle un des biographes de Rancé, Dom Len
s'est donné la mission d'authentiquer et de répar
légende du saint Abbé, si l'on peut parler ai
traits importants de cette légende, et non l'u
vraisemblables, est que Rancé n'a jamais rien
malgré lui. Les libraires guettent sa « copie
prime sur le marché, et il se trouve toujours
pour escamoter à leur profit les manifestes, soi-
fidentiels, que l'Abbé distribue à ses amis. Soit
à Le Roy. « Je pense que vous savez, écrit Bossu
(l'impression de cet ouvrage, un des plus limés
est arrivé par l'avarice d'un libraire... sur une c
comme il n'est pas sot, il ajoute plaisamment :
direz que si on n'en avait pas donné de copies,
pas eu celle-là. Cela est vrai... » Pour la publ
1683, de son grand ouvrage — *De la sainteté et*
de la Vie monastique — il n'ira tout de même p
soutenir qu'elle s'est faite à son insu. La crédu
bornes. Mais il n'y aurait consenti, s'il faut l'
qu'avec la plus extrême répugnance. Composer

savant traité, il n'y a jamais songé. Le livre ut seul, au jour la journée pendant quinze ans. notes qu'il prenait en vue des exhortations ait à ses moines : traductions commentées des eurs ascétiques. Maintes fois, on l'a supplié de ahiers et de les livrer à l'imprimeur. Il ne vou- tendre. Le premier devoir d'un trappiste est e silence. Un jour même, comme on le pressait ent, il jeta ces pages « dans le feu, et mettant essus, il les regardait brûler tranquille... et se Ainsi, de nos jours, Dante-Gabriel Rossetti nt le manuscrit de ses premiers vers dans le cer- jeune femme. Mais n'allons pas nous désoler. s, le cercueil nous les rendra ; et le livre de moins de peine encore à renaître de ses cen- urs copies de ces précieux cahiers circulaient ans et au-dehors de la Trappe. Rancé pourra ir impunément le luxe d'un nouvel holocauste. le brûler une seconde fois », écrit Dom Lenain t ce curieux récit qu'on voudrait bien qu'il eût toutes pièces.

s avaient été faites par les soins de M. Maine, e. C'est lui qui, de son chef, en fit passer une Nos documents ne le nomment pas, mais l'i- n me paraît quasi certaine. Il comptait que on d'un tel juge aurait enfin raison des hésita- ncé. Le livre lui parut en effet merveilleux, rivait-il au bon moment, je veux dire au lende- tte Assemblée du Clergé (1682), où Bossuet eu et flammes contre la « morale relâchée », franc, contre les jésuites.

séparation de l'assemblée, écrit-il à son ami, j'ai com- ecture ; et j'avoue qu'en sortant des relâchements hon- dures des casuistes, il me fallait consoler par ces idées

célestes de la vie des solitaires et des cénobites. J'espèr
peu cette lecture, je la fais avec une sensible consolat

Trois mois après, il écrit encore :

« On ne peut avoir un plus grand désir que celui q
publier tant de saintes et adorables vérités, capables
l'ordre monastique, d'enflammer l'ordre ecclésiastique
laïques à la pénitence et à la perfection chrétienne...
l'Église vont très mal. Le Pape nous menace ouvertem
tutions foudroyantes... Une bonne intention avec pe
c'est un grand mal dans une si haute place. Prions, g

Ainsi, conclut l'un des biographes de Ra
Dubois, « tout s'est engagé... et tout s'est fait m
de Rancé ». Celui-ci, d'ailleurs, avoue ingénun
trainte qu'il a dû subir :

En composant cet ouvrage, écrit-il, mes intentions
plus loin qu'à instruire mes frères et à former leurs m
[Il avouera cent fois qu'il avait aussi d'autres inte
belliqueuses. Tout son livre, du reste, le crie assez ha
Dieu a permis qu'il tombât entre les mains de M. d
sans s'arrêter à mes inclinations et à mes résistances,
devînt public. Car pour moi, qui suis parfaitement in
moines sont destinés au silence comme à la solitude
bouches doivent être incessamment fermées à l'égard
est (hors) l'enceinte de leurs cloîtres, je n'aurais eu gard
d'ouvrir la mienne, joignant à cette raison générale.
que je me sens, depuis ma retraite, à faire parler de
monde.

C'est ici la version officielle, adressée à l'ab
pour être communiquée à toute l'Europe. C
Rancé le croit, du reste, à la minute où il
soyons certains que s'il n'avait pas voulu, ce q
voulu, la publication de son livre, ni Bossuet n
ne l'eût amené à changer d'avis. Non pas que
songé, dès les débuts de sa réforme, à rendre
ces conférences abbatiales. Mais un écrivai

d conscience de sa vocation. Son premier livre
ı il extermine l'abbé Le Roy —, écrit de génie et
e majestueuse allégresse, lui a révélé ses pro-
de pamphlétaire dévot. D'autres pièces de cir-
, les *Relations* et son travail quotidien d'épisto-
chevé de lui faire la main. Avec cela, une fois
e s'arrêtera plus : en 1683, *La Sainteté et les*
; en 1685, un gros volume d'*Éclaircissement*; en
plication de la Règle de saint Benoît; en 1692, la
Mabillon; en 1693, nouvelle réplique à Mabil-
e-ci, du moins, laissée provisoirement inédite. En
nulle trace de contrainte : au contraire, une verve
ent jaillissante; le plus bel appétit et de vaincre
e; ni Bosssuet ni ses autres amis n'encouragent
t; ils l'arrêteraient plutôt, mais, Louis XIV
y a-t-il une force au monde qui puisse arrêter
Rancé?

cès de ces deux gros volumes in-8° fut presque
lroyant que celui des *Provinciales*. D'un côté, le
louissement, et non moins vive, de l'autre, la
tion des mille et mille victimes. Jadis les seuls
aujourd'hui tout le monachisme français, y com-
hartreux. Mais commençons par l'enthousiasme.
hui nous avons quelque peine, je ne dis pas à le
car cela serait impossible, mais à le comprendre.
de vue doctrinal, rien de remarquable. Rancé
une intelligence originale, pas même puissante.
arer de ce chef à Bossuet, comme on n'a pas
le le faire, paraît simplement ridicule, j'allais dire
pour parler sa langue. On n'a pas l'esprit moins
i plus incapable d'approfondir un sujet quelcon-
besoin, il se vanterait de cette impuissance con-
Comme il maxime, si l'on peut dire, ses tendances
lles, toute spéculation religieuse lui paraît, non

seulement vaine, mais funeste. Obligé par Ma
permettre au moine quelques livres des Pères
cette concession à ceux de ces livres qui traite
diatement, exclusivement, de la pratique. Ima
l'auteur des *Élévations sur les mystères* rallié à
lisme étroit, desséchant, à ce littéralisme ascéti
tout, surtout pas de dogme. La moindre élév
temps perdu, semence d'orgueil. Le péché or
l'hérétique n'est pas de choisir, comme le veut
mais de penser. Mabillon expose admirablement
de cette phobie qui ne tend à rien de moins qu'
tianiser l'intelligence :

« La morale chrétienne, dit-il, a une liaison nécessa
science des dogmes, parce que la véritable piété est fo
connaissance de Dieu, et, à proportion que cette conna
plus parfaite, la piété en est aussi d'ordinaire plus soli
interdit aux moines l'étude des dogmes, il faudra auss
cette défense jusqu'aux expositions des Pères sur l'Ecriture
sont celles de saint Augustin sur les Psaumes... où il
moins de dogmes que dans ses autres ouvrages. Ou il
moins faire distinction de ce qui regarde les dogmes dan
sitions, d'avec ce qui est purement moral, ce qui serait t
pour ne pas dire impossible. Mais pourquoi ferait-on cette
puisque les Pères ont récité la plupart de ces exposition
peuple, et que le commun des fidèles en a été instruit et éd
quoi les solitaires n'en pourraient-ils pas aussi tirer le m
tage? »

Saint Benoît dit, dans sa règle, qu'il n'y a au
des saints Pères qui ne soit capable de nous
Dieu : « Pourquoi nous ôter la moitié du pain
Père nous donne, que l'Église nous accorde, qu
session immémoriale nous accorde?... Mais nous
que nous voudrons... » ; et c'est en vain que saint
condamne la fausse humilité de ceux qui ne ve
quitter la classe enfantine, de crainte de s'exp

ıts de l'orgueil. « Ne croyez donc pas que l'hu-
ıs défende d'aspirer aux sublimes connaissances. »
de cœur, il faut l'être certes, mais aussi élevé
ence. *Humilis esto propter superbiam, altus esto
apientiam.* Qu'ils sont beaux, Mabillon avec sa
e pain, Augustin avec son invitation au sublime !
Rancé, auprès d'eux, paraît peu de chose !
vrai qu'une grande école spirituelle, également
e de stimuler l'effort ascétique, fait assez bon
les spéculations pieuses. Mais, quoi qu'il en soit
moralisme que, d'ailleurs, ils ne poussent pas si
Rancé, les jésuites ont sur ce dernier l'immense
d'exceller dans la connaissance des âmes. Pour
ment pratique, il ne suffit pas qu'on ne vise qu'à
ıe. Rancé n'est pas un moraliste, au plein sens du
'est qu'un amplificateur éloquent. Ignorant tout
ème, et, par suite, de ses prochains, il s'adresse au
ı soi — et en l'air — à un être de raison — ou, ce
ent au même, à un moine contemporain des
et des Pacôme. Le jésuite à des vivants, à vous
. Il nous révèle nos misères profondes, il nous
le l'examen de conscience, il nous en dispenserait
tant il nous connaît. Il paralyse ainsi, il étouffe
microbes du pharisaïsme. En peut-on dire autant
é? Chez celui-ci, nul génie pédagogique. Il pro-
ups de sommations héroïques, il se borne à ren-
ıgues oracles ; le jésuite, patient, paisible, humain,
'illusions, donne des conseils précis, pratiques,
le mot, des remèdes, des recettes même. Il va de
e ne compare ici l'Abbé de la Trappe qu'à des
dignes de ce nom. Après quoi, j'affirme, sans
e me tromper qu'entre lui et le P. Rodriguez,
ıple, ou Bourdaloue, nul bon esprit, pour peu
au courant des choses de la vie intérieure, ne
iter.

L'horizon de Rancé est morne, et d'une étroite
mante. Il n'y a pour lui, croirait-on, qu'une vert
tence, et, chose plus grave, la pénitence extéri
quelques idées fixes qui ont présidé à sa réforme
des moines, silence perpétuel, abstinence, défense
— semblent commander toute sa doctrine spiri
lieu que, je ne dis pas seulement chez François
mais encore chez saint Benoît l'intérieur prime

Avec cela, le livre est mal fait, ou plutôt ce
un livre ; il a tous les inconvénients d'un catéch
logué, il n'en a pas les avantages. L'abbé Dubo
lui-même : « Ce qui manque à cet ouvrage, co
autres de l'abbé de Rancé, ce sont les jointures,
semble, c'est l'unité dans la vérité. »

Quand tout est dit néanmoins, le prodigieu
d'ailleurs plus retentissant que durable, de la *S*
des Devoirs monastiques s'explique aisément. Si,
Bernadette avait raconté l'histoire de Lourdes,
eu des millions de lecteurs. En 1683, la Franc
avait les yeux sur la Trappe. Rien de ce qui
de ce côté-là ne laisserait le public indifférer
encore un livre du grand Abbé, et qui aurait pour
dégager, en quelque manière, la philosophie d
miracles. Et puis, et peut-être surtout, songez
le Français de toujours, et très particulièremen
Français de cette période académique entre to
y a quelque chose de plus irrésistible que la bell
sition d'un livre ou que l'excellence de sa doctrin
le style.

« C'est l'homme du royaume qui écrit le mieux
dit Ménage, et Pellisson, l'académicien modèle, re
Rancé de l'envoi de son livre,

ma coutume, lui disait-il, est de rendre grâce d'un liv
que je l'ai reçu, et d'un bon quand je me suis donné le t

regardé le vôtre de près, et écouté même à table, plus de goût. Il m'a souvent donné l'envie d'aller, au sortir re un tour dans votre monastère pour y pratiquer les s'y observent... J'ai même admiré comment, au milieu érités, vous pouviez nous surpasser tous en politesse piété, et écrire mieux que ceux qui ne pensent qu'à

nsait pas qu'à cela, mais certainement il y pen- sans rigorisme. Dans les libelles qui ont été ntre lui, les menues chicanes de style prennent de place. On lui reproche : *désoccupation, inap- nesséance, prohiber, manutention.* Détail piquant, *e* ne serait devenu français que du jour où il plut forger ce mot. Grâces lui en soient rendues. Sa belle, et d'un rythme sûr ; un peu obèse parfois de vent. « Un homme, dit un des pamphlets con- qui ne cherche qu'à parler en entassant terme sans prendre garde à ce qu'ils signifient. » Il xemple : Le moine « se représente ces flammes abîmes souterrains, ces ténèbres affreuses et ces obscures toutes prêtes à recevoir ceux qui y cipités ». Sur quoi le libelle : « On ne saurait giner un discours moins arrangé et plus vide de nun ». Tous ces mots ne peuvent signifier que la se, mais « il y a de plus un certain renversement ntre toutes les règles et qui donne lieu de pen- s visions de ce bon moine étaient aidées d'un au cerveau. Il se représente dans l'enfer, dans es, et tout d'un coup, comme s'il avait oublié déjà, il pense aux descentes obscures par où » Bonhours n'eût pas mieux dit. Mais il ne nous pas de savourer « descentes obscures ».

beaucoup plus que la perfection de chaque st le mouvement qui fait le style de Rancé,

comme aussi bien le style du grand Arnau
frère, écrivain très remarquable lui aussi. Ni
mation ni le vrai sublime. Un entre-deux q
longs efforts, M. Cousin n'atteindra jamais,
Mais le secret de Rancé est cette extraordin
de séduction qui nous oblige d'abord à le v
voit lui-même, et tel qu'il veut qu'on le voi
nard du XVIIe siècle ; assez frémissant pour
pas tenté de croire qu'il se contrefait ; ass
divin, même dans ses foudres, pour que l'idé
personne que cet homme n'est le maître ni
ni de son cœur. Tout ce qu'il dit, notre p
ment est de le prendre pour argent comptan
même pas à se tenir en garde contre ses pr

Il n'est pas surprenant, écrit Dom Thuillier dans
duel Rancé-Mabillon, que cet éloquent abbé se so
esprits à une première lecture de cet ouvrage. Il tra
tant de véhémence et d'impétuosité, tant d'agréme
et il donne à tout ce qu'il dit un si grand air de n
séquence qu'à moins de savoir résister aux impress
ne mène pas seulement, il entraîne partout où il v
rent de paroles qui vous emporte sans vous donner
chir sur les raisons.

Bien vu et bien dit. Il est impossible e
sérieusement ces divers écrits sans que bi
prouve une déception amère. D'ici, de là, sa
admire ce que promettait le titre du prem
d'ardentes pages sur « la sainteté et les de
monastique » ; mais, à côté de ces pages, ou
sur elles, on y trouve aussi la dénonciation
mente et la plus injuste du monachisme
Si ce livre vous édifie, à la bonne heure,
à Timocrate, dans le premier des libe
répondu à l'offensive de Rancé. Pour moi

d'une simple apparence ; ainsi je n'ai eu garde d'un livre où on n'a voulu qu'imposer, et où l'on yé l'esprit et l'éloquence qu'à ôter à un nombre religieux une réputation dont on voulait enrichir nombre d'autres ». Un critique de sang-froid rait d'une autre manière, mais, aux insinuations landre a raison. Ce « torrent de paroles », comme lier, roule, pêle-mêle, de l'or et de la boue ; sous s plis des périodes abbatiales, s'aiguise la violence phlet.

t donc, dans la fameuse dispute que ce livre a e — et cette remarque me paraît d'une impor- itale — il s'agit non pas d'un conflit proprement , comme on s'obstine depuis plus de deux siècles r croire, mais d'un procès en diffamation, intenté de la Trappe par les représentants des Ordres que le livre de celui-ci a calomniés : Mabillon mauristes ; Dom Innocent le Masson pour les . On parle communément de la « querelle des onastiques », et c'est bien, en effet, d'études qu'il t discuté entre Rancé et Mabillon. Mais tant s'en le souci du grand bénédictin se limite à cette se particulière. Son but principal, qu'il n'oublie t de venger l'honneur des bénédictins de Saint- ant à Dom le Masson, il néglige entièrement le spécial, et moins douloureux, du travail scienti- z les moines. Rancé lui-même, du reste, d'autant joueur qu'il est plus convaincu de sa parfaite e, Rancé ne craint pas d'aborder en face l'inso- culté qu'on lui oppose, et qui fait le fond de tout : Libre d'interpréter comme il vous plaît la aint Benoît et, par suite, d'imposer à vos propres s austérités que cette règle vous semble exiger ;

libre aussi de célébrer à pleine voix la merveille
fection où, grâce à vous, s'est haussée la Trappe;
droit vous permettez-vous de livrer au mépris pu
frères des autres Ordres?

« Insoluble difficulté », dites-vous. Allons donc!
bien plutôt. Elle ne l'embarrasse d'aucune façc
mière réponse et qui revient souvent sous sa plu
littérature vomit les tièdes; pour se faire entendr
frapper fort. Mais cela ne lui suffit pas. Hardiment
siblement, il plaide coupable. « Un pamphlet, s'éc
et pourquoi donc pas? Est-il rien de plus charitab
Vous croyez que je m'amuse. C'est que vous n'a
encore sondé les profondeurs de cette inconscience
fique. Écoutez-le donc, mais de toute votre attent
c'est un auteur difficile, tellement limpide qu'il en
obscur :

Peut-on avoir du zèle pour la gloire de Jésus-Christ, e
que les libertins se servent des *mauvais exemples* et de la
vie des moines pour blasphémer son saint nom... en lui im
dérèglement de leur conduite comme s'il en était l'auteur
s'il les avait formés dans son Église pour y faire seulement
les y voit faire... Endurera-t-on patiemment et dans le silen
dise que les Moines sont des créatures *fainéantes* et *inuti*
sont à charge au public; que les cloîtres sont *des lieux de b*
et de licence, des sources de confusion, qu'il s'y trouve moin
et moins de règle que parmi les personnes qui sont engagée
siècle; que tout y est dans le mouvement et dans la dissipatio
Religion ne consiste que dans une figure extérieure...?

Je demande si, pour remédier à un *inconvénient* si gr
scandaleux, il peut y avoir de moyen plus naturel et plus as
celui de *faire connaître* que les Moines, pour la plupart, ne s
ce qu'ils étaient dans leur institution; qu'ils ont dégénéré
plus, les autres moins, de la gloire de leur origine, que l'
est terni, et que les enfants de Dieu... ont perdu toute le
par les commerces et les habitudes qu'ils ont eus avec les
des hommes. Pourquoi veut-on trouver à redire qu'entre le
vances monastiques on en choisisse *quelques-unes* pour

si raisonnable et si juste, et qu'on marque *en particulier* Observance s'est affaiblie... et qu'on en use de cette ma- *bas pour apprendre au monde des désordres qui ne sont que* , mais pour lui montrer que la conduite de ces moines qui s ce relâchement n'est pas celle qu'ils devaient suivre...? à que l'on rend à l'Ordre monastique l'honneur que les ravissent avec tant d'injustice, en leur faisant toucher au 'il est déchu de son premier lustre par les pratiques pré- est digne de leur estime... quand ils le considéreront ité; c'est-à-dire qu'il ne se faut prendre du dérèglement narque, qu'à l'infidélité des religieux, et non pas à Jésus- la sagesse est infinie.

voici, je pense, à bout de souffle et les oreilles antes. Résignez-vous néanmoins à relire cette rante. Il y a là deux choses : un aveu, une apo- ucé reconnaît sans barguigner qu'il a, et très déli- , dénoncé la décadence de Saint-Maur et des rdres; mais il ajoute aussitôt qu'il n'aurait pu rement, sans manquer à un strict devoir. Ayons e de le comprendre. Il ne songe pas une minute e en faux contre l'odieux portrait que les liber- ntent du moine. Cette image, il l'accepte, il ne que trop ressemblante; il la noircirait encore au t c'est pour qu'on en sente mieux la justesse obligé de peindre sur le vif telle Observance par- Saint-Maur par exemple. Sur quoi, et sans plus l'historien l'arrête et lui oppose un démenti caté- Non, il n'est pas vrai qu'en l'an de grâce 1683 la de Saint-Maur — celle des chartreux, pas davan- ustifie les graves accusations que portent sur heuse unanimité des libertins et de Rancé. Une se est exacte : à savoir que l'Étroite Observance Maur — car elle est étroite et solennellement e par l'Église — n'impose pas à ses membres térités — le silence perpétuel, par exemple —

où, de sa grâce propre, et seul au monde, M. de
voir un des éléments essentiels de l'idéal mona
enfin, quand on lui concéderait, contre l'évide
mauristes de son temps sont de mauvais reli
viendrait à l'Abbé cistercien de la Trappe le
sant de confirmer sur ce point par son tém
plaisanteries traditionnelles des fabliaux et de
Cet Abbé, qui se proclame mort et enseveli, a
du Pape la mission de réformer Saint-Maur
reçue, se trouverait-il dans la nécessité urgente
dans tout l'univers les misères qu'il devrait ter
rir? Candides que nous sommes, si nous croy
telles questions puissent l'inviter à réfléchir.
ment simple! Mais oui, il doit tout publier, et
fracas possible, car, s'il manquait à cette claire
les libertins auraient le droit d'imputer à saint
même les scandales que donnent les béné
XVIIe siècle. Il faut qu'on sache une bonne foi
l'Abbé de la Trappe, personne ne s'en serait
faut qu'on sache que ces mauristes ne seraient
chés » s'ils obéissaient à leur règle. Afficher le
ments, c'est rendre hommage et à saint Benoît
prescriptions sont toutes saintes, et à « Jésus-C
la sagesse est infinie ». Voilà, du moins, comme j
et non sans peine, cet extraordinaire boniment -
pourquoi n'appellerions-nous pas les choses par
Et ce n'est pas là un de ces *obiter dicta*, ridicule
conséquence, comme il en échappe à une im
passionnée. La page que je viens de citer se
début des *Éclaircissements*, livre publié par
1685... Sept ans après, dans sa réponse aux *R*
Mabillon, il écrit encore :

> Qu'ai-je fait que rappeler les temps antiques!
> [et aussi que décrire les temps présents.]

s seraient bien à plaindre et bien abandonnés, si on arler de la perfection dans laquelle leurs pères ont vécu. , le péché que j'ai commis et la faute dont je suis cou- *ue j'ai fait ce que j'ai pu pour rehausser* ceux qui se moi, et pour leur rendre leur première excellence... Ils n égard contre toutes les règles de la gratitude et de la ndant le mal pour le bien... C'est précisément se con- un pauvre homme qui se soulèverait contre ceux qui tirer de la misère et le dépouiller de ses haillons pour cou le collier d'or et le revêtir de la pourpre.

e façon de « rehausser » les bénédictins de r que d'amplifier leurs scandales ! Qu'il espère r, par ce moyen, à revêtir quelque jour la robe , nous le voulons bien, mais pour l'instant, il ore autant qu'il le peut.

s, on s'étonnera sans doute que de sages pré- et en tête, aient pris hautement devant l'É- ponsabilité d'une pareille agression. Des ouvra- noffensifs n'ont pas échappé à l'Index. C'est qu'enthousiasmés par les beaux passages du aront d'abord passé assez vite sur les autres. rupules leur sont venus. Mais M. de Meaux s'é- rop avancé pour reculer. Il avait promis son n ; trois de ses collègues comme lui, Barillon, le Camus. Ce dernier, plus avisé, fait bien attendre son nom ne paraît plus à la première page des *ments*. Ils se confient tout bas leurs inquiétudes, ent des corrections. Ainsi auront disparu les les plus criantes. Mais leur vénération timide andé que le moins possible au terrible abbé.

us, nous ne savons pas quelles étaient exacte- relations avec Rancé. Moins intimes sans oins libres que les lettres qu'ils lui adressent çoivent de lui ne le donneraient à croire. Chez on devine quelque ironie. Il a peu de goût

pour les volcans. Bossuet est plus excité, il ti
à cette amitié. Mais, si je ne me trompe, il c
autant qu'il l'admire. N'oublions pas que pre
monde tremble devant cette puissance. Quoi
nos quatre évêques approbateurs se résignen
lement à le contredire qu'à mortifier les moi
un très curieux phénomène que je ne sou
avant d'avoir étudié l'histoire de Rancé. M
du XVIIe siècle, l'ordre monastique n'a pas e
quis son prestige. Le souvenir des anciens dé
t-il encore sur lui? Les violences de Rancé a
choqué et les évêques et les honnêtes gens
voudrions.

Tant que dure la controverse, Bossuet mèn
tambour battant. Il les traite de bien haut da
et comme des gens qui n'auraient ni honnet
défendre. Il ne dit pas d'eux, comme fait l'A
petits hommes », mais il le pense. Le m
Mège ayant publié, réponse indirecte aux
Rancé, un commentaire sur la Règle de S
Bossuet, dès qu'il l'apprend, tombe comme u
les Pères de Saint-Germain-des-Prés, il exig
sur l'heure que le livre soit retiré du com
avoir cédé si vite, et sur un point de cette i
faut que Saint-Maur se soit senti bien petit
sous le grand Roi, la règle du jeu veut qu'on
par quelques parades, Bossuet réunit une co
fixera, sous sa présidence, le vrai sens de la
l'esprit bénédictin. On pense rêver quand o
autorités quasi infaillibles, un Mabillon, un
qui se substituent ces brillantes incompétenc
Mège — aux conclusions duquel se rallie a
très savant Dom Butler — mais Dom Mabillo
Martène, ne sont que des moines, c'est-à
temps-là, très peu de chose.

oi! dira-t-on, Rancé est bien moine lui aussi? s hors cadre et d'une espèce particulière, grand d'abord, un de ces hommes qui sont au-dessus Ce n'est pas sa robe blanche qui impressionne si net, la ville et la Cour. Dans ce conflit qu'il a lui-jumé, et où tout nous semble aujourd'hui lui ort, il a pour lui, non pas les indépendants comme ons, mais les puissances. Dubois stigmatise avec te horreur le libelle — indéfendable, je l'avoue mauriste alors tout jeune, le Père de Sainte-distribua clandestinement contre l'auteur *de la et des Devoirs monastiques*. « M. de Guise, écrit-il, , les archevèques de Reims et de Paris, en furent et cherchèrent à découvrir quelle était cette oyale qui se cachait ainsi dans les ténèbres pour e pareils coups. » Eh! ce n'est pas la main d'un mais d'un moine qu'a exaspéré l'insulte faite à e, et qui, d'ailleurs, préfère son abbaye à la Bas-cé peut librement signer ses propres pamphlets, ceux qui lui répondent.

us plaignez d'être persécuté, écrivait Sainte-Marthe; trou-'il vous plait, que j'examine si vous n'êtes pas le persé-ne foule de moines que vous avez attaqués, en leur ôtant s d'une juste défense qu'on ne refuse pas aux plus cou-pendant c'est ce que vous avez fait par votre crédit. On grande Princesse est allée solliciter le Père Mabillon de les armes et de vous laisser jouir paisiblement de votre out le monde a connaissance de la forte brigue que vous à la cour et au conseil pour empêcher une réplique et en pression.....

nies, répond Dubois, « si celui qui s'en faisait avait été obligé de prouver ce qu'il avançait, il se uvé étrangement embarrassé ». Allons donc! Le r Michel Le Tellier, c'est Dubois lui-même qui

nous l'apprend cent pages plus haut, « avait
l'Abbé de Rancé, par M. Felibien des Aveux.
refusé le privilège à trois critiques de son livr
souffrirait jamais qu'on imprimât rien de malv
tre lui ou son ouvrage ». Il est également cer
Duchesse de Guise, d'abord, puis l'archevèqu
puis le chancelier ont mis tout en œuvre pou
Mabillon de répondre à l'Abbé de Rancé. L'
de Paris est d'avis qu'on refuse, ou que l'o
indéfiniment le privilège demandé par Mabill
on apprend que celui-ci n'en publiera pas moins
le chancelier le mande chez lui. « Il n'a tenu
Rancé, écrit Gervaise, d'empêcher l'impress
livre ; les puissances le lui ont offert, et mêm
pressé. Ce n'est qu'à sa générosité et à sa gran
qu'on est redevable de l'édition de cet ouvrage
veille ! Le Rancé gentilhomme a reparu. Mais
geste lui suffira. Quand on a supprimé, par
justice, la réponse du Général des chartreux, l'
Trappe n'a pas soufflé mot pour empêcher ce q
lui-même une grande injustice, la violation «
qui est nature ».

*
* *

La première riposte officielle de Saint-Maur
de Mabillon *sur les études monastiques* — para
Neuf ans après l'agression. Neuf ans ! on avoue
prétendus persécuteurs ne manquent pas de pa
quatre lettres de Sainte-Marthe suivront de
n'ont pas dû leur déplaire à tous — *homines su*
ils les ont publiquement désavouées. Ces vrais
— débiles, d'ailleurs et timides, pour les raison
avons dites — s'étaient d'abord flattés d'adou

cédés, leur inflexible adversaire. Mais celui-ci
es attaques -- livres sur livres —, ils ne pou-
rober plus longtemps. Confier leur défense au
on n'était-ce pas montrer assez qu'ils n'enten-
endre coup pour coup? Plus inquiet, je pense,
nt le paraître, l'Abbé néanmoins l'attend de
« Je n'ai point encore vu le livre... Je ne puis
auteur, quelque grande érudition qu'il puisse
e solidement ce qu'il avance. » Après l'avoir
vrai qu'on avait considéré le traité du P. M.
ouvrage auquel on ne pouvait répondre.
l m'a paru répréhensible en bien des endroits,
ait que me confirmer dans une pensée où je
longtemps, qui est, que ceux qui sont regardés
rands hommes se trompent comme les autres,
ont de particulier, c'est qu'ils ne veulent point
er. » Vous voyez bien qu'il n'aura jamais le
cule. A quelques jours de là, et plus échauffé :
, il faut que je le dise : Le R. P. Mabillon est
t opposé à lui-même, et rien ne marque
quel est le caractère de l'esprit humain, quand
lé de quelque envie violente, elle l'aveugle,
ison, elle lui ôte la mémoire. » Ce sont là de
e comédie.

eurant, je dois avouer que cette première
Mabillon, quoique déjà sans réplique, est de la
nte maladresse. Ce qu'elle promet, dès son
Traité des études monastiques — elle ne le
rop. Après avoir montré que le travail de l'es-
urs été en honneur dans les cloîtres bénédic-
as le courage de résister à l'occasion qui s'of-
'initier les jeunes moines aux diverses disci-
eurs supérieurs peuvent les appliquer — y
elle des manuscrits, des inscriptions, des

médailles. Rancé est déjà loin de son es
plus en plus, il dresse enfin, le malheur
manière de M. Lanson — « le catalogue
que monastico-ecclésiastique composé d
mille volumes ». Qu'y a-t-il là de si diabol
rez-vous. Quoi de plus naturel, de plus
bien ainsi, en effet, que tous les savants o
livre. Mais l'Abbé de la Trappe ne raiso
tout le monde ! Ce plan de bibliothèque,
se former que dans la tête ou d'un antéch
Trois mille volumes, dans chaque abbaye.
lire, un à un, de la première à la dernièr
moines de chaque abbaye ! Le beau log
jamais ouï dire, s'écrie-t-il en propres te
être moine, il fallût être instruit dans la
criptions, des manuscrits et des médaill
répond Mabillon, « j'avoue que cela m'est
veau, et je ne crois pas avoir jamais ri
approchât ». Pour les médailles, il avait n
avertir — pur et scrupuleux comme il l'ét
étude « sied mieux à des séculiers qu'à de

[Il est vrai néanmoins] et il faut en convenir
des religieux qui travaillent pour le public, pourro
profiter des recueils que plusieurs savants ont
C'est ainsi que le cardinal Baronius en a usé dans
ainsi que M. de Tillemont, qu'un *religieux pourr*
scrupules, s'en sert utilement... Mais dire qu'on p
avoir recours à ces recueils, n'est pas la même
« pour être moine il faille être instruit dans la scien

Cette ligne sur Tillemont n'est-elle pas
on voit si j'avais raison de déplorer la
Mabillon. Comment n'a-t-il pas senti qu
études monastiques allait servir à merveille
pagande de Rancé ? Imaginez, en effet, les

vitation au travail scientifique ne manquerait
uire chez tant de jeunes bénédictins que les
nt Abbé avaient déjà dégoûtés de leur voca-
e Mabillon le dira bientôt, dans sa réponse à
e Rancé :

que fait M. l'Abbé de l'étude et de la science des
affreuse qu'elle est capable de faire révolter les esprits
t, de leur en donner une aversion mortelle et de les
écessité de l'abandonner, supposé que les études y
e... Veut-on savoir quelle est cette peinture? La voici :
it l'humilité... La science est une nourriture étrangère à
s moines. Elle n'est capable que de leur nuire, de déré-
de faire sur eux des impressions de mort, et de ruiner
é, de simplicité et de pureté, auquel leur sanctification
n ne connaît plus ni règle, ni régularité, ni constitution,
ni édification, ni exemple, dans les monastères où ces
blies. » Un homme savant dans une communauté reli-
naît plus de retraite, plus de silence, plus d'oraison,
plus de veilles, plus d'assistance à l'office... on fait de
paix et de retraite des académies tumultueuses... En
'expédient le plus court et le plus assuré pour sécu-
res, pour dépouiller les moines de tout sentiment de

ons, en passant, qu'après avoir lu ces absurdi-
es — et s'ils ne les ont pas lues, de quel droit
ls? — nombre d'historiens, parmi lesquels
e, croient faire à Mabillon une insigne grâce,
balance à peu près égale entre lui et son

inture si horrible des études et de la science, poursuit
Abbé, sans doute, a grande raison de dire que « *c'est*
i ne peut être approuvée ni de Dieu ni des hommes,
» [le travail intellectuel dans les abbayes bénédic-
effet, c'est une conclusion qui suit nécessairement
ue je viens de représenter. Et, partant, il faut abso-
nner les études dans tous les monastères où elles sont

en usage, ou fermer pour jamais ces monastères, c'es
généralement, excepté la Trappe et deux ou trois autres
pour ne pas exposer les jeunes gens à un état non seul
gereux, mais même inalliable avec le salut.

Eh! bien entendu, répondrait Rancé. Le m
qu'il n'est pas seul à tirer ces conclusions extra
Cependant le *Traité des études monastiques*
chemin. Il y avait là, faute de grâces plus sédu
tel sérieux, une telle érudition, le ton en était
et si religieux, qu'aux yeux de la majorité des
cause de Rancé paraissait perdue. Sans compte
apparition d'un moine, tout moine et qui cepe
vait pas été façonné selon les principes de
répondait mieux que tous les arguments aux dé
de l'Abbé. Celui-ci néanmoins, nous savons d'a
ne se tiendra pas pour battu et qu'il répondra.
persuadé, écrit-il, « que le livre du Père Mabill
et renverse le principal principe sur lequel t
monastique a été fondé, c'est-à-dire la sainteté
plicité ». Sa réponse n'est pas moins vive que
dents ouvrages, bien qu'il y fasse — oh! sans le
tre jamais — plus d'une concession à son adve
sur le point capital, je veux dire, sur l'état lame
ordres religieux qui n'ont pas accepté les obse
la Trappe. Là se trouve un charmant passa
révèle, non sans un peu d'artifice, la sensibilit
de Rancé. Dans sa candeur imprudente, Mab
prétendu que l'histoire profane lue et étudiée
ment était admirablement propre à nous élev
Dieu et même qu'elle pouvait servir de prépa
prière.

On ne me le persuadera jamais, réplique Rancé, et j
fesse, mes frères, que je me suis toujours trouvé sensible

qu'on lit dans les histoires profanes... Ainsi toutes les
lu dans Tite-Live cette conférence entre ces deux plus
aines qui furent jamais, je veux dire Scipion et Annibal,
ai vus se séparer sans avoir pu convenir des conditions
ui était le sujet de leur entrevue, Scipion en ôtant toute
a cet ennemi si redoutable, et lui parlant de la sorte :
te, quoniam pacem pati non potuistis, cette circonstance,
raordinaire et si importante, m'occupait, me remplissait
journées entières. Et quand je considérais quelle était
t le mouvement de deux grandes armées à la vue d'un
devait décider de la fortune du monde, ce que l'histo-
e en ces termes : *Roma an Carthago jura gentibus daret,*
m noctem scituros, je prenais parti tantôt pour le vain-
tôt l'infortune du vaincu me touchait; et si de là il eût
senter à la prière, j'aurais fait d'étranges méditations.

isait sans doute de moins agitées et de plus sua-
les heures tumultueuses qu'il avait données à la
on de ses pamphlets.

ave encore le crime de Mabillon permettant la
s poètes païens. On peut regarder les poésies de
ense Rancé, « comme un ouvrage de ténèbres ».
a pour fondement « la plus grossière et la plus
des passions ». Que si on lui oppose saint
invitant un de ses religieux à lire ce poète mau-
s ! répond Rancé, les saints ne sont pas impecca-
ut-on approuver qu'un moine, qui, par sa règle,
d'avoir toujours les jugements de Dieu présents,
nchée vers la terre, et de vivre dans une appli-
ntinuelle à la garde de son cœur et de ses sens,
ppliquer à la lecture de Virgile ? »

nt cette véhémente « Réponse », Mabillon fut
feignit de l'être. Qui aurait pu croire, écrit-il,
humble *Traité,* écrit « d'un style aussi simple et,
ire, si modéré, eût pu tant soit peu troubler le
ne sainte solitude et causer les moindres mouve-
ns ce lieu de paix, qui semble à l'abri de toutes

les agitations humaines »? Il avait pris toutes
tions possibles pour ne pas choquer M. l'Abbé
improuvé en aucune manière, ce qui se pratic
Trappe à l'égard des études; il s'était borné à
tradition bénédictine, aujourd'hui continuée
Maur; et voilà que ce livre précautionné entre
met à l'index de la Trappe; « on en fait un
affreuse, et on l'expose aux yeux du public ave
leurs les plus vives, que puisse fournir l'éloque
ingénieuse ». Comme on le voit, il a répond
Diffamé depuis dix ans sans relâche, Saint-Ma
assez. Qui les blâmera? Du côté des chartreux,
ne sera pas moins vive. Au surplus, ces *Réflex*
réponse de M. l'Abbé de la Trappe au Traité
monastiques sont-elles parfaites. Même considér
une œuvre d'art, elles méritent d'être lues. E
mois l'érudit un peu lourd du *Traité* est devenu
honnête homme, non pas de première zone —
plus, d'ailleurs —, mais très agréable. Aucune d
rités aussi confuses que brillantes qui lassent
lecteur mais une finesse ingénue, une vivacité
qui semble demander grâce pour ses explosion
une je ne sais quelle fleur humble mais exquis
nisme, enfin cet accent de conviction et de ve
trompe pas.

Il me semble que M. l'Abbé regarde l'état religieux co
métaphysique, et chaque solitaire comme autant de vérit
dont toutes les applications, tous les mouvements, tou
tions doivent être uniformes, invariables et continues v
objet, sans aucun partage, même le plus innocent, ver
choses qui ne sont pas Dieu. Cet état est véritablemen
souhaitable : c'est là où doivent tendre tous les solitai
ont un corps; ils ont un esprit borné, qui ne peut s'arrête
à un même objet... Leur volonté même est si peu stab
qu'elle change de temps en temps d'affections et de mouv

oût. Comme le corps a besoin de prendre du soulagement
e, l'esprit et la volonté tout de même ont besoin de diver-
iefois leur application pour ne les pas trop fatiguer... La
e peut pas supporter une telle application, sans risquer
.

conclusion, ce cri du cœur : « Quel moyen
ent pour se délasser que l'étude ! »
pas charmant, ruisselant, pour ainsi dire, de
et d'humanité? Et comme il a bien saisi le *pro-*
s de l'adversaire! Il l'avait déjà dit au début du

'il a de la perfection monastique lui a fait sans doute
cet état comme un être métaphysique, dont la nature
s un point indivisible, qui est l'exacte et littérale obser-
règle.

ieuse bonhomie lui permet de tout dire :

s tout, quelques inconvénients qu'il y ait dans les études
s, il n'y en a pas moins dans l'ignorance. Un des premiers
fâcheux est la *stupidité*, qui les rend incapables de pro-
tures ; à moins qu'ils n'aient, d'ailleurs, beaucoup d'ou-
sprit : *ce qui n'arrive guère aux solitaires, dont la pointe*
cilement par la solitude et le silence.

resque du Fontenelle — celui des *Éloges.*

goût des lectures provient le dégoût de la retraite, et une
écessité de ne s'occuper *que de travaux corporels, qui sont*
es de faire des artisans, mais non pas des hommes spirituels
s... Ce défaut de *spiritualité* rend les solitaires indociles,
, surtout lorsqu'il y a *quelque rudesse d'humeur* qui n'a pas
adoucie par les lettres.

le cri du cœur! Son apologie pour la « Criti-
va pas moins loin :

lonc la mauvaise critique, mais ne rejetons pas la bonne.
essaire partout, puisque ce n'est rien autre chose que l'usage

du bon sens et du jugement. Elle est nécessaire pour ne pas do
aveuglément sa créance à de fausses histoires, à des contes sup
tieux, à des imaginations creuses, et à des visions mal fondées,
miracles faux ou douteux, à des faux ouvrages des Pères. Le vén
Guigues... C'est une légèreté [et donc une défaillance morale] de
croire sans examen : *Qui credit cito, levis est corde.*

Avec lui, on ne sait pas toujours où s'arrête le sin
bon sens, où commence l'ironie. Disons plutôt qu'ils
distinguent à peine l'un de l'autre. Dans le *Traité*, il a
opposé à la thèse de Rancé le nombre et la richesse
anciennes bibliothèques monacales. A quoi, l'autre,
ne manquait pas, à ses heures, d'une certaine rustic
avait gravement répliqué : « Ce n'est point une conclus
qui soit juste de dire : Il y avait une grande bibliothèq
dans un tel monastère ; donc on y étudiait. » Et il appuya
« Car on sait qu'il y a dans les monastères des bibliot
ques, dont les moines ne font aucun usage. » Ce pavé n
cable pas Mabillon : « Cela n'est peut-être que trop v
dit-il ; mais l'intention de ceux qui ont formé les bib
thèques a-t-elle été qu'on n'en fît aucun usage ? »
jolies malices, mais sans une goutte de venin. M. l'ab
dira-t-il, veut réduire à une dizaine les moines du pas
« tous saints » d'ailleurs, « qui ont levé, par leur scien
l'étendard du relâchement et du désordre », le vénéra
Bède, par exemple. D'ici, de là, une égratignure : « Je
« crois pas que l'on puisse dire que l'Ordre monastic
« soit dans une défaillance générale. » Dieu a encore
serviteurs, et des serviteurs fidèles, dans les cloîtres,
« il ne faut pas s'imaginer que le Soleil de justice ne lu
qu'en un seul lieu ». Malice d'érudit, car il y avait d
des Rancé au moyen-âge : « *Nusquam arbitreris luc
solem communem diei nisi in cella tua ; nusquam esse se
num nisi penes te ; nusquam operari gratiam Dei nisi
conscientia tua.* » Pour les ignorants que nous sommes,

rieux textes, caressés par Mabillon avec une sorte de rolupté savante, ajoutent beaucoup au charme du livre. Son tableau satirique des autres maisons religieuses c'est l'abord à ses propres moines de la Trappe que Rancé l'a-dresse. Quand ces scandales que l'on nous reproche, écrit . ce propos Mabillon,

seraient aussi réels et véritables qu'ils paraissent dans cette *Réponse*, e ne vois pas de quelle utilité il serait de les exposer aux yeux d'une *ommunauté qui aurait peut-être intérêt de ne pas se croire si fort listinguée des autres;* ou plutôt de les étaler aux yeux du monde, qui 'est pas déjà trop disposé à juger favorablement des moines.

Il n'y a plus de vrais moines qu'à la Trappe. Tout se passe comme si Rancé ne pouvait souffrir sans colère qu'on admirât d'autres abbayes que la sienne. Aux chartreux — le seul des vieux Ordres qui n'ait pas eu besoin de se réformer — il ne pardonne pas leur renom tenace de sainteté ; aux bénédictins de Saint-Maur, le haut prestige dont ls jouissent dans le monde savant. Leurs in-folio le tourmentent. De là vient cette véritable fureur qui le pousse exterminer, plus encore à salir, la science. Il dira, non ans quelque bassesse, que, si l'on étudie à Saint-Maur, 'est pour rattraper par là une gloire que la Trappe ne lemande qu'à la vertu :

Ce qui fait à présent que les moines se jettent du côté de l'étude, e n'est que pour retrouver dans la science quelque distinction, n'en yant plus par l'exactitude de la discipline, par la régularité et par a sainteté de leur vie.

De tant d'autres extravagances, celle-ci ne serait pas la noins irritante, si l'Abbé de la Trappe était responsable e ses dires. Non, répond Mabillon, l'étude n'est pas « si pposée qu'on croit à l'humilité », et qui, plus que lui, a e droit de parler ainsi ?

Personne n'est plus disposé à cette vertu que celui qui se connaî mieux et qui est plus persuadé que ce qu'il sait est bien peu de chose: Ceux qui sont véritablement savants connaissent l'un et l'autre mieu: que personne, et sont par conséquent plus disposés à l'humilité d cœur qui fait la véritable humilité. Cela n'est pas moins vrai d'un science médiocre,

de celle, veut-il dire, dont se contentait l'immense majo-rité des mauristes. « De cent quatre-vingts monastères qu composent la Congrégation de Saint-Maur, il n'y en a qu'environ vingt destinés pour les études communes, et un ou deux pour les études extraordinaires. »

Il est quelquefois plus aisé de conserver l'humilité dans une science qui nous confond avec quantité de gens peu estimables... que de l conserver *dans un mépris de la science, dont on fait une qualité angé lique. Par l'une,* on se voit au niveau de beaucoup de gens, *par l'autr on se regarde au-dessus de tous les hommes, et principalement des autre moines.* Guillaume de Saint-Amour avait déjà fait cette objection au religieux mendiants... Saint Thomas répond... qu'après tout on a sujet de craindre aussi la vanité dans les bonnes œuvres, mais que ce n'est pas là une raison de s'en interdire l'exercice.

« Se voyant pressé sur les services que les moines ont rendus à l'Église par leur doctrine et par leurs écrits — splendide lieu commun, doctement développé dans le *Traité des études monastiques*, — Rancé avait effacé « d'un trait de plume tous ces services », plus que négligeables selon lui, si on met en comparaison « les dommages que les moines ont causés à l'Église par l'abus qu'ils ont fai de la science ». Et orchestrant sa pensée, avec cette puis sance tapageuse d'affirmation qui le grisait lui-même et qui impressionne toujours les naïfs,

Il n'y a personne qui ne demeure d'accord, avait-il écrit, qu'il eût bien mieux valu pour la gloire de l'Église, pour le repos et la sancti fication de ses enfants qu'ils [les moines savants] fussent demeuré dans l'oubli, dans l'obscurité de leur cloître, et qu'ils se fussen contenus dans un perpétuel silence.

Ou bien il ne comprend pas ce qu'il dit, ou bien il délire. ignons Mabillon obligé d'apprendre à M. de Rancé les ns de tant et tant de docteurs incomparables que l'état nastique a donnés à l'Église, depuis saint Basile jusqu'à nt Bernard. A quoi bon, du reste, puisque toutes les ndes hérésies nous viennent des cloîtres? Si l'étude it été défendue au moine Luther, la parole et les écrits ce démon n'auraient pas déchiré l'Église. C'est ainsi e Rancé raisonne. Admirons derechef la patience et la uleur de Mabillon :

en faut venir enfin à l'article de Luther, *oui, de Luther*, que l'on sur notre compte avec tous ses adhérents dont nul cependant été de notre Ordre. Mais ce serait encore peu, si on ne nous rgeait pas de toutes les suites funestes que l'Auteur de la *Réponse* ibue à ces hérésies, et surtout (je ne le puis dire sans frémir orreur) de « cet état déplorable où nous voyons aujourd'hui le nde, de cette conjuration si universelle contre ce grand monarque entre tous les Princes chrétiens combat seul pour la défense de Foi.

Mais oui. mais oui, c'est Louis XIV en personne que oquence de Rancé a trouvé moyen d'introduire dans débat ; cela fera toujours un peu plus de bruit... Saint- ur, responsable des guerres de ce temps-là, et respon- le parce que ses moines ne font pas vœu d'ignorance, billon écoute d'un haussement d'épaules cette insinua- n qui serait plus qu'odieuse, si elle n'était bouffonne.

'espère que tout le monde sera persuadé que nous n'avons pas plus part aux agitations présentes de l'Europe que les religieux de la ppe [Non qu'il prétende justifier l'hérésie de la part qu'elle a dans e guerre] Calvin sans doute n'y en a pas moins que Luther. ait-il juste pour cela d'en rejeter les suites sur le Clergé?... Quel re, quel état sera à couvert de ces sortes d'infamies, s'il est permis prendre des désordres de quelques particuliers occasion de les honorer? Pourquoi faut-il encore que notre Ordre, qui a résisté si éreusement à l'hérésie, en Allemagne, en Angleterre et en France, plusieurs moines ont été sacrifiés à la rage des hérétiques, ait la

confusion de se voir chargé de cet opprobre par une personne *dont toutes les paroles sont comme autant d'oracles dans le monde*? Nous nous réjouissons de la créance que l'on a à ces paroles de vie; mais nous sommes contraints de nous récrier contre celles-ci, qui sont une plaie et une flétrissure si considérable à notre Ordre, à tout l'Ordre monastique, et aux autres Ordres, dont les intérêts nous doivent être chers à cause du commun lien de charité qui nous doit unir tous ensemble. *Unum ordinem opere teneo, cœteros caritate!*

Après de telles pages, — et elles abondent dans les *Réflexions* — je supplie qu'on m'explique, non pas l'imperturbable confiance avec laquelle l'Abbé se flatte d'anéantir un adversaire aussi invincible, mais la déconcertante neutralité que des historiens, d'ordinaire plus sérieux, veulent maintenir entre ces deux hommes. Et je ne parle pas de ceux qui, prenant en pitié ces débiles *Réflexions*, donnent sans hésiter la palme à l'auteur de la *Réponse*. Le moins que l'on puisse dire des uns et des autres est qu'ils n'ont lu ni Mabillon ni Rancé.

Mais pourquoi prolonger une discussion inutile? Mabillon a parlé, la cause est finie. De lui ou de son adversaire, lequel est le gentilhomme, lequel est le vrai moine, lequel est le saint?

La dernière page des *Réflexions* est encore plus belle, plus émouvante et convaincante que tout le reste :

J'ai tâché de garder, écrit-il, toutes les règles de la modération, mais je n'oserais me flatter qu'il ne me soit rien échappé de contraire, et que je n'aie trahi en cela mes intentions les plus pures et les plus droites. Je crains même que quelqu'un ne croie que j'ai voulu rendre le change à M. l'abbé. Dieu, qui voit les dispositions de mon cœur, sait qu'il n'y a rien de plus éloigné de mon dessein et de ma pensée. *Mais les hommes ne voient pas le cœur.*

La plus sublime éloquence égalera-t-elle jamais cette simple ligne?

Que puis-je donc faire que de leur exposer mes pensées dans ce écrit, et mon cœur à Dieu, par la sincérité de la charité que j'ai pour

que je suis obligé de réfuter ? *Quid faciam non invenio, nisi ut ciendum tibi sermonem meum offeram, animum Deo.*

ue ne pouvez-vous voir mon cœur, mon Révérend Père (car per-ez-moi de vous adresser ces paroles à la fin de cet ouvrage), pour nnaître les dispositions où je suis et pour votre personne et pour e maison. Je respecte les pratiques qui s'y observent et je suis bien né de désapprouver la conduite que vous y gardez envers vos ieux touchant les études. Mais si vous les croyez assez forts pour passer, n'ôtez pas aux autres un secours dont ils ont besoin. Par-ez-moi, si j'ai parlé avec quelques sorte de liberté, et soyez uadé que je ne l'ai fait par aucun dessein de vous blesser mais a seule nécessité de nous défendre... *potes considerare quantum respondendi necessitatem imposueris.*

e cite ce dernier passage, beaucoup moins pour sa ité que parce qu'il fixe une fois de plus le véritable ctère de toute cette controverse. Pour Mabillon, il it bien sans doute de venger les études monastiques, s d'abord et surtout l'honneur de son Ordre. Un procès liffamation, avons-nous dit, et c'est le mot juste : *ad nsionem meam.* L'habileté innocente mais non pas fensive des panégyristes de Rancé a été de faire lier cette évidence. C'est ainsi qu'on en est venu peu u à se représenter l'auteur de la *Sainteté et des Devoirs*, *Éclaircissements*, des *Réponses*, comme un docteur clamant à la face du monde les sublimes principes qui ont dicté sa réforme. « L'Abbé de Rancé, écrit Sainte-ve, a plus qu'eux tous (Mabillon et ses partisans) un met par lequel il les dépasse et qu'ils n'ont pas bien uré. » Cela peut se dire en un sens, comme après tout le droit d'agiter la question, assez inepte, de savoir travail intellectuel est avantageux ou non au déve-pement de la vie intérieure chez les moines. Problème peu byzantin, comme celui des classiques païens dans écoles catholiques, et beau sujet de discours pour dis-ution de prix. Ce qu'on ne dit jamais toutefois, bien que

cela saute aux yeux, c'est que Rancé fait ici figure, non pas de docteur, mais de pamphlétaire. Avant même que Mabillon ouvre la bouche, la cause de M. de la Trappe est perdue, au moins devant le tribunal de la loi naturelle et de l'Évangile. L'Etna est un sommet comme le Mont Blanc, mais un sommet d'où coulent par moments des flots de laves ; admirons-le pour son altitude, non pour ses fureurs.

La plupart des contemporains ont jugé de même, j'entends ceux d'entre eux qui n'avaient pas partie liée d'avance avec Rancé, comme Bossuet par exemple. Une des nièces de l'Abbé, Louise-Henriette d'Albon, visitandine à Riom, écrivait à M. Favier, pour lui demander le texte intégral de la *Sainteté et des Devoirs* :

Mon saint oncle... me parle de ses livres comme n'étant pas encore imprimés. J'ai su d'une personne qui vient de Paris que ce qui en diffère l'impression c'est que les évêques approbateurs ont trouvé quelque chose de trop fort dans ces livres et qui pouvait aigrir les esprits des moines. Quelques-uns ont écrit à mon oncle pour le prier de radoucir les endroits. Pour moi, mon plaisir serait de voir ces livres avant cette correction. La véhémence de ce saint homme ne me déplaît point.

Vous reconnaissez le sang des Bouthillier et vous n'irez pas demander à cette amazone ce qu'aurait pensé de son oncle le fondateur des Visitandines. Quelques-uns se rallièrent à la thèse de l'Abbé sur les études ; parmi eux, fort curieusement, le très érudit Dom de Vert ; mais il n'était pas de Saint-Maur et peut-être n'était-il pas fâché de donner une chiquenaude à Mabillon. *Petulantissimam responsionem, acerbissimam insectationem,* écrivent les mauristes de Rome. Plus désintéressé dans la querelle, le grand Arnauld, qui a toujours ménagé Rancé, n'ose lui donner raison. Qu'il fasse, dit-il, pour sa propre maison tous les règlements qu'il lui plaise, « mais de prétendre que sa conduite doive servir de règle aux autres religieux c'est

qui ne me paraît pas juste ». Le sage Nicole écrit à nauld, en 1692 :

e m'étonne de la confiance de celui dont vous avez lu le livre [la onse de Rancé]. Il méprise souverainement ses adversaires. Il n'a le moindre scrupule d'avoir excité une si grosse affaire, qui pro- t de grandes aigreurs dans quatre mille religieux. Il n'a pas la ndre défiance de ses raisons. Il croit qu'il les mènera battant sans une peine. Il ne voit rien de plus nécessaire que son livre et, pour i, je suis persuadé qu'il n'y eut jamais rien de plus inutile. Il n'y s quarante religieux dans la Congrégation qu'il attaque qui fassent vie d'étude et ceux qui la font sont les plus exacts de tous à la part des devoirs monastiques, et surtout à l'Office.

Je donnerai enfin l'impression d'un personnage impor- t de la Cour romaine, telle que la rapporte Dom Ger- in, mauriste lui-même, un peu vif sans doute, mais très ne de foi :

Ce prélat, qui est au courant de tout, a dit qu'avant que M. de la ppe eût écrit, il l'estimait beaucoup, que quand son premier rage a paru, il a beaucoup diminué de l'estime qu'il avait de sa sonne, et enfin que, quand sa défense [la Réponse] a été publiée, perdu presque tous les sentiments avantageux qu'il avait de lui. prélat sait l'injure que M. de la Trappe nous a faite; il sait encore ux notre innocence, et, dans une bonne rencontre, il rapporta parole prononcée autrefois par le Cardinal Bona : « La ferveur de Abbé semble avoir quelque chose de la fureur. »

Pour le conflit, il se dénoua enfin comme de lui-même, le plus chrétiennement du monde. Mabillon n'avait pas conscience bien tranquille : ses *Réflexions* lui pesaient. ef, pressé par la Duchesse de Guise, il vint à la Trappe :

e parlai quatre fois à M. l'Abbé, écrit-il, la première fois sans dire seul mot de notre contestation; la seconde, M. l'Abbé commença dire qu'il ne savait pas si nous n'aurions pas été fâchés de ce l avait écrit contre moi; à ces mots, je l'embrassai, et lui, moi, s deux à genoux, et je lui répondis que son écrit n'avait donné

aucune atteinte au respect et à la vénération que j'avais pour lui m'ajouta que lorsqu'on était pénétré d'une certaine vérité on dis quelquefois les choses d'une manière un peu vive, mais qu'il priait d'être persuadé qu'il avait pour notre Congrégation, et p moi en particulier, tous les sentiments d'estime et de cordialité qu pouvait avoir.

Un peu défiant d'abord et majestueux, Rancé fut vi gagné. Sa vive sensibilité eut le dessus. « Il est vr écrit-il, que le P. Mabillon s'est donné la peine de no venir voir ; ce n'a pas été une simple cérémonie ni de part, ni de la mienne, mais une entrevue toute sincère toute cordiale, et la vérité est qu'il n'est pas possible d être plus sensible que je l'ai été. » Il tenait déjà tou prête sa réponse aux *Réflexions*, mais après la visite c Mabillon, il renonça à la faire imprimer. Il se content d'ajouter ces mots à la préface :

Quand le R. P. Mabillon eut la charité de me venir voir après publication de son livre des *Réflexions*, j'avais déjà répondu à ce de nier ouvrage par un autre. Mais sa douceur et son honnêteté m gagnèrent tellement le cœur que je n'eusse pas voulu dire une seu parole sur nulle matière qui eût été capable de lui déplaire.

Sur le conseil néanmoins de plusieurs personnes, il n supprimerait pas son manuscrit. On le trouverait dans le archives de la Trappe. Mais, conclut-il,

s'il arrive dans la suite des temps, que [ma réponse] devienne publi que, je suis bien aise que l'on sache qu'au cas qu'il s'y rencontr quelques expressions moins douces et moins dignes de la considé ration et de l'estime que j'ai pour le R. P. Mabillon, je les désavou et les change en d'autres qui marquent des dispositions toutes con traires. Dans le fond j'ai toujours eu du respect et de la charité pou lui.

Il nous émeut lui aussi par cette générosité, et peut-être plus encore, par sa faiblesse. Car c'est déjà beaucoup

r lui que ce désaveu boitillant, que cette rétractation ficace. Ne lui en demandez pas davantage. Le fugitif men de conscience que cette rencontre avec l'humilité douceur lui ont rendu facile, nous serions cruels d'o- er Rancé à le pousser plus avant. Insigne miracle de râce : l'Abbé pardonne à Mabillon !

HENRI BREMOND.

Les Origines spirituelles de la France

Cette Revue, qui ne se prête pas aux études érudi
est accueillante à l'histoire. Le lecteur trouvera dans
pages quelques noms propres, peu de dates et de référ
ces ; peut-être y discernera-t-il une pensée. Nous n'av
point cru que l'histoire fût achevée pour avoir remu
grands coups de critique, la fatras des documents. Il n
a paru qu'elle commençait précisément au point où,
rudition étant acquise, la pensée enfin se déploie. Il
indigne de l'histoire, cette maîtresse de vie humai
qu'on la réduise en des textes impitoyables, qu'on
comprime et qu'on l'essouffle. Ici, comme en toute di
pline, la pensée a ses droits, et ils sont souverains. C'
d'elle, en définitive, que relève l'histoire ; c'est elle
découvre la vérité authentique ensevelie sous les évé
ments tumultueux. Nous nous sommes inquiété de ce
vérité, et notre espoir est que ces pages la rendront ma
feste.

Les deux ou trois siècles dont nous traitons sont co
nus. Avec une énergique curiosité, les historiens de
France se sont penchés vers les lointaines origines de
pays ; et toutes les chroniques ont été dépouillées,
toutes les vicissitudes décrites qui intéressent les premi
âges français. A tant de labeur, nous n'apportons pas u
contribution. Notre but n'est pas même de raconter ce

oire *à tous*, comme fit récemment M. Funck-Brentano
s un beau livre « Les origines ». A ceux qui savent,
ıs suggérerons seulement quelques réflexions. Il n'est
ıjouté aucun fait à la liste des faits, aucun manuscrit
lle des documents. Nos maîtresses informations, on le
ra, nous les avons tirées de Sidoine Apollinaire et de
ɔgoire de Tours, qui sont les familiers de tout historien
origines françaises (1).

Ainsi croyons-nous n'avoir repris que des choses con-
ɛs et incontestées. D'elles nous avons extrait ce que
ıs estimons être la vérité maîtresse de nos origines : à
oir la paternité spirituelle qu'ont exercée à l'endroit
la France, du IVe siècle au VIe, les évêques et les saints.
On sait de quels éclats a retenti la querelle des « Ger-
nistes », des « Romanistes », ajoutons des « Galli-
ıs » : la France est-elle issue de la Gaule, de Rome ou
barbares? Guizot, Augustin Thierry, Henri Martin,
ès des générations d'érudits, se le sont demandé;
guère, Mademoiselle de Lézardière se vouait au célibat

1) A des historiens de notre âge nous avons emprunté maints
seignements. M. Vaucelle, historien du pèlerinage de Tours,
ouvera, en plusieurs de nos pages, ses propres récits. Sous nos
. des querelles, à tout moment, naissaient, dont nous n'avons
ıt voulu. Nous nous sommes abstenu de résoudre jusqu'à cette
euse question du lieu de baptême de Clovis. Il est vrai qu'elle
embrouillée, et les Tourangeaux, qui ont pour eux maintes pré-
ıptions, n'ont pas une certitude. Le silence de Grégoire de Tours
leur plus grande gêne. M. Boissonnot, par exemple, en est réduit
ɔmmenter ce qu'il appelle les « quatre mots fatidiques » de Gré-
re. Ces quatre mots nous aideraient à combler l'abîme du silence!
ıs n'imagineriez jamais ce qu'un bon cœur, muni d'un glossaire,
t tirer de ces quatre petits mots latins : « jubet, accersiri, clam,
retius ». Au reste, la thèse tourangelle n'est pas sans force, et
point au moins est incontestable : c'est que les miracles de saint
rtin ont ému Clovis. Mais le roi fut-il baptisé à Tours? on en
ıt encore douter.

pour examiner plus à l'aise la question. La magistra autorité de Fustel de Coulanges ayant prononcé en faveu de Rome, on pouvait croire réglée la question et clos débat. Or, un disciple de ce maître a produit, en un livr agréable, trente ans de ses pensées : et il se trouve, pou notre malheur, qu'autant Fustel était « romaniste » autant M. Camille Jullian est « gallican ». Celui-là déte tait les Germains hirsutes ; celui-ci ne les aime guèr davantage, mais il déteste en même temps Rome à qu Fustel avait voué ses érudites amours.

Il nous déplairait de contester la vérité de ces thèse Elles sont dignes, fortes et, si l'on veut, probantes. Elle ne nous paraissent point définitives. Une patrie vit d'un âme. L'âme d'une patrie, ce sont les âmes de chacun de citoyens, mais unies par des façons communes et confor dant leurs ressemblances en un génie national, en un originale spiritualité. Sans cette parenté spirituelle, qu feront, je vous prie, les guerres et la diplomatie ? Or, faut traiter d'une âme par cela qui, en elle, est le plu spirituel. Une âme, c'est la culture, c'est l'esprit, c'est l cœur, c'est la religion. De la religion dépend toute l suite de l'âme : et ses pensées et ses amours, et son lan gage et son action. Jusqu'aux gestes de mes mains et au jeux de mes lèvres trahissent le Dieu caché que j'adore en moi. Il faut traiter d'une âme par la religion. De mêm qu'un historien traite légitimement des institutions et reconstitue, par exemple, le régime de la propriété ou l'organisation militaire ; de même qu'il traite légitimemen des ouvrages de l'esprit ou des monuments juridiques ; de même, et non moins légitimement, il traite de la religion et de ses effets publics. C'est ici de sa science la tâch souveraine. Il nous a semblé que rétablir à nos origine françaises l'action de la religion, c'était donner, de ce origines, l'explication définitive et suprême. Les autre

ses qui ont fait la France l'ont faite sous cette cause mière. Notre étude n'a point d'autre fin que de signa- cette primauté religieuse. C'est ici l'une de ces vérités méritent de devenir communes tellement elles sont ples, certaines, principales.

Nous aurions accompli peut-être tâche utile si ces es devenaient pour quelques Français un bréviaire des gines spirituelles de la France.

Les commencements

l'allons point chercher les commencements français s les cavernes de l'âge préhistorique. A vrai dire, la de semble prévaloir de rattacher notre patrie à cette ccessible antiquité; et il n'est pas douteux que les miers hommes, parce qu'ils ont eu le privilège d'être premiers et parce qu'ils ont vécu sur notre sol, n'aient delé à leur manière l'âme d'une future patrie. Cepen- t les descriptions exactes et les hypothèses hardies, t l'ère préhistorique a été l'objet, n'ont point montré les premiers habitants de notre territoire fussent , et spirituellement : ils ne se sont point communiqué s pensées, ils n'ont point poursuivi, ensemble, une fin mune. Ceci nous soulage de longues considérations des temps fameux et mal connus.

es forêts et les huttes de la Gaule primitive méritent- de retenir davantage l'attention? Certes, la France efois s'appelait la Gaule, mais la Gaule n'était point rance. Il ne nous déplaît pas de célébrer le Gaulois velu, féroce guerrier et gai parleur, ironique et supers- ux, violent et coquet : nous lui ressemblons. Mais si le lois nous a transmis un héritage, la Gaule, de son re génie, n'a point fait la France.

Est-ce Rome qui l'a faite ? Et décrirons-nous ces supe
bes édifices dont quelques-uns dressent encore leur fron
en lumière de Provence, ces soubassements robustes qu
heurte aujourd'hui, dans les sillons, le soc du paysan fran
çais ? Tant d'écrivains ont accompli cette tâche ! Et pui
parmi cette prospérité romaine, le sol, que chargeaien
les monuments d'une forte civilisation, était impropre
porter une patrie nouvelle. Arles et Nîmes attestent l
génie latin : y trouve-t-on l'esprit français ?

Mais parmi ces vicissitudes et cette succession des peu
ples sur notre terre, une nouveauté, qui devait vieillir a
delà de toute espérance, s'inséra. Les barbares arrivèren
Ils venaient d'Europe et d'Asie. Ils franchirent le Rhi
De vastes plaines s'ouvraient devant eux où vivait un
société décadente. Le gouvernement impérial et s
machine énorme pesaient lourd aux gens des Gaules épri
d'aisance ; les classes moyennes, versant dans la nobless
ou dans la plèbe, s'étiolaient ; les légions, jetées en tou
lieux du territoire, ne formaient pas une armée cohérent
et forte. De quelques coups d'épaule, la jeune vigueu
barbare ébranla l'édifice. Quel tumulte sous le beau ci
de Gaule ! Quel bruit de chariots roulants, quels cri
rauques des guerriers, quel écroulement de forteresse
quel cliquetis d'armes ! Ah ! le beau fracas de conquêt
qui retentit des rives de l'Escaut aux côtes narbonnaises

C'est dans cette bruyante confusion que nous devon
aller. Nous y trouverons la France commençante. L
France a commencé en ces âges farouches. Alors pén
trent, en la Gaule romaine, la jeunesse et le sang barb
res ; alors persistent, parmi les peuples mélangés et renou
velés, les pensées et les gestes de l'Église. La Rome d'em
pire, pour un temps maîtresse de ce monde et de
Gaule, tombera de grande et irréparable chute ; Rom
d'Église demeure et soumet les barbares. Et puisque l

Romes avaient été un moment l'une dans l'autre, vait-il pas paraître redoutable qu'on les séparât ? La e de l'épiscopat gaulois fut d'avoir osé cette séparaEt tandis que l'empire irait à son sort, l'Église mainla perpétuité : avec les barbares, elle ferait la France.

La veillée de l'évêque Sidoine Apollinaire

avait déjà assisté, en Gaule, et dès le IIIe siècle, à ncursions redoutables comme fut, par exemple, celle barbares de Crocus, roi des Alamans, vers 258-260 ; vait vu, au IVe siècle, les frontières craquer et des cs, des Suèves, des Bataves, des Teuctoniciens, des , des Lagenses, tous Germains, entrer dans l'armée dministration. En 406, pressés par les Huns, la masse llante des tribus rhénanes franchit le fleuve et s'étale aule. Rome reçoit le coup duquel chez nous elle ra. De l'embouchure de l'Escaut à celle de la Loire, tes elles-mêmes échappent à l'autorité impériale, et xons, comme se jouant des tempêtes, voguent impuent sur leurs cuirs cousus. Certes, devant Attila, Rome Gaule et les Barbares de l'intérieur s'étant ressaisis en mpressionnante unanimité, on put croire qu'Ætius Champs Catalauniques, en 451, avait rétabli la situamais trois ans plus tard, ce général heureux, du médiocrement romain, reçoit de la main même de ntinien II un coup d'épée mortel.

leur côté, les Wisigoths, qui s'étaient abattus de le sur l'Orient et sur l'Occident, ayant saccagé Rome 6, avaient gagné les territoires les plus riches de l'Ese et s'étaient assuré la possession du midi de la Gaule. barbares rêvaient désormais de suprématie politique nbitionnaient de nouvelles conquêtes.

En 474, leur roi Euric tenta, les armes à la mair conquérir l'Auvergne. A Clermont, capitale du pays, r alors Sidoine Apollinaire, évêque. Sidoine a beau écrit et nous pouvons savoir quelles pensées occupa son âme, tandis que des remparts, parmi les sentin muettes, il considérait le paysage émouvant et diver le barbare campait. Devant lui, barrant l'horizon, Ge vie se dressait dont l'éperon basaltique attestait, pa les terrains mous et ravagés, la forte structure de l' vergne. Mais tandis qu'il tentait de discerner, dan campagne, les postes dispersés des barbares, le spect des faubourgs détruits, et, par-delà les marais où m mure la Tiretaine, celui des villas désolées, imprégna sa pensée d'une tristesse lourde. En cet homme qui, s abandonner la crosse, avait ceint l'épée, et qui, s renier le Christ, servait Rome, se ramassent les fo méditations d'où descendra la paix sur ces jours lame bles.

Quatre cent soixante-quatorze ans depuis le Christ l'humaine détresse n'est point passée. Des ruines ho bles où fument des incendies, des charbons et des or aux mêmes lieux où mûrissaient jadis le froment e vigne, et la sérénité du ciel enveloppe cette désolati Le peuple d'Auvergne « pressé dans cette enceinte, n dit Sidoine, mange les herbes arrachées aux pierres rues et des remparts ; et il ne rejette point celles où cache un suc amer et empoisonné (1) ». Par-delà le fr

(1) Notre récit, on l'entend bien, est tissé des textes même Sidoine. En le composant, nous avions devant l'esprit ces mots écrits Grégoire de Tours sur le saint évêque : « *Sanctus vero Sido tantae facundiae erat ut plerumque ex improviso luculentissime voluisset, nulla obsistente mora, componeret* » (Hist. Franc., l. II, c. Sur cette attachante figure, on trouvera les premiers éléments d' information positive dans le dense article *Apollinaire* (*Sidoine*)

rouche de Gergovie, Sidoine savait une retraite délec-
ble : et son pauvre cœur d'homme se prenait à ces sou-
enirs. Sa villa d'Avitacum était là-bas, coquette sur les
ves du lac poissonneux, aux eaux profondes — tel qu'au-
ourd'hui encore nous voyons Aydat. Avitacum, asile de
méditations savoureuses et refuge de nobles amitiés !
ans fin, avec ses amis, Sidoine y avait conversé jadis
ous la châtaigneraie. Alors il était un paisible et libre
ropriétaire dans l'empire florissant ; alors il ne répondait
as devant Dieu du troupeau des fidèles attaqué par les
oups. La splendeur de Rome illuminait l'Univers ; et la
ourpre avait orné l'épaule d'Avitus, le beau-père de
idoine (1). Et Sidoine lui-même, brillant dignitaire de
empire, ne possédait-il point sa statue au forum de Tra-
an ? Parmi cette gloire et les pompes de la vie publique,
se ménageait des heures familiales et des commerces
harmants : et combien d'épigrammes et de madrigaux,
t combien de visites et de chasses ! Sa correspondance
assée vante tous ces plaisirs.

Le peuple de Clermont a pris Sidoine à ces délices
nnocentes. Adieu les muses, la mythologie, les badina-
ges ! Ses lettres vont désormais à d'austères évêques ses
onfrères : Euphrone d'Autun, Perpetuus de Tours, Loup
le Troyes, Faust de Riez, le grand Remi de Reims : et ces
nessages sont remplis d'alarmes. Hélas ! le Wisigoth campe
levant la ville.

Lui résistera-t-on ? A quoi bon ! Euric est énergique et
ulius Nepos, qui se croit le souverain maître de l'Occident,
'aura bientôt plus un seul sujet. L'Auvergne, Clermont,

ui a consacré M. Louis Bréhier dans le dernier volume paru du
Dictionnaire d'Histoire et de Géographie ecclésiastique.

(1) « *Vir secundum saeculi dignitatem nobilissimus, et de primis Galliarum senatoribus : ita ut filiam sibi Aviti Imperatoris in matrimonio sociaret* » (Hist. Franc., l. II, c. 21).

est devenu le suprême refuge de la force romaine. Or Clermont tombera et l'empire avec elle. Les défenseurs seront vaincus et le barbare sera cruel comme ils auront été opiniâtres ; ils expieront la colère et le sang qu'ils lui auront coûtés : « Toute autre province réduite, écrit Sidoine, attendrait la servitude, c'est le supplice qui menace l'Auvergne. »

Rome tombera. Mais ce n'est point cette Rome fragile qu'ici l'ancien dignitaire impérial représente. Un sacre a passé sur lui et il est l'oint du Seigneur. Il vit avec sa femme comme avec une sœur. Il a donné ses biens aux pauvres. Il a revêtu la robe de charité. Il a entendu les leçons d'Augustin, d'Origène, de Lactance, de Basile ; il en a fait la moelle de ses écrits, la règle de sa conduite, le principe assuré de sa constance. Rome tombera. Mais, elle tombée, une Rome subsistera qui a les promesses de la vie éternelle ; une Rome spirituelle au nom de laquelle il veille, lui, Sidoine, sur les remparts de Clermont (1). L'Église demeurera et la vérité du Christ sera due aux hommes nouveaux ; et l'évêque Sidoine propagera dans le monde changé l'impérissable culture chrétienne et qui ne cessera pas d'être, qui sait ? en même temps une culture latine. Loin que ses raisons de vivre soient brisées avec l'empire, peut-être, en vérité, va-t-il commencer d'être utile. Les Clermontois l'ont élu leur évêque, et ce n'est pas à une autre fin. Ils ont voulu sauvegader les valeurs vraies ; ils ont le sentiment que parmi l'écroulement des institutions publiques quelque chose doit résister. Sidoine, en cette heure tragique, tient dans sa personne le dépôt sacré des volontés de son peuple.

(1) Sentiments fréquemment exprimés par cet évêque aquitain de naissance, auvergnat, si l'on ose dire, par la grâce épiscopale, mais qui, par le cœur, se révéla romain.

Euric triomphe : et ses bandes traînent après elles le son arien. Les barbares qui ont désolé les provinces ptentrionales n'ont même pas été touchés par la lumière rétienne et ils adorent des dieux d'illusion. Goths, Francs, ndales, ils sont les maîtres et ils ignorent le Christ. — ais il faudra bien que cèdent les barbares. Le Christ a rêtu les siens de son invincible puissance, et la vérité, nme un diamant, usera la gangue où est enclose l'âme thique.

Non, ses propres malheurs, sa villa souillée, les impances de son peuple ne feront pas fléchir l'évêque de ermont. Il servira l'empire, tant que l'empire vivra ; à nais il servira l'Église. Il oublie Avitacum, et Gergovie sormais est tout son horizon : lieu fameux où résista rieusement le chef des antiques Arvernes, l'opiniâtre rcingétorix.

D'ores et déjà, le vainqueur c'est lui, nous voulons e le Christ en lui. Euric sait imminente la chute de te place qui n'est point soutenue par l'espoir de le faire. Pourtant il redoute les raisons que Sidoine a de ister, qu'il devine : les guerriers goths tremblent au m de l'évêque courageux. En vérité Sidoine a commencé vaincre. Chaque jour, certes, renouvellera le combat et chances des barbares, mais chaque jour fera avancer la toire morale des assiégés. Les barbares dans la place, doine leur révélera le secret de sa force et celui de son estige — lui ou un autre, il n'importe, puisque la vertu Christ passe d'évêque en évêque, sans diminuer. Il r annoncera l'Église et le Christ, il les domptera, il en a des brebis du bercail chrétien.

O les vastes espoirs qui remuèrent alors son âme ! Il t pressentir des jours glorieux pour le nom du Seigneur voir descendre sa lumière sur ces peuples immenses is à l'ombre de la mort. Tous ces hommes pensent être

venus pour dépouiller des territoires ; en vérité, ils sc
venus pour connaître le Christ, et Sidoine va l'enseign

*
* *

Mais il n'ouvrira point les portes de sa ville. Ils entr
ront dans Clermont, mais c'est après l'avoir forcée. Il rés
tera ; son peuple souffrira, et il partagera ses angoisses.
n'a pas le droit de livrer l'empire, encore que l'empire,
le sait, ne doive pas se soutenir. Rome compte sur lui,
ne méprisera point sa faiblesse. Selon ses propres expre
sions il se fera le champion « de lois qui ont perdu tou
leur force, il portera l'ombre de l'empire ».

Et l'évêque, ému de ses propres pensées, s'élève ju
qu'à bénir la main de Dieu, martelant ses serviteurs so
la tribulation. Les âmes s'amollissaient jadis et sans dou
n'était-il point bon que durât l'immense paix romain
N'étaient-ils pas indignes d'adorer la croix du Christ, ceu
qui vivaient dans les délices de ce monde ? Voici revenu
les temps douloureux ; et les barbares, qui ne le saver
pas, apportent le salut. Les invasions ont commencé d
retremper les âmes et voilà qu'ont ressuscité dans
Gaule les viriles vertus. A Patiens, évêque de Lyo
qui lui avait été secourable, Sidoine écrit, entre deu
assauts : « Heureuse année, celle qui, en nous faisant sou
frir de la famine, nous a fait connaître les trésors de vot
charité. »

*
* *

Ce qui devait arriver advint. L'empereur Julius Nepo
abandonna l'Auvergne aux Wisigoths. Du cœur de Sidoin
jaillirent alors des accents pathétiques et sincères : « Est
il vrai que tel doive être le sort de notre coin de terre e
que moins triste ait été sa situation pendant la guerr
qu'elle ne le sera avec la paix ? Notre esclavage est deven

rachat de la sécurité d'autrui, l'esclavage, ô douleur! ces Arvernes qui, si l'on en croit l'antique tradition, ıient se dire naguère issus du sang latin et troyen, et, 'on n'a pas oublié les faits récents, ont repoussé par leurs ıles forces les armes des ennemis de l'empire! Bien des s le peuple des Goths assaillit leurs murailles, et il leur moins de peur qu'eux-mêmes ne répandirent de ter- ur dans le camp des assiégeants. Contre les armées de 's voisins ils ont fourni tout ensemble les chefs et les ldats; quand le sort leur a été favorable, vous avez cueilli le bénéfice de leurs succès; quand il leur a été ntraire, ils ont été seuls à souffrir. Par dévouement à ıtérêt public, ils n'ont pas craint de livrer à la sévérité s lois Seronatus qui trafiquait de nos provinces avec les rbares, et, l'ayant convaincu de son crime, ils ont obtenu mort de l'autorité encore hésitante. Est-ce donc là ce 'ont mérité la famine et l'incendie soufferts par nous, le r, la peste courageusement affrontés, nos glaives engrais- s du sang de l'ennemi et nos combattants amaigris par s jeûnes? »

Sidoine se plaint. Mais ils n'ont pas été produits publi- ıement les vrais motifs de ses alarmes, ni exposés, selon s règles de la rhétorique. L'évêque de Clermont s'en ıvre à Basilius, évêque d'Aix : « Je l'avoue, j'ai peur de roi des Goths, car je crains, si fier qu'il soit de ses ploits guerriers, qu'il ne se montre moins encore l'en- ımi des villes romaines que des lois des chrétiens, tant, t-on, il a horreur du nom de catholique. Bien plus, il sire assurer la prépondérance de sa race et de sa secte. ıissant par les armes, par l'intelligence, par la jeunesse, se trompe quand il attribue le succès de ses desseins à supériorité de sa religion plutôt qu'à de pures chances ımaines. Ainsi, songez vite au péril caché de la vie tholique et hâtez-vous d'y porter remède. »

Tel était, l'événement accompli, ce tourment de Sidoin
Mais nous avons vu qu'il avait résolu, en ce combat sp
ritual, de vaincre. En vain, le tient-on exilé en Septim
nie. Après deux ans, Sidoine évêque rentre dans Cle
mont. Victor lui-même, gouverneur de la ville pour
compte des Wisigoths, témoigne d'un extraordinair
empressement et pousse le zèle jusqu'à construire de
églises. Jugera-t-on, dès lors, avec sévérité les vers o
Sidoine, rentré en grâce, loua son persécuteur hérétique
Il faut passer à ce poète d'avoir versifié ; il faut louer l'é
vêque d'avoir souri à la mauvaise fortune et tâcher d'e
tirer avantage. Sidoine n'a pas trahi Rome, Rome étan
abattue ; il a accueilli le Wisigoth au porche de l'Églis
Quelques vers sont peu de choses auprès des fortes pen
sées qu'il a conçues, auprès de ses actions, auprès de se
angoisses.

Ces pensées, ces actions, ces angoisses ont été récom
pensées. Sans rien céder de ses convictions profondes, l'évê
que de Clermont a su faire de ses ennemis acharnés des am
sincères. Il en a endigué, apaisé, canalisé un flot mena
çant. Tour à tour, rude et doux, suivant les circonstance
il est arrivé à ses fins. Il n'a point usurpé cette épitaph
de son tombeau où la reconnaissance gauloise le remerci
d'avoir donné des lois à la fureur barbare :

leges barbarico dedit furori.

Les émules de Sidoine Apollinaire

Sidoine Apollinaire n'était que l'un d'eux. En ce temp
là, plusieurs cités gauloises firent, plus ou moins, et selo
des circonstances différentes, ce que, devant les Wisigoth
a fait Clermont. Plusieurs évêques pensèrent et agiren
comme nous avons vu faire Sidoine. « Si vous voyiez le

:ux pontifes du Seigneur, écrit saint Paulin de Nole, :upère à Toulouse, Simplicius à Vienne, Amand à Bor- aux, Diogénien à Albi, Dynamius à Angoulême, Véné- nd en Auvergne, Alithius à Cahors ou Pégase à Péri- eux, vous verriez assurément les plus dignes gardiens la sainteté, de la foi, de la religion. » A Marseille, aecus et plus tard Honoratus sauvent leur peuple ; à léans, saint Aignan défend la ville contre Attila ; à les est saint Césaire, l'un des plus grands esprits de son mps ; à Arras, saint Waast, qui relève la citadelle et la é saccagée par les Huns. Orange et Avignon sont pro- gés par saint Agricola, de vieille souche romaine. La ovince toute romaine de Limoges a été évangélisée par int Martial, et les évêques de Limoges imitent ce grand emple. Dans le seul Parisis, nous connaissons saint Ger- ain de Paris, saint Denis, saint Cloud, saint Marcel, saint édard de Noyon, saint Martin. Sous le vocable de saint édard, qui fut la charité même, les églises et les bourgs sont multipliés autour de Paris. Saint Loup, évêque de royes, est un apôtre énergique entre tous. Saint Félix, êque de Nantes, puissant en richesses, en courage, en prit, fera prévaloir contre les exactions des barbares etons les droits gaulois. Auspicius à Tours, Censorius plus tard Germain à Auxerre, Fonterius à Vaison, Basi- us à Auch, Principius à Soissons, jouissent d'un haut estige. La plupart sont des correspondants de Sidoine pollinaire. Ils sont dignes de cette amitié. Lyon s'honore saint Patient, Vienne de saint Mamert. Et quand nous rons ajouté Aproncule et Grégoire à Langres, Perpe- s à Tours, Eutrope à Orange, Faust à Riez, Sylvestre à nâlons, Claude à Besançon, nous n'aurons point clos la te des évêques distingués des Gaules.

Telle est la multitude des évêques gaulois d'alors. On upçonne qu'ils sont divers. Il y a parmi eux des saints

et des politiques, des docteurs et des diplomates, des pas
teurs et des missionnaires. Ils sont hardis ou timides
riches ou pauvres. Tous sont hommes choisis et doiven
cette élévation, outre leur mérite, au peuple, au clerge
aux autres évêques. La plupart sont de haute naissance e
de large culture : à cette valeur personnelle leur électio
ajoute la majesté d'une fonction divine. Telle est cett
impressionnante assemblée des évêques des Gaules, dor
chacun eut son heure héroïque, dont quelques-uns son
royalement entrés dans notre histoire nationale. En l'é
piscopat s'est réduit le génie gallo-romain ; l'épiscopa
exprime les plus fortes pensées et les plus mâles vertu
dont fut alors capable la Gaule. Et il s'est trouvé que l
race et la culture se sont rencontrées avec la foi. L'évêqu
tiré du peuple, le gouverne au nom de Dieu. Il est deven
l'homme de l'Église et de la religion. Et quand furen
menacées l'Église et la religion, et en même temps qu'ell
les institutions fondamentales de la société, aussitôt l
évêques, diversement, efficacement, déployèrent leu
influence.

L'évêque a protégé la cité. C'est un tableau classiqu
celui de l'évêque pompeusement vêtu qui s'avance, escor
des fidèles anxieux, au devant des hordes hurlantes, prêt
à tomber sur leur proie. Quelques-uns périrent en cet
mission, tel Nicaise, dont les murs de Reims raconte
l'histoire. Il s'en était allé, suivi des siens qui chantaie
des psaumes, à la rencontre des Huns. On le décapita,
il mourut en achevant sa prière : *Vivifica me, Domin
secundum verbum tuum.*

La plupart, qui n'eurent pas la gloire de mourir, eure
celle de vaincre. L'évêque prononce des paroles chr
tiennes comme ayant autorité : et le barbare, cédant
quelque invisible prestige, s'en retourne vers des cit
qui n'ont que leurs remparts. S'il entre dans la ville, il r

-aite point avec sa férocité naturelle : il respecte les
es, il s'arrête au seuil des églises, il sent peser sur ses
voitises les épouvantables menaces du représentant de
ı. Il ne ruine point les droits et privilèges établis. Il
pose avec l'évêque qui traite avec lui sans trembler.
n ce rôle, les évêques n'ont pas été seulement les sou-
s d'un régime menacé : un saint Aignan défenseur
rléans contre Attila, s'il représente un aspect de l'ac-
épiscopale, ne la représente pas pleinement. A l'au-
e, les évêques ont joint cette ludicité pénétrante grâce
ıoi ils distinguèrent ce qui pouvait tomber de ce qu'on
ait maintenir. Sans hésitation, et toutes les fois que
vasion ne se présentait point comme la ruine irrépara-
des institutions gallo-romaines et catholiques, les évê-
s du bas-empire ont résolument renoncé aux préjugés
eur race ou de leur propre élévation. Ils pensèrent que
glise et Rome n'étaient point de même race. Ils virent
l'union établie entre l'une et l'autre était acciden-
e; que l'Église se suffisait à elle-même; que, si elle
ourt parfois aux puissances de ce monde, il faut, l'heure
ue, qu'elle s'en détache, quitte à vaciller quelque temps
des assises mal assurées. Ils crurent que la Providence
abandonne les empires garde son Église et que l'Évan-
, ayant les promesses de la conquête de l'Univers, était
aux barbares, qui le recevraient. Ce furent autant de
sées de génie. Admirons qu'elles aient été possibles.
mirons que l'orgueil romain joint au dégoût qu'inspi-
l'horreur de la vie barbare n'aient pas été les plus
s. Sans cette judicieuse appréciation des faits, lente-
nt mûrie chez les uns, soudainement jaillie chez les
res, et qui, peu à peu, s'était propagée, il n'eût jamais
prononcé sans doute le célèbre mot de 496 : « Sicam-
, incline la tête, brûle ce que tu as adoré, adore ce que
as brûlé. » Alors le barbare est solennellement introduit

dans l'Église. Et l'œuvre de tous les évêques des Gau
en ce jour prochain recevra sa consécration. Ils mourro
ces hommes, leurs paroles se sont évanouies et leurs g
tes effacés ; encore qu'ils aient agi et pensé grand,
abandonnent le monde et le théâtre de leurs sai
exploits. Mais il n'importe. L'œuvre des évêques n
point fragile, ne tenant point à leur personne et à r
d'éphémère. Leurs successeurs, héritiers de leur foi et
la vertu du Christ, comme eux concourront à perpét
l'Église : ceux-là avaient accueilli les barbares ; ceux
vont les enseigner.

(*A suivre.*)

ALBERT GRÉCO.

NOTE

Les derniers travaux des historiens

L'activité des historiens a été considérable durant ces
rniers mois, dans toutes les branches de la science histo-
ue, depuis la plus exacte érudition jusqu'à sa simple lit-
ature de vulgarisation. Le public cultivé semble s'inté-
ser de plus en plus au livre d'histoire et il fait le meil-
r accueil aux numéros de la *Revue des Deux Mondes*
i en 1928 contiennent beaucoup d'études historiques,
fois étendues, comme l'histoire de saint Vincent de
ul par Henri Lavedan ou l'histoire de Cadoudal par
Lenotre. Sur les cent cinquante et quelques prix litté-
res attribués en 1928 par l'Académie Française, la plu-
t ont été attribués à des livres d'histoire. Les biogra-
ies romancées ont toujours la faveur du public et ce ne
rait être un mal pourvu qu'on sache bien que c'est du
nan. Si l'on veut comparer dans la Révolution Française
rôle et l'esprit de Robespierre avec celui de Camille
smoulins, il ne faut point se borner à lire successivement
panégyrique de « Mon ami Robespierre » par H. Béraud
l'accusation contre Camille Desmoulins que M. Artaud
omposée avec une horreur contenue d'adversaire poli-
ue.

Il existe une manière plus scientifique d'écrire l'histoire.
sont ses adeptes qui se sont réunis, l'été dernier, en
and nombre, en grand esprit de cordialité, à Oslo. Parmi
délégués officiels que le Saint-Père avait envoyés à ce
ngrès des historiens, on remarquait Mgr Pierre Batiffol
i fut, avant 1907, le très brillant recteur de l'Institut

catholique de Toulouse. Cet élève de Mgr Duchesne, devenu l'égal de son maître, vient de mourir le 14 janvier 1929. Il avait publié tout récemment dans le numéro d'octobre de la *Revue des Sciences Philosophiques et Théologiques*, numéro spécial consacré à la *Catholicité*, un travail très important qu'il avait écrit pour les théologiens anglicans lors des Conversations de Malines : *Unité de communion et unanimité de foi.* Ce seront les dernières pages d'une grande œuvre dont s'honore l'Église catholique.

On a beaucoup vanté, et c'était justice, deux récents travaux sur Jésus-Christ, celui du P. de Grandmaison, le regretté directeur des *Recherches de Science Religieuse*, l'autre du P. Lagrange, le savant et pénétrant exégète des quatre évangélistes. On n'a peut-être pas assez signalé à l'attention du public un volume qui, pour être d'aspect plus humble, n'en est pas moins de toute première qualité scientifique et théologique. Le Père Lemonnyer a condensé dans sa *Théologie du Nouveau Testament* l'érudition d'une vie de travail exégétique parfaitement sérieuse. C'est, en matière de théologie biblique, le travail le plus au point que nous ayons. Le Père Lemonnyer a surtout le mérite de préciser la distinction entre le règne de Dieu intérieur à chaque âme et le royaume de Dieu visible sur terre. Une utilisation très prudente des données scripturaires montre, dans le *règne*, une justice intérieure et dans le *royaume* l'Église dont le Christ est roi avec, pour délégué perpétuel, le Souverain Pontife.

E. Amann, professeur à l'Université de Strasbourg, consacre un volume semblable à l'*Église des premiers siècles*. Il fallait éviter les pieuses légendes et aussi la critique forcenée. L'auteur, qui est un maître historien, s'est parfaitement tiré de cette grosse difficulté. Grâce à lui, le public aura sur la primitive Église ce précis digne et critique qui lui manquait.

A propos des études médiévales, il faut signaler le volume, pour 1928, des *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Age* que dirigent de concert, avec tou

ompétence nécessaire, un professeur de la Sorbonne E. Gilson et un religieux, le Père Théry. Dans ce ume M. Gilson analyse avec exactitude la cosmogonie Bernard Silvestris ; le Père Synave dresse la liste des vres authentiques de saint Thomas, perfectionnant le arquable travail fondamental du Père Mandonnet : ogne austère mais cependant obligatoire, pour qui veut oir au juste où jaillit la pensée la plus pure de la théo-ie catholique.

Si du Moyen Age nous passons aux temps modernes us trouvons, parmi une foule d'autres bons livres, ce s beau *Talleyrand* de M. Lacour-Gayet. A lire ce livre s'étonne de ce que le roi Louis XVI nomme Talley-nd évêque en se disant « bien informé des bonnes vie, œurs, piété, doctrine, grande suffisance et des autres rtueuses et recommandables qualités » du personnage. élu ne sut même pas se montrer édifiant pendant la rémonie de son sacre. Et ceci nous fait penser que la volution Française a dû avoir d'autres causes, peut-être s éloignées, mais peut-être plus efficientes que l'agita-n des sociétés secrètes. Les récents historiens de la volution n'auraient-ils pas un peu trop la hantise de la anc-Maçonnerie? Défions-nous des anciennes imagina-ns de Barruel.

Nous avons vu continuer la publication de deux ouvra-historiques de longue haleine. M. Bremond a enrichi sien d'une *Métaphysique des saints* qui étonnera sans ute la curiosité des métaphysiciens et des moralistes cialisés dans leurs disciplines. D'autre part, M. Poin-é a poursuivi ses souvenirs. Il a abordé la période la us palpitante : déclaration de guerre, Charleroi, la Marne. y montre la vigueur de son esprit, qui sait rejeter l'ac-ssoire pour ne voir que l'essentiel. C'est là une œuvre aiment historique.

Mais ce n'est pas seulement dans les Revues et dans les res que se dépense l'inlassable activité de nos histo-

riens. Surtout en matières religieuses, les grands dictio naires sont en faveur et tous : *Dictionnaire des connai sances religieuses*, ou *Dictionnaire de Théologie catholiqu* ils sont en grande partie des ouvrages d'historiens. L' bligation de tout traiter oblige ces encyclopédistes à fou ler des provinces du passé où ils ne se seraient pas risqu sans cela.

On annonce la reprise du *Dictionnaire d'histoire et géographie ecclésiastique* qui s'était arrêté en 1925, a milieu de la lettre A. Ce sont les Maîtres de l'Universit de Louvain qui président à cette heureuse renaissanc d'une grande entreprise intellectuelle. Les Pères Jésuit annoncent aussi un dictionnaire de spiritualité.

En Allemagne, quatre cents spécialistes de l'histoir religieuse, professeurs d'Universités, pasteurs, rabbin directeurs d'établissements universitaires publient en co laboration étroite une remarquable encyclopédie, *Die Rel gion in Geschichte und Gegenwart.* On est frappé de l brièveté des articles sur les matières les plus importante signés des savants les plus qualifiés. Mais ce n'est pas un mauvaise chose que nous vienne d'Allemagne cette leço qu'en histoire on peut faire des développement longs e pseudo-scientifiques ou des résumés bien pesés dans les quels la valeur scientifique se condense.

M.-M. Gorce.

S IDÉES DANS LA LITTÉRATURE

ORÉ HARLAIRE. *Le surréalisme ou la fausse évasion. — Nadja.*

Les surréalistes ont fait pas mal de bruit. André Breton, Paul Eluard, Philippe Soupault, Louis Aragon, et d'autres. Quelques-uns ont du talent. A quoi cela a-t-il servi? André Breton naguère a publié *Nadja*, un livre de désespoir. Aragon écrit violemment contre l'Église... André Harlaire nous dit le pourquoi de cette faillite.

BERT GARREAU. *La jeunesse de Schiller par R. d'Harcourt.*

*** *Barrès et les romantiques.*

G. *Trilogie Shakespearienne par G. de Pourtalès.*

. G. *Marie Noël.*

Le surréalisme ou la fausse évasion

I

Les apparences : un groupe, une école au sens le p
étroit du mot ; qui veut s'évader de la littérature, et
vit que de préjugés littéraires ; une étiquette que no
vîmes après la guerre un certain nombre de jeunes éc
vains et de peintres s'attribuer délibérément. Jeu
écrivains dont les meilleurs (je songe à André Bret
Paul Eluard, Louis Aragon, quelques autres) avaient d
pris coutume de se grouper, et non point au hasard
propos de cette tentative de négation désespérée que
Dada. Et les circonstances dont ils s'entouraient ne te
daient qu'à séduire les esprits satisfaits à bon comp
Tout y était : goût du scandale facile, bagarres, « chahuts
surabondance de manifestes ; autoritarisme rigoureux (
se voulait tel) des chefs de groupe... Et les surréalis
connurent auprès de maints critiques sérieux le succès
plus authentique, dont ils étaient les premiers à savoi
vain appareil.

Apparences : autant de masques dont ils se servaie
parfois avec élégance, le plus souvent avec violence, vo
avec grossièreté ; toujours avec une démesure dont ils n
taient pas les maîtres. Cherchant dans les gestes la sin
rité la plus nue, ils en étaient les dupes, au service d'u
outrance qu'ils déchaînaient, et qui, en fin de compte,
jouait d'eux.

Apparences dont eux-mêmes ignoraient la portée.
Un livre d'André Breton, un poème de Paul Eluard,
dessin d'André Masson ou de Max Ernst, portent en e

ne conviction, une couleur particulière d'atmosphère, un n qui a tôt fait de les signer et de nous mettre sur la voie. Le surréalisme, en ce qu'il a de plus profond, est un fort pour saisir le mystère des choses, saisir de la réalité ne figure qui la dépasse. Or, pour n'avoir pas compris ne la surréalité, la seule vraie, n'est rejointe que par une oie d'abandon, d'oblation et d'amour, et tout d'abord de i, voici cette tentative vouée à une caricature dessinée ar l'orgueil, un cercle vicieux qui enferme l'homme dans n isolement sans remède. — Le surréalisme nous touche e très près par la nostalgie qu'il porte de la « vraie vie, elle qui n'est pas du monde ». Mais, pour n'avoir pouruivi sa recherche qu'en vue d'une glorification de homme, c'est à une terrible stérilité qu'il se condamne. cultive sans doute un *certain* oubli de soi, — c'est à un *ertain* dépouillement par le vide qu'il tend. Et sans doute st-ce bien avec l'abîme que l'esprit de l'homme en fin de ompte doit être confronté. Mais s'il est un abîme qu'emlit l'esprit du Seigneur, il en est un autre tout encombré e néant, c'est-à-dire de l'opacité et de la lourdeur d'une réature qui se prend pour fin.

***

Il pourrait sembler difficile de parler du surréalisme ans faire en détail l'historique du « mouvement Dada », ans le situer dans cette tension de la guerre et de l'après-guerre qui le vit naître. Cependant, je croirais volontiers que l'on n'a que trop facilement fait usage de la couleur et de la mesure de notre temps ; et que l'on a trop facilement cherché une réponse dans une atmosphère qui était plutôt pour les esprits comme un remous prêt à tout emporter aussi bien dans une voie de salut que dans une voie de perte.

Dada, puis le surréalisme, furent des tentatives d'éva-

sion ; mais qui partirent à faux dès l'origine, dans un élan qui ne cherchait que désespoir, un désespoir fait d'orgueil et de refus. La nécessité s'imposait, certes, de jeter par dessus bord toutes les fausses constructions, tous les systèmes arbitraires, toutes ces habitudes de sentir et de penser qui tournaient péniblement autour des choses, pour en définitive, ne rien saisir de réel. Mais la mesure de la vraie liberté fut confondue avec l'indépendance la plus désordonnée, la plus fragile. Quand Tristan Tzara, émigré des pays centraux, lança en 1916, du fameux cabaret de Zurich, son cri de Dada, mot adopté pour sa non-signification même, sorte de matérialisation du rien, il put sembler ce faisant, entreprendre un travail de déblai, et offrir tout aux disponibilités futures. Au vrai, il fermait déjà les routes ; — là où était demandée la transparence d'une simplicité vide d'égoïsme et ordonnée à ce qui est, s'interposa l'opacité d'un néant qui se guinde et s'emplit de soi même. Tristan Tzara, d'ailleurs, plus timide et plus enchaîné par les contingences qu'on ne l'aurait cru, n'eut guère que ce rôle transitoire : il jeta le cri de ralliement et précipita les choses. Ce cri de Dada, l'attendaient en France pour l'amplifier jusqu'à l'extrême logique, et vraiment le faire leur, André Breton, Louis Aragon, Philippe Soupault, Roger Vitrac, Paul Eluard... (Je cite au gré du souvenir ; les noms importent peu ici. De ces fidèles de la première heure, il en est du reste qui ne devaient pas persévérer.)

Pour eux vraiment, Tristan Tzara d'une part, tout le déséquilibre de la guerre de l'autre, ne furent que des occasions. Occasion encore cette attitude d'outrance qu'ils adoptèrent ; occasion, leur haine de toute littérature qui n'était elle-même que préjugé littéraire. Ils venaient de plus loin. Une ligne dont la continuité littéraire n'est que prétexte, partie du Marquis de Sade, d'un certain aspect

Baudelaire, d'Edgard Poë, d'Humilis, d'un certain ect de Rimbaud, pour épouser en fin de compte l'aven- d'un Isidore Ducasse, « comte de Lautréamont », ou jeux tragiques d'un Rrose Sélavy. A chaque détour de e ligne, les mots, le mode d'expression de l'œuvre t, s'évadent un peu plus de leur soumission coutu- re à une logique intérieure ou extérieure, tendent à se r d'une sorte de vie magique et incantatoire. Rimbaud l'alchimie du verbe », Lautréamont et son rythme de e, — à la limite, les calembours de Marcel Duchamp aimait signer Rrose Sélavy) et dont l'écrasante ironie e lourd comme la haine. Encore n'est-ce là qu'un haînement préparatoire. Il s'agissait de marcher vers monde autre ; monde dont un premier salut fraternel apporté à André Breton sur les pavés de Nantes par lacial météore qui avait nom Jacques Vaché. Météore cial et pauvrement mystérieux, et qui même n'apprit à jeunes hommes que les rudiments de *son* mystère.

*
* *

a négation pure et la pure expectative de Dada eut fait de prendre forme. Quelques années à peine, et vit paraître le *Manifeste du Surréalisme* et *Poisson ble* d'André Breton, son *Discours sur le peu de réalité*, récemment le récit de *Nadja*, cette clef des songes. dré Breton, en toute cette aventure, et surtout par ces tre écrits que je viens de nommer, marque les étapes. tout alentour scintillent les fusées papillotantes de is Aragon : *Le Paysan de Paris*, *Une Vague de Rêve*, *ité du Style*, tandis que les poèmes de Paul Eluard, sont beaux, mettent aux lèvres un goût de mort (1).

) Je ne dresse aucun catalogue, je n'énumère pas. Une liste com- exigerait dix ou douze noms d'auteurs au moins, et quelque taine de titres.

Et le mystère, leur mystère, celui qu'ils poursuivaient matérialisait dans les toiles de leurs peintres, évocati troubles et dures d'André Masson, rêves démentiels Max Ernst, ou cet éparpillement dans le vide d'un Ju Miró.

Le mode d'expression du surréalisme s'élabore dans rythme et un enchaînement particuliers. Le point départ, la « révélation » précise qu'en eut André Bre fut une phrase qui lui vint comme imposée de l'extéri quelques mots se déroulant *automatiquement*, selon u vie qui leur était propre. Et c'est ce mode d'écriture au matique qui reste la marque la plus nette du surréalis Le texte surréaliste par excellence est l'écriture auto tique pure ; l'écrivain parfois le livre tel quel ; parfois, lieu de l'enregistrer sous la simple dictée de l'enchaî ment verbal, il le laisse se décanter autour d'un no central, sorte de catalyseur : le texte surréaliste devi poème ou récit, et l'enchaînement verbal, logique de rê Du premier type, texte surréaliste pur, les exemples plus réussis peut-être nous sont donnés par les « hist res » de Robert Desnos : splendeur et facilité lyriqu éloquence incantatoire, où les mots sont comme happ entraînés par la danse des phantasmes. — Du second ty les poèmes de Paul Eluard ; surtout : *Nadja*.

Il convient de ne pas minimiser et de ne pas exag la valeur de cette écriture automatique. Ne pas mini ser : ce ne sont là ni jeux de société, ni textes psych giques, et les surréalistes ont raison qui refusent d'attac trop grand prix aux psychanalyses freudiennes. Ne exagérer : chaque texte surréaliste est à lui seul u défaite : aucun secret n'est livré, et l'alchimiste au fond ses cornues ne trouve que l'identique morceau de plo

C'est vers une vérité dont les images et tout le sensi habituel n'est qu'apparence, les surréalistes le pressent

n, qu'il leur faudrait aller. Mais cette vérité, au lieu de
nprendre qu'elle nous est donnée par-delà tout sym-
e et tout signe, selon une voie dure mais directe, ce
st que dans une superfétation du symbole et du signe
ils la cherchent. C'est à la lettre une transmutation du
gage, du verbe humain, qu'ils poursuivent ; transmuta-
n dans un irréel qu'ils dénomment surréalité. Certes,
-delà l'indigence et l'apparence de notre verbe humain,
st d'un Verbe éternel, d'une Parole éternelle qu'ils ont
f. — Ce Verbe éternel s'est fait chair pour nous ; et,
umant notre humanité, c'est par un abandon de tout
parpillement du sensible, par un renoncement total à ce
i nous délimite selon l'ordre de la matière, qu'il nous
mande de nous unir à Lui. Cette seule vérité, cette
arnation du Verbe éternel, les surréalistes, de par leurs
ins efforts de transmutation du verbe humain, la
ent. Au lieu de comprendre que le Verbe éternel, se
sant chair, nous donne sa vie d'Amour, ils s'obstinent à
sincarner le verbe humain ; pour triompher de la nature
l'homme, au lieu de l'humilier dans la reconnaissance
sa misère, et dans l'offrande à une vraie vie qui la sauve
la surélève, ils l'exaltent selon une ligne qu'elle se pro-
se à elle-même. Ils ne rencontrent qu'orgueil. Et l'or-
eil, dont le lien de haine singe la loi d'amour, les livre
un éparpillement qui n'est que la caricature de l'aban-
n, à une « désincarnation » qui, loin d'en triompher, se
umet aux lois de la chair comme à sa règle ultime.

Tentative désespérée d'une désincarnation du verbe
umain, et qui n'aboutit en fin de compte qu'à un asser-
ssement plus rigoureux aux lois de la chair : tel est
eut-être le secret le plus lourd du surréalisme, ce qui le
arque le plus cruellement. Et qui explique non seule-
ent ses tentatives les plus profondes, mais jusqu'à ses
titudes et à ses actes, pas même : à ses *gestes* les plus

extérieurs. — C'est ici que triomphe la filiation établ
partir de Rimbaud, de Lautréamont, de Marcel Duchan
Les surréalistes ont raison qui se refusent à se considé
comme des imitateurs, même comme les vrais contin
teurs de Rimbaud. Mais où Rimbaud les inspire, et p
inéluctablement qu'ils ne le croient, c'est en son r
d'alchimie verbale, sa recherche du langage comme sig
et non plus comme expression. Il fut une heure
Rimbaud se donna de tout lui-même à l'entrep
insensée; il est allé au fond de l'abîme, jusqu'au po
extrême qui exigeait la démence ou l'abandon à la lumi
qui consume. Rimbaud, pour n'avoir rien ménagé, a vu
dresser *derrière lui* « l'horrible arbrisseau » qui était
Croix d'Amour. Pour n'avoir rien ménagé, il est allé j
qu'à la brûlure du silence : « Moi, je ne puis pas p
m'expliquer que le mendiant avec ses continuels *Pater*
Ave Maria. Je ne sais plus parler ! » — « Nous allons
l'*Esprit*. C'est très certain, c'est oracle ce que je dis.
comprends, et ne sachant m'expliquer sans paro
païennes, je voudrais me taire. » La transmutation
verbe qu'il poursuivait lui fut impossible, car l'uniq
Parole qui contient tout, le Verbe éternel s'était *d*
incarné pour lui, car « l'horrible arbrisseau » se dress
derrière lui. Écartelé du blasphème au don inéluctable
ne put que détacher de son « carnet de damné » c
« quelques hideux feuillets », simple et préalable refi
image très adoucie de la flamme d'Enfer qui l'attend
au Harrar.

Mais il n'est pas donné à toute âme de vivre son dest
à ce point, au point de ne pas hésiter à se livrer elle-mêm
en enjeu. L'exaltation orgueilleuse de soi-même, cet
impasse, peut très bien se vêtir d'un masque de générosi
Il faut une *apparence* de courage et de don complet po
vivre sans limite son orgueil. Isidore Ducasse, comte

utréamont, derrière son outrance puérile, et qui n'est
'un piège de plus, donnait comme la clef d'un monde de
antasmes et de faux mystères, dont tout espoir d'issue
it être banni. — Le langage de Maldoror, les surréalistes
ont reconnu l'accent. Il l'ont fait leur. Le transmuant
core plus, en parachevant la stylisation et la faune
rêve.

* * *

En vain l'alchimie de verbe fut-elle tentée selon des
éthodes plus sûres (je veux dire plus limitées) que ne
vait fait Rimbaud. L'écriture automatique n'a rien fixé
mystère. C'est que là, irrémédiablement, « la vraie vie
absente ». — Sans doute, les poètes et les peintres du
rréalisme, et ceux, plus exigeants peut-être, qui n'é-
vent ni ne peignent, et ne s'expriment en aucune
nière par l'œuvre d'art, ont-ils cherché à vivre au delà
toute mesure leur entreprise. Mais leur surréel, qui ne
, à vrai dire, qu'au-dessous et contre la réalité, les con-
mne vite à de pauvres stratagèmes. Ce n'est qu'à un
ns affaibli ou pervers des choses qu'ils aboutissent ; et
maigre cortège : le ligotement du rêve, le mystère
ur le mystère, et toute la fausse grandeur qui en est la
nçon, le culte du blasphème, asservissement qui prend
ure de triomphe, la révolte pour la révolte, bref, en
ut, la contrefaçon de ce qu'aurait pu avoir d'authenti-
e leur exigence, et qu'ils ne reconnaissent même plus.
Dans leur goût du merveilleux, ils mêlent et l'espoir
une connaissance qui leur donnerait une main-mise sur
s choses, et une certaine et lâche facilité, qui se contente
peu. C'est à l'encontre des lois mêmes du connaître
'ils s'obstinent à dégager leur mode de connaissance. —
s cherchent dans le rêve comme une sorte de découpage
travers une quatrième dimension qui leur livrerait l'en-

vers des choses. C'est par-delà l'apparence qu'il faut all
ils l'ont bien vu, mais dupes une fois de plus de le
orgueil, tout sentiment de hiérarchie ne leur semble q
servitude, et ce n'est que dans un éparpillement d'eu
mêmes qu'ils poursuivent la mesure de leur liberté.
rêve et son utilisation en tant que signe du mystère
mystère enfermé dans les étroites et exactes limites c
nous lient à nous-même. D'ailleurs, les ressources que
rêve naturel ne donne pas seront demandées aux rêv
artificiels de l'hypnose et des stupéfiants. « L'entrée d
médiums », écrivait naguère André Breton. Et ce fure
les recherches à l'appareil enfantin de la « centrale su
réaliste », de la *Révolution surréaliste*... Le mystère qu'
pressentaient, — en poursuivre la réalisation dans
désordre touffu du rêve, ou de l'hypnose, ou des stup
fiants, c'était se condamner à n'être jamais qu'en deçà,
se ligoter, à se bâillonner là où il eût fallu une incoercib
liberté. C'était s'abandonner aux impulsions de toute m
tière, s'asservir lourdement à la matière, là où il n'eût fal
que transparence et souplesse aux motions de l'Esprit.

Et les actes, en cet éparpillement de la matière, n
sont tout au plus que des gestes, des attitudes ; — et l
révoltes n'aboutissent qu'à un emprisonnement pl
rigoureux encore. La grande soif d'évasion s'étanc
piteusement dans un culte bourgeois de la révolte po
la révolte. Rien de moins audacieux, et surtout de mo
libérateur, que ces tentatives pour se rapprocher du pa
communiste, pour s'annexer à la Révolution, que pou
suivirent un temps les surréalistes (1). Ils ont joué sur u
symbole réduit de la Révolution, de même qu'ils jouaien

(1) Les communistes ne s'y sont pas trompés longtemps du res
Ne virent-ils pas, entre les mains de leurs nouveaux camarades,
Révolution qui devenait vite *la Révolution surréaliste*, revue pér
dique publiée aux éditions Gallimard ?

leur mode d'expression, sur un symbole appauvri du e humain. Non seulement ils n'ont pas vu que la te n'est que la contrefaçon la plus facile de la liberté, bien plus : ce n'est qu'à une contrefaçon de révolte s ont abouti. Ils ont appelé révolte ce qui n'était l'image de leur désordre intérieur : désordre que idaient leurs expériences d'hypnose et les rêves pro-.és. La révolution qu'ils voulaient apporter sur un « plus vrai que les choses », — l'aquarium du *Pois-oluble* en fut le seul théâtre. Et derrière les vitres de arium, plus transparentes qu'ils ne l'avaient d'abord giné, la solubilité de leurs cœurs submergés d'incons-t ne leur laissait que la chance de nourrir quelques stres aux yeux glauques.

eur culte passionné du mystère, loin de les libérer un surréel conquis, ne leur laisse d'autre possibilité les apparences du mystère. D'ailleurs, cultiver le tère pour lui-même, n'est-ce point s'en fermer irré-iablement les voies? En tout, les surréalistes, sous exte de dépasser les apparences des choses, ne s'atta-nt qu'à des formules, ne se meuvent que dans un de de formules; loin de dépasser le réel jusqu'au be éternel qui le nomme, ils le détruisent; loin de npher de la vacuité des phénomènes, c'est à une uité plus opaque encore qu'ils se condamnent. Liberté, lte, mystère, ils ne prennent les choses que de l'ex-eur. Ils se limitent, tout compte fait, à une recherche èmement timorée du *signe* de la grandeur. Certes, ils désiré passionnément la grandeur; une vraie gran-r, un absolu à la conquête de quoi ils se croyaient s à sacrifier tout. Il leur a manqué de comprendre la grandeur, la vraie, ne s'atteint qu'à la condition de a pas chercher, ne s'atteint que par une voie de sur-urelle faiblesse qui est oubli de soi et renoncement.

Quel que soit l'enthousiasme dépensé à l'origine, cher
la grandeur ainsi qu'un but à atteindre, c'est se condam
à ne rien chercher au delà de soi-même.

Pour fuir l'apparence banale des choses, ce n'est
une apparence plus fragile encore que les surréali
sont allés. De contrefaçon en contrefaçon, cet ab
qu'ils poursuivaient, leur démarche n'a pu qu'en parac
ver la caricature. Leurs faux et multiples renonceme
ont donné leur mesure dans ce dialogue sur l'amour q
publiaient naguère, où il n'est pas un seul mot qui ne
marqué du signe de l'impureté et de la tristesse. A fo
de contrefaire, ils en sont venus à la caricature la p
subtile qui soit, la caricature de cet ordre de charité
seul est sauveur. Sous couvert de mystère et d'am
c'est à une haine obscure mais violente qu'ils se s
voués ; haine de la vérité, haine de l'amour. Il fut
point où la main qui les menait s'est démasquée, et l
outrance est devenue blasphème. — De ces lourds b
phèmes, et puérils vraiment, à quoi se résigne l'esprit
haine quand il voit la partie perdue. Tristes tableaux
tel ou tel de leurs peintres, pages d'Aragon sur l'Égl
insultes d'un Benjamin Péret... Il faut la partie bien
cidément perdue pour avoir recours à de tels subterfu

Sans doute ces exemples-là sont-ils au plus bas de
qu'a fourni le surréalisme. Il est d'autres accents, et d
le blasphème même, qui portent la marque d'une exige
plus haute, mais lourdement déviée. Breton, Desn
Eluard... gardent comme le frémissement d'une splend
gâchée. Une possible splendeur, mais à jamais déchu
et d'avoir voulu s'adorer elle-même, c'est de tout
poids qu'elle tombe.

Le surréalisme tombe de haut : parti du désespoir
Dada, c'est vainement qu'il chercha, par les voies mêr
du désespoir, à gagner l'absolu. Son désespoir fut un ép

ement dans la haine, très exacte caricature du renon-
ent à soi, de l'abandon dans l'amour. Chaque coup de
de jeté vers le prétendu mystère n'a fait que fignoler
e caricature. Une platitude tendue, fausse image de la
ndeur, en reste le signalement. Éloquence sonore,
t le calme et la maîtrise ne sont que de surface ; en
lité, il n'est rien que de convulsif : *Nadja*, nœud cen-
du lien de haine qui sur les âmes pèse lourd et s'obs-
e.

II

Nadja, par André Breton.

Une tension de rêve qui semble toujours près d'en-
ouvrir le mystère. Et ce n'est que l'ombre projetée par
propre fantôme dont Breton, à chaque page, dessine
contour.

Ce livre est une perpétuelle déception. Comme un nom
aurait pu être très beau, mais dont rien jamais n'est
noncé au-delà de la première syllabe. Et cette pre-
ère syllabe seule, martelée, vibre à faux et casse net.

Livre gris, uniforme, qui avance dans un rythme froid.
mme une lente reptation dont les méandres dessinent
silhouette d'une *certaine* grandeur, de la grandeur
chue.

* * *

L'histoire est simple. Breton rencontre une femme,
dja, qui lui ouvre l'invisible. « Elle me dit son nom,
ui qu'elle s'est choisie : Nadja, parce qu'en russe c'est
commencement du mot espérance, et *parce que ce n'en
que le commencement.* » C'est un livre de pur désespoir,
le désespoir prend le nom de l'espérance, le commen-
nent du nom seulement.

*
* *

Nadja. Les L manuscrites qui ornent son premier de sin et dont la flamme sinueuse lèche la trame nous livrer un peu le tracé secret de son visage. La froide lumièr qui n'éclaire pas. Je ne sais si Breton a vu vraimen dépouillé de tout, ce visage que chacune de ses phrase s'efforce de révéler. Ce visage, il est tant de masques qu le dissimulent ; il se dissimule si habilement, et à ceux-l même qui ne demandent qu'à s'incliner devant lui. A ceux-là surtout.

Le masque de toute grandeur. Ce n'est à rien d'indiffé rent que Nadja nous convie. Elle marque les concordance secrètes, ces résonances magiques qui devraient nou ouvrir les choses et nous livrer leur être même. Certes tout y prépare. L'apprentissage est minutieux, qui condui Breton à reculer les limites du banal, se trouvant assouv quand il change quelque laideur en apparence de gloir (je songe à cette pièce « Grand Guignol », comble sinistr du grotesque, qu'il nous donne comme le comble du mys tère), — quelque pierre en morceau de pain : exigenc tellement bornée en somme que suffit à la rassasier la plu truquée des nourritures.

Le masque d'une fausse paix et d'une fausse lumièr aussi. L'aveu final : « La beauté sera *convulsive*, ou n sera pas », jette en plein jour la terrible pauvreté des fau prestiges. Soif d'une lumière nouvelle ? Breton n'a soi que de sa propre grandeur, et les miracles qu'il guette parce qu'il les guette et les chérit en tant que miracles, n lui révéleront que sa défaite : trucs de prestidigitateur bulles mal gonflées qui claquent dans la main. La course en auto la nuit, les yeux fermés : les anges des ténèbre étaient là, qui *semblaient* servir et se moquaient. Service trompeur, mais chèrement tarifié, Nadja le savait bien.

Le masque enfin d'une fausse maîtrise. C'est de tous le
ıs orné peut-être, le plus bariolé. Fausse maîtrise de
i-même et des formes, de toutes les formes de son art,
calme apparent du livre n'est que tension. Beauté
nvulsive, en effet. Et ce ne sont point les règles d'une
aie harmonie qui sont cherchées; mais un cadre tout
térieur, qui n'est en réalité qu'un ordre bouleversé où
déchaînent librement les appétits. — « Le minimum
sens pratique qui fait qu'après tout mes amis et moi,
r exemple, *nous nous tenons bien*... que nous ne nous
onnons pas la joie sans pareille de commettre quelque
eau sacrilège »...

*
* *

Que tout cela, fausse grandeur, fausse paix, fausse
mière, fausse maîtrise de soi, serve en fin de compte à
briquer *une œuvre d'art*, je n'en disconviens pas. Une
uvre d'art n'est pas une création absolue, elle ne tient
ıs tout son être (et j'entends le plus formel, le plus
terne d'elle-même, non pas seulement la matière qui
taie) de son créateur seul. La préface de *Paludes* est
lèbre, où André Gide signale en toute œuvre d'art « la
rt de Dieu ». Part de Dieu? l'art de par sa destination
opre ne tend ni au bien ni au mal; mais il lui faut sans
sse choisir l'un ou l'autre; cette « part » qui le dépasse
se joue de lui, si l'homme ne l'*offre* à Dieu, le diable sait
puis longtemps la faire sienne. L'ordre du Seigneur,
ıi est ordre d'Amour et qui unit, ne s'oppose en rien,
ıns l'élaboration d'une œuvre, à l'ordre artistique. Mais
l n'est pas choisi *le premier*, l'indifférence de l'homme
rt de proie à cet autre ordre, cette contrefaçon d'or-
e, qui est de désunion et qui le guette. Depuis le Cal-
aire, il n'est plus d'indifférence possible. Vouloir stricte-
ent se maintenir dans un ordre qui ne serait que natu-

rel, c'est là une faute contre la sur-nature, faute qui p
contre-coup brise et piétine la nature ; qui la détourne
sa fin propre. Face au visage adorable du Christ, il n'
plus qu'un seul visage, celui du démon, qui joue à en ca
caturer les traits. Pureté, lumière, amour ne sont plus q
parodie.

***

Nadja montre son jeu. Un surréel qui n'est pas Dic
qui en fuit jusqu'au reflet ; qui réalise, certes, un ord
tout artistique, rien autre, ordonné à lui-même comme
sa fin unique, bref, le contraire exactement de l'ordre
charité. C'est ainsi que se précise un ordre qui, au li
d'unir, divise et sépare. Fleurs d'artifice, le lien qui
attache en bouquet n'a rien du lien de perfection ; et c'e
pourtant un lien de feu, un feu qui ne sait ni ne pe
s'épanouir en lumière, — le lien de haine et de confusio

***

Convulsions sous une apparence de maîtrise, désord
prétendu surhumain, et qui n'est qu'un ordre pauvreme
humain, tel est pour André Breton le secret du prestig
Sa quête du mystère n'aboutit qu'à mettre dans u
lumière impitoyable et crue la faillite de son désir
grandeur. Le ton déclamatoire, cette éloquence tendu
dont Breton use d'un bout à l'autre du livre attei
à une perfection, la perfection du faux amour ; ici, to
est dur et voulu comme l'enfer.

Ordre pauvrement humain ? ordre qui n'est qu'humai
Mais, à de semblables limites, ce qui n'est plus stricteme
que de l'ordre de l'humain, se refusant à un surnatur
où l'homme s'ordonnerait à ce qui le transcende, devie
proprement *inhumain*. Cette sorte de surnaturel à qu
s'acharne André Breton, l'homme ne peut le découvr

en rétrogradant sans cesse, en reniant sans cesse sa dernière. Le tragique de ce livre est que l'auteur ne pas le grand jeu de dupe qu'il mène ; sa quête du stère, qu'il croit élargie jusqu'aux frontières des mon- n'est plus qu'une vaine et limitée concupiscence. Et mme et ce qui est au-dessus de l'homme lui échappe : 'a plus devant lui que sa propre ombre monstrueuse- nt agrandie, déformée et dansante.

* * *

La folie de Nadja. Naguère, le visiteur d'Ivan Karama- commençait par affirmer sa propre non-existence.

* * *

Toi qui de tout ce qu'ici j'ai dit, n'auras reçu qu'un de pluie sur ta main levée vers LES AUBES... » La longue strophe finale est secouée par le vent froid qui dessè- e. Rien ne mûrit, ne s'épanouit sur les glaces *éternelles*. marque profonde, sa marque à elle, après quoi rien ne nt germer, Nadja l'a livrée dans son dessin « Le Salut Diable » (pl. 34). Rien de plus effrayant, de plus *limité*, st-à-dire au fond de plus « surréaliste », au sens où dré Breton probablement se réjouirait de l'entendre, s les apparences de l'invitation la plus définitive. Le ut fraternel où déjà, de part et d'autre, l'on s'est reconnu. salut des flammes glaciales.

* * *

Et les images de ce livre sont particulièrement instruc- es. A leur sujet, rien n'est laissé au hasard. L'apparente tuité des photographies est ce qu'il y a, au vrai, de s délibéré. De plus faussement ramené aux limites de omme aussi, — à ces limites dont la portée réelle est

méconnue. Il n'est pas une seule de ces illustration
ne fasse montre d'un souci éthique dont l'exclusivité ne
qu'être extrêmement frappante. Dans son choix des p
graphies (dans la façon, pour être plus exact, dont il
offert à ce choix), Breton est passé constamment près de
valables et sûres harmonies ; tout près : comme l'on
une silhoutte en ne voyant que le miroir qui la défo
Tout près d'harmonies valables, mais qu'il ne p
qu'à rebours. Photographies et dessins, les voici ét
monotones et soulignant d'eux-mêmes leurs pro
artifices. Ces images sont toutes des images morales
qui ne veut pas dire qu'elles ne soient pas immor
comme sauraient l'être des images de manuel prim
bien clairement, bien grossièrement désespérantes.

***

Les dessins de Nadja.

Le blé, par exemple (pl. 40). Parce qu'il est le gr
symbole de la vie, et que ses grains broyés ensemble f
le pain du sacrement d'Amour, on le met ici sous le si
glacé de la faucille et tombant sous un ciel où flamb
de grands cris : « A MORT ». — Le voici sacrement de ha
et pain de mort.

Le bouclier d'Achille (pl. 31) n'est pas du tout désor
Mais il révèle un ordre de haine et de séparation. V
le pinceau du « Prince de ce monde », et *sa* façon d
donner le monde qui lui a été « remis ». Tout ce
recouvre le bouclier d'Achille est beau : la création. M
à la différence d'Adam qui « donnait à chaque chose
nom » et, par là, la délivrait en l'exprimant, ici tout
trouve écrasé selon une loi de mort qui va au rebours
tout épanouissement, où tout est rendu innommable, t
est aveuglé. On croirait un jardin qui pousse à l'env

ns les abîmes éternels, les « pâturages de l'enfer », des gures, des oiseaux, des choses damnées.

***

Tout ce livre est bâti en trompe-l'œil, sur un refus de donner qui monnaie sa défaite en apparence de grandeur. Car il est aujourd'hui de tels aveuglements que l'on nt le meilleur de l'art prêt à être la dupe de tristes ductions. Ce qui le sauverait, il l'entrevoit sans doute, mais voici qu'il se laisse prendre aux caricatures. — mais pourtant André Breton ne s'était livré plus qu'en livre. Tout y est à nu, et ce dénudement est cruel, sougnant une tragique pauvreté.

Tout cela : vieux comme le monde, comme un très ncien sifflement sous les herbes. Le signe est certain u'il n'y a là rien, qu'on ne peut tout de même pas nous nviter à recommencer ce qui n'a pas été encore oublié, que les délices de l'enfer sont courtes, même surréalises avec soin.

Car il y a le « Dieu caché », qui pourtant nous a dit on Nom, et qui nous donne déjà le nôtre (incommunicable, éclatant, pour l'éternité).

***

« La grande inconscience vive et sonore » guette, pour n consommer la laideur très vulgaire, le renoncement éfinitif. « Tout ou rien. » En effet. Aussi bien, n'est-il lus, pour répondre, que cette nécessité absolue de l'ordre e l'Amour, qui *exige* des croyants, *des cadavres de royants.*

André Harlaire.

NOTES ET RÉFLEXIONS

La jeunesse de Schiller (1)

Le livre que M. Robert d'Harcourt vient de consacrer la jeunesse de Schiller sera désormais indispensable au Français curieux de l'âme germanique. Pour goûter l'œu vre d'un poète étranger, nous avons besoin de commen taires qui la replacent dans son atmosphère, dans so pays; les traductions ne sont jamais suffisantes. A plu forte raison si, comme Schiller, ce poète incarne le gén de sa race et de son temps; s'il est inégal, s'il n'a pa trouvé de forme qui lui convînt parfaitement; et si qualité la plus éclatante de son style, le nombre, l'harm nie, s'évanouit dans une traduction mot à mot.

Schiller naît en 1759, dans une petite ville de Souab dont le décor n'a guère changé depuis la fin du moyen âge et la Réforme. Son père est ancien soldat; sa mère fille de l'aubergiste. Les mœurs sont encore naïves e rudes. Schiller a trois sœurs, l'aînée plus âgée que lu qu'il chérit tendrement. Les parents sont luthériens e pieux. L'enfant, au cœur déjà chaud, improvise des se mons, enchante sa famille par sa ferveur; il est conven qu'il deviendra pasteur. Un changement de garnison d père transplante la famille à Louisbourg, le Versailles wurtembergeois. Les fêtes de la cour étonnent le jeun Frédéric, bientôt elles l'indigneront; les spectacles d théâtre français et italien le ravissent. Il apprend p cœur beaucoup de latin et de catéchisme. Brusquemen malgré les prières des parents, le duc Charles-Eugèn décide de le faire entrer à l'Académie militaire qu'il vien de créer pour les fils de ses officiers. Nos manuels d

(1) Un volume in-8°, 490 pages. Librairie Plon.

érature négligeaient ces premières années comme les ées de classes et de garnison à Stuttgart, qui pourtant irent et commandent les développements ultérieurs, qui sont présentées ici de façon fort attachante.

Charles-Eugène était un tyranneau, fanatique à la fois goût français et du caporalisme prussien. Il surveillait même de très près son académie, avec sa maîtresse nçoise de Hohenheim. La discipline était minutieuse, ère, l'enseignement sans attrait ; entre autres bizarre-, on y faisait en vers latins l'apprentissage de la flat-e au prince et de la délation. Schiller étudie le droit, s succès, puis la médecine. Il est rebelle au dressage. chiller était pieux, mais sale », dira un de ses camara- ; sans doute est-il déjà rongé par la tuberculose. Il prise le monde extérieur, qui le blesse, pour se livrer t entier à son imagination. Souvent, saisi par l'inspi-ion, il se lève et compose ou étudie toute la nuit ; il gite, gesticule, au point que ses amis craignent qu'il soit saisi d'un accès de démence. Aucune mesure, un ordre dans sa vie ; il boit jusqu'à l'ivresse, profère obscénités de corps de garde, se révolte ou s'atten-t, puis aspire à la mort. Un de ses amis parle de « fris-ns sacrés, d'extases pendant le service divin, de longues ardentes prières, de dévotions murmurées même en ciété ». Le protestantisme lui offre une exaltation gue, et la viande creuse de grands discours moraux ; s de secours spirituels, de sacrements. Son milieu ne lui pose qu'une discipline extérieure, qu'il ne saurait accep-r ; tel est sans doute le secret de l'instabilité, du déséilibre profonds contre lesquels il luttera jusqu'à la fin.

A cette époque, Schiller lit de préférence les auteurs odernes, les drames frénétiques de ses aînés du *Sturm d Drang* (le préromantisme allemand), *Goetz de Berlingen* et *Werther*, Shakespeare dans la traduction de ieland, Klopstock, qui est son dieu et qu'il imitera ns ses premières poésies. Il semble que dès ce temps nfluence des écrivains français ne soit pas négligeable ;

on est un peu déçu de n'en pas trouver de preuv
Schiller a sans doute parcouru Voltaire, mais surt
Jean-Jacques Rousseau et ceux qui écrivent sur la bor
Diderot, Mercier ou Rétif.

« Les plus beaux rêves de liberté naissent au fond d
cachot », écrira Schiller dans *Don Carlos*. C'est à l'acadé
militaire qu'il compose les *Brigands*, son premier dra
qui est d'un bout à l'autre un cri de révolte contr
société. Nous assistons à la rivalité de deux frères, l
paisible gentilhomme campagnard, qui commet les crim
les plus atroces, l'autre chef de brigands par philanth
pie, et qui rêve la suppression de toutes les injusti
l'affranchissement de tous les opprimés, le bonheur
genre humain. Après une série de péripéties affreuses
invraisemblables, la pièce se termine par son apothéo
Le public y trouvait la frénésie et le décor à la mo
clairs de lune, campements de brigands dans les forêts
Bohême, apparition de spectres à minuit dans les ruin
Il y trouvait aussi, exprimées avec l'ardeur d'une con
tion sincère, les idées nouvelles sur la malfaisance
toutes les contraintes, sur la bonté originelle
l'homme. La langue était forte, rapide et drue, le dra
entraînant et vivant ; il eut un succès immense.

A sa sortie de l'école, Schiller avait reçu le poste
médecin du régiment le plus décrié de Stuttgart, a
une solde de famine, et l'interdiction d'exercer la me
cine en ville. Il occupa ses fonctions un peu plus d'un
Ce fut la période du *Sturm und Drang*. Schiller et
amis s'exerçaient à horrifier le bourgeois. Sa conversati
ses lettres sont émaillées de jurons, de blasphèmes, d'o
cénités. Les soirées se passent à jouer aux cartes d
quelque cabaret d'où l'on sort en titubant. Du res
Schiller abuse de stimulants de toute sorte, vin, alco
tabac ; il préfère la nuit pour écrire, le jour il ferme
volets et allume les chandelles ; l'odeur des pomm
pourries l'inspire — mais aussi la musique ; un de
amis écrit un peu plus tard : « Souvent à midi, Schil

posait timidement la question : « Ne jouez-vous pas
core ce soir? » Dès que le crépuscule venait, ses sou-
s étaient accomplis. Je jouais tandis que, dans notre
mbre illuminée par la clarté de la lune, il se promenait
ong en large en poussant de temps en temps de sour-
exclamations. » Un autre nous le montre chez lui
ns un appareil extrêmement négligé et rien moins
légant, dans un trou empestant le tabac et toute
e d'autres odeurs encore et où, en dehors d'une
de table, de deux bancs, d'une maigre garde-robe et
uelques culottes élimées pendues au mur, il n'y avait
à contempler que des ballots d'exemplaires des *Bri-
ds* dans un coin, et dans un autre, un tas de pommes
erre mêlées à des bouteilles et à d'autres objets hété-
ites confondus dans le plus affreux mélange... » Dans
adre, Schiller compose ses poèmes à Laure, qui est
hôtesse ; « une vraie momie », dira-t-on ; peu impor-
car le poète ne la voit pas. « En passant par la
me de Schiller, écrit M. d'Harcourt, [elle] a quitté le
du réel ; elle s'est volatilisée, est devenue une sorte
re métaphysique. Ne la cherchons plus sur la terre,
s dans le monde des étoiles. » La véritable héroïne
es chants est la mort. C'est le lyrisme d'un Baudelaire
spontané, plus nébuleux :

urne ton regard vers le ciel, ô Laura, contemple les planètes qui
gent... Tôt ou tard, mûrs pour la tombe, les rouages s'arrêtent
horloges des planètes... L'éclat des soleils s'abîme dans l'océan
uit de la mort... Pour le rouge qu'elle t'a prêté, la Mort, ô jeune
réclamera avec usure de lourds intérêts! Garde-toi, jeune fille,
iter le Dieu fort par ton ironie! Les plus belles joues rouges
llent la mort comme un beau trône... Crois-en, ô Laura, ton
ateur; c'est la mort qu'appelle ton œil mourant de volupté;
un de tes étincelants regards épuise et appauvrit l'avare petite
e de ta vie...

es *Brigands* avaient été représentés, en 1782, au
âtre de Mannheim. Schiller vivait misérablement à
ttgart, faisant des dettes, dont il ne réussit jamais à se

libérer. Le duc, apprenant que Schiller a quitté Stuttga sans permission régulière pour assister aux représent tions de son drame, lui inflige quinze jours de priso puis lui interdit formellement d'écrire à l'avenir d comédies. Schiller s'enfuit, accompagné d'un ami, et s réfugie aux environs de Mannheim, espérant que baron de Dalberg, directeur du théâtre, lui viendra e aide. Mais Dalberg et ses comédiens qui exploitent jalousent le poète, craignent de se compromettre en pr tégeant un fugitif. Schiller épuise la bourse de son am Son nouveau drame, la *Conjuration de Fiesque*, est refus par Dalberg. Dans cette extrémité, ce sont encore d amis qui le sauvent. La mère d'un de ses condisciple de l'académie, Henriette de Wolzogen, lui offre pour asi une maisonnette qu'elle possède au village de Bauerbach e Thuringe. Délivré de tout souci matériel, Schiller pass un hiver heureux. Il travaille à *L'intrigue et l'amour* et *Don Carlos*. Il devient amoureux de madame de Wolzoge et de la fille de celle-ci. Néanmoins, au début de l'été 178 il retourne à Mannheim, car il a l'ambition de voir repr senter ses pièces et d'en tirer quelque argent. Cette fo Dalberg les accepta toutes et consentit à signer un contra

La *Conjuration de Fiesque* fut un échec. Les bourgeo de Mannheim ne s'intéressèrent pas aux intrigues polit ques d'un Italien du XVIe siècle. Plus sage que les *B gands*, la pièce ne manquait pourtant pas de mouveme ni de vie. Pour nous, la superposition d'une invincib atmosphère germanique à l'atmosphère italienne, e assez piquante. L'action de *L'intrigue et l'amour*, au co traire, est située au XVIIIe siècle, dans une petite capita allemande. C'est un drame réaliste à la manière de Did rot, les amours du jeune baron et de la touchante fille d peuple, traversés par les préjugés sociaux et la méchan ceté des grands, un tableau de mœurs, naïf, adroit, fidèle dans sa brutalité, qui laisse le regret que Schill n'ait pas utilisé plus fréquemment ses dons de comique d'observateur. Les pages que M. d'Harcourt consacre *Don Carlos* sont parmi les plus pénétrantes du livre. L

erté et l'amitié, écrit-il, sont les deux pôles de la sen-
ilité de Schiller ; ce sont aussi les passions qu'exalte le
ıme de *Don Carlos*. Pour la première fois Schiller écrit
vers au théâtre. Trois sujets s'enchevêtrent : la lutte
noble Posa pour la liberté de l'Espagne et des Flan-
ès, l'amitié de Posa et de don Carlos, l'amour de don
rlos et de sa jeune belle-mère ; et le drame tout entier
une hymne à la jeunesse. Jacques Rivière prisonnier
Allemagne écrivait : « *Der deutsche Jüngling* m'em-
te. » Certes ; mais si l'on oublie les effusions un peu
ıises, le *deutscher Jüngling* reste le type le plus pur de
ıquiétude, de la disponibilité, des aspirations invincibles
vagues de l'âme germanique.

Schiller à Mannheim se grise de la fréquentation d'une
ociété choisie » et de personnages « de haut rang ».
urtant sa santé reste chancelante, ses soucis d'argent
bsorbent de plus en plus. Il se décide à partir pour
mpre une liaison avec Charlotte de Kalb, une femme
fficier, qui sera l'Égérie de Gœthe et de Jean-Paul. Des
mirateurs inconnus lui ont écrit de Leipzig quelques
ois auparavant ; Schiller n'hésite pas à se réfugier auprès
eux. Il se trouve que ce sont de riches bourgeois, et des
urs dignes de la confiance du poète. Fêté par les gens
lettres saxons, choyé par ses nouveaux amis, Schiller
bandonne à l'optimisme. Bientôt un amour malheu-
ıx pour une intrigante lui gâte le séjour de Leipzig. Il
attiré par la cour de Weimar, où résident Gœthe,
erder et Wieland. Enfin, il éprouve le besoin de se
nouveler, « de donner à sa pensée des bases réalistes,
bstantielles, l'assise saine des faits, de construire sur un
rrain solide, et non plus sur les sables mouvants de l'i-
agination... ». Il écrit lui-même : « ... Je sens douloureu-
ment tout ce que je dois apprendre, tout ce qu'il faut
mer pour récolter. » Il a toujours été pour ses propres
ıvres le critique le plus impitoyable et le plus juste. Il
t ce qui lui manque : la sérénité, un équilibre sans
pauvrissement. Lisant des écrivains français de second
dre, il soupire : « Je voudrais emprunter à ces œuvres

cette manière spirituelle, tout ensemble achevée et no chalante, qu'il est presque impossible d'atteindre da notre langue. » Le classicisme de Weimar est encore u ordre extérieur, une armature artificielle, faite à la mesu de quelques-uns, mais trop étroite pour Schiller, q renonce peut-être au meilleur de soi-même par crain de la briser.

Il part pour Weimar en juillet 1787. A ce tournant, « le lyrique et le dramaturge vont s'effacer devant le pr fesseur », M. d'Harcourt abandonne son héros. Souha tons maintenant qu'il nous guide à travers les « morn déserts » de l'abstraction où Schiller a regretté de s'êt attardé, et qu'il achève une biographie dont les Alleman nous envieront sans doute la précision élégante et l'agr ment.

ALBERT GARREAU.

***

Barrès et les Romantiques

Dans la *Revue des Vivants* (décembre 1928), Franço Duhourcau continue la publication d'extraits des « Cahie intimes » de Maurice Barrès. Il est extrêmement intéressa de suivre la courbe de Barrès, tout gagné au romantisn dans sa jeunesse et peu à peu l'abandonnant, non pas préc sément pour des motifs littéraires, mais à la suite d'un éla gissement, d'un approfondissement de sa pensée. Il l'a d lui-même :

> Comment de l'inquiétude romantique passer à un classicisme ? l'ai fait par la résignation. Ce n'est pas par une rhétorique, c'est p une modification de nos pensees que nous revenons au classicism

« Classicisme tout moderne d'ailleurs, ajoute F. Duhou cau. Barrès le conçoit comme un humanisme approfondi p l'intelligence des lois naturelles que la science récente a mis en portique aux jardins du savoir. »

Dans sa jeunesse il disait : « le cher Jean-Jacques »

mme mûr est plein de rigueur, de pitié, et presque de ris pour le philosophe du *Contrat social*, à qui il refuse ut droit à une direction morale, sociale, ou politique ».

Contrat social, quelle pauvreté ! On ne s'explique pas l'influence tel homme.

e qui me répugne dans le romantisme, c'est « cette inca- té de se déprendre de soi pour s'attacher à l'universel ».

qui déplaît dans la tristesse romantique, c'est sa plainte indi- elle, c'est cet individu qui semble croire à l'intérêt spécial de son ture et qui en fait un sujet de pendule. A d'autres époques, les clairvoyants (et par suite douloureux) donnaient à leur plainte largissements de la religion, ils mêlaient leur plainte aux accents e pensée générale. C'est acceptable, viril, quand on croit enten- l'humanité qui gémit. Mais un grand dadais...

étend le reproche à tous les grands romantiques. Il a ucoup aimé Hugo parce que celui-ci « a satisfait notre t du rythme ». Il s'en est détaché dans la suite, sans efois jamais l'attaquer et même en lui gardant une vraie titude pour « sa puissante musique... sa prose jamais rde ». Mais « Hugo n'a pas créé une figure humaine, n'a éveillé en nous de beaux sentiments conscients, organisé nous de belles et fortes raisons... Son œuvre n'a pas d'é- libre, tombe sur le nez, tombe sur le derrière, est urde ».

uelques poèmes de Musset sont des cris admirables, si émouvants l'on ne peut les écouter qu'avec respect. Pourtant, à bien les voir, poèmes sublimes, ils ont l'expression des plaintes, des souffrances es sentiments les plus intimes d'un débauché (et d'un débauché ne laisse pas dans son délire d'être un méchant). Toute cette te poésie jaillit des remords et des rancœurs de la bête assommée cuve ses ivresses.

A mesure qu'il se détachait des romantiques, les maîtres sa jeunesse, Barrès se rapprochait de Pascal et de Gœthe, vrais maîtres de son âge mûr. Pascal et Gœthe l'influen- ent de plus en plus, à mesure qu'il pouvait dire : « Je me s de ma raison, l'expérience de la vie me perfectionne

chaque jour. » Gœthe, dans le domaine physique; Pas dans le domaine métaphysique et religieux. Ne reconnaît pas l'influence pascalienne en des réflexions comme celle-

Mon esprit a besoin qu'il y ait autre chose qu'un néant. Enter bien, il ne s'agit pas d'un besoin sentimental, du besoin de ret ver dans une autre vie ceux qui nous sont si chers, non; je veux que mon esprit est construit de telle façon qu'il ne peut pas adme que tout cela soit et que tout soit un néant. Mon esprit a bes veut, exige autre chose. Et de la même manière que Leverrier c qu'il apparaîtra une étoile au bout de sa lorgnette, je crois à autre vie.

Hélas! cette croyance à une autre vie était encore b différente de la foi chrétienne. Jusqu'où Barrès fut-il mené cette ascension harmonieuse, mais dont la lenteur et détours décevaient ceux qui l'aimaient et lui souhaitaien don de la foi? On ne saurait le dire avec précision. Espér pour celui qui écrivait peu avant sa mort :

Le christianisme a fourni à l'Occident la plus belle et la plus sa des formules pour quelque chose d'éternel qu'il y a dans nos êt J'aime l'Église et je suis du Christ.

*
* *

Trilogie Shakespearienne

Une très belle traduction de *Mesure pour mesure*, *Hamlet* et de *la Tempête*, précédée d'une préface où ab dent les vues personnelles. M. de Pourtalès y analyse a ingéniosité la psychologie de Shakespeare et, à t d'exemple plus précis, ces trois œuvres. Chacune d'e lui semble représentative d'un aspect du génie shakesp rien. Il distingue en effet trois étapes successives : celle Shakespeare est « minutieusement obsédant » de la de ses personnages (groupe historique), celle où il « participant à cette vie » (groupe dramatique), enfin poque de la maturité (groupe poétique) où resplendit parfaite sérénité.

(1) *Trilogie Shakespearienne*, par Guy de Pourtalès. (N. R. F.)

La place nous manque pour rendre compte en détail cette préface. Deux points pourtant nous semblent rticulièrement mériter d'être retenus. Pour Shakes-are, nous dit M. de Pourtalès, tout drame est essentiel-nent drame intérieur, et il se caractérise par ce trait minant : l'hésitation. Hésitation qui influe fortement r le dénouement de ses pièces ; il y conduit ses per-nnages au hasard presque de la fantaisie, après qu'il a exprimé d'eux jusqu'à la dernière goutte de leur rende-ent psychologique ». Ces personnages cessent en quel-e sorte d'exister pour lui au moment où cesse leur sitation, leur dialogue intérieur (Hamlet, Macbeth, ntoine, etc...). Il les abandonne alors aux événements, agiques ou comiques, comme si leur perplexité seule ait la mesure de leur liberté.

Puis M. de Pourtalès, analysant Hamlet, écrit : Hamlet, c'est le désordre de la nature qui rêve de cons-uire l'ordre divin. » Sa folie est celle de Shakespeare : Grand rêve d'ordre et de lucidité du poète, son effort impassibilité, sa prière à l'Esprit » ; la « monstrueuse sitation » du prince de Danemark, « sa perpétuelle mise en question de tout ce qui manque de certitude ns les vérités élémentaires » sont pour lui comme « la uit de Gethsémani » du poète. — Et pour mieux situer nakespeare il n'hésite pas, rapprochant cette angoisse de ngoisse pascalienne, à établir un parallèle entre Pascal Nietzsche, « l'*arriéré* Pascal » et « l'*avancé* Nietzsche ». ntre eux, selon lui, Shakespeare marquera finalement le oint d'équilibre. S'il a connu « leur folie », elle n'a été pour i « qu'un simple lieu de passage de la connaissance ».

Il nous semble que M. de Pourtalès prête trop volon-ers à Shakespeare une psychologie moderne « d'amateur âmes » miné par toutes les formes du scepticisme, et nduit finalement à cette attitude de l'Indulgent, qui est en cependant la plus stérile qui soit. Ne relevons pas s doutes, tous gratuits, sur la joie et la certitude de ascal (joie et certitude toutes spirituelles, ne l'oublions as, et qui n'excluent pas forcément une certaine

angoisse). Il ne nous semble pas, après une nouvelle lecture d'Hamlet, que celui-ci soit ce malade par extra-lucidité, spectateur de lui-même (plus proche de l'auteur d'Eupalinos que de Pascal !) dont parle M. de Pourtalès, mais peut-être un esprit accablé par une tâche trop grande et qui témoigne par son désarroi même de la mesure de l'homme, lequel depuis longtemps « ne fait pas le bien qu'il veut... ». C'est dans une tout autre direction qu'on peut chercher le secret de cette angoisse, écho délirant de la fin et soif de justice. Sans ouvrir ce débat, signalons que M. de Pourtalès l'a conçu un peu trop en homme de lettres, amateur de Valéry et de Sindral. Soyons-lui reconnaissant de sa traduction, qui est pleine de noblesse, de goût et de poésie.

M. G.

*
* *

Marie Noël

Il convient de faire le meilleur accueil au volume de vers de Marie Noël qui vient de paraître chez Crès : *Les Chansons et les Heures*. On l'ouvre avec une agréable surprise. Une voix très jeune, pleine de vivacité, de sincérité, d'ingénuité rapide, chante la crainte de l'amour, sa vanité et sa blessure. Elle s'ajuste au souffle du cœur avec une exactitude de plume au vent. Poèmes d'un romantisme léger et discret, non sans quelque chose d'haletant et d'angoissé qui a fait citer justement le nom de Desbordes-Valmore. Aucun pathétique, une mesure d'émotion toute chrétienne. L'image serrée au réel, l'esprit ouvert à la lumière. On regrette qu'un don si vrai ait servi parfois des impressions un peu faibles, une âme trop caressante à elle-même, ait consenti aussi quelquefois à d'impardonnables facilités, à prendre l'appui de rythmes trop rebattus. Ceci s'accuse surtout pour nous à la fin du volume quand l'âme semble aux écoutes de la grâce, et ne sait exiger toujours de l'expression le dépouillement et la virilité que plus que jamais on attend d'elle.

M. G.

LA VIE SCIENTIFIQUE

. LEMONNYER. *L'unité du genre humain et la préhistoire.*

M. Edouard Le Roy a professé, en 1927-1928, au Collège de France, un cours sur « *les origines humaines et l'évolution de l'intelligence* » qui a récemment paru en volume. Le P. Lemonnyer, théologien, exégète et ethnologue, aborde, à ce propos, le délicat problème de l'unité du genre humain. La préhistoire est-elle en mesure de prouver la pluralité des espèces humaines? Y a-t-il contradiction entre la Bible et les conclusions certaines de la science?

. DELSARTE. *Les vérifications expérimentales de la théorie d'Einstein.*

La théorie de la relativité est-elle confirmée par les vérifications expérimentales? M. Delsarte, maître de conférences à la Faculté des Sciences de Nancy, l'examine ici avec une grande clarté.

E. L. *L'Astronomie grecque.*

Les historiens modernes méprisent l'astronomie grecque. Les travaux de M. Antoniadi prouvent au contraire que les astronomes grecs avaient fait plusieurs des grandes découvertes dont se glorifient les modernes.

NOTES. *La vie sur les planètes.*

La fondation Kaiser Wilhelm.

L'unité du genre humain et la Préhistoire

Les recherches poursuivies depuis bientôt un siècle nou ont révélé une Préhistoire humaine dont nous ne soup çonnions ni les conditions ni surtout la durée. Sans dout cette révélation est bien incomplète encore et, pour c qui regarde l'interprétation des faits, souvent incertain Telle quelle, elle n'en représente pas moins un prodigieu élargissement de notre horizon intellectuel et, à l'actif d notre science humaine, une conquête du plus haut pri Sous nos yeux s'élaborent, en conséquence, une anthropo logie et une ethnologie préhistoriques dont on ne peu que souhaiter le progrès et l'achèvement.

Cependant, comme toujours en pareil cas, devant ce afflux de données nouvelles encore mal digérées, la foi d plusieurs s'inquiète. Elle se prend à craindre qu'entre le enseignements de l'Église et les conclusions de la Préhi toire des oppositions n'apparaissent, telles qu'il soit impo sible de les réduire. Et elle s'étonne que l'autorité rel gieuse ne s'en préoccupe pas davantage et que, lorsqu'e passant elle daigne y donner quelque attention, ce ne so guère que pour réitérer l'affirmation de ses propres cert tudes. Ce faisant, elle est pourtant dans son rôle, qui n'e pas de faire la Science, mais de la juger.

Cette inquiétude n'a rien en elle-même qui nous puiss déplaire. C'est l'honneur de notre Foi catholique de s'a

er solidaire de toute vérité. L'idée d'une cloison
ıche entre elle et la vérité scientifique ou philosophi-
ne lui paraît pas moins injurieuse à Dieu qu'à l'esprit
ıain. Si elle reçoit comme légitime la distinction des
ıs et des moyens de connaissance, c'est sous la réserve
ı accord final des vérités particulières en la vérité totale,
t sa vérité propre, divinement garantie, fait une partie
vilégiée. L'apparence même d'un désaccord entre elle
quelque vérité que ce soit l'offense.

Mais l'heure n'est pas venue de dresser le protocole d'un
ord positif et durable entre elle et la Préhistoire
naine. Il est même probable qu'elle ne viendra pas de
gtemps. Les recherches paléontologiques et préhisto-
ıes ne font en somme que commencer. C'est à peine si
lques cantons du globe ont été explorés. La terre et la
sont loin d'avoir livré tous leurs secrets. Le P. Teil-
d de Chardin semble même croire que cette heure ne
ıdra jamais, et la raison qu'il en donne est digne de
sidération : « En pratique, la difficulté qui restera
jours de préciser la forme concrète et scientifique des
s rapportés par la Genèse, jointe à la grande part d'in-
itude et d'approximation dont ne se débarrasseront
ais la paléontologie et la préhistoire, rendent peu
semblable une rencontre du dogme et des sciences.
me pour des points aussi voisins du domaine des faits
trôlables que sont l'origine du corps humain et notre
cendance d'un seul couple, il faudrait donc dire, une
de plus, que de l'étude des seules apparences, il n'y a,
r le dogme, rien à craindre ni à espérer (1). »

l n'en reste pas moins possible et utile de faire le point
ı moment donné. C'est ce qu'ont fait, par exemple,

) *Dictionnaire apologétique de la Foi catholique*, édit. d'Alès,
1915, col. 512 s.

avec compétence, les abbés H. Breuil, A. et J. Bouy
nie dans ce même *Dictionnaire apologétique* dont
venons d'extraire le témoignage du P. Teilhard (1),
P. W. Schmidt dans son étude intitulée : La révél
primitive et l'état actuel de la Science (2). Mais cet
des données scientifiques va sans cesse se modifiant.
ainsi que depuis la publication de ces essais, des trouv
aussi intéressantes se sont produites que celles de l'Ho
de Piltdown (1912), du crâne néanderthalien de Wad
Amud, en Galilée (1925), de celui de Broken Hill, en
désie (1921), ou du moins ont acquis une valeur scien
que incontestable.

La publication récente, par M. Ed. Le Roy, d'un ouv
auquel il a donné pour titre : *Les origines humaines e*
volution de l'intelligence (Paris, Boivin, 1928) et qui
que la reproduction d'un cours professé au Collège
France en 1927-28, ne saurait manquer de ramener
tention du public sur ces questions. Il y trouvera le
lant exposé, en termes d'idéalisme bergsonien, d'un tra
formisme conséquent. Par son ordonnance ferme et sou
par les perspectives hardies qu'il ouvre à la pensée, et, t
particulièrement, par cette perpétuelle et suggestive c
paraison qu'il institue entre la marche de l'évolution e
progrès de l'intelligence, c'est un livre dont la séduct
est grande. Mais, à la réflexion, l'assurance dont l'aut
y fait preuve surprend. Les faits acquis ne la justifient
Il semble que, mesurée sur eux, elle accuse un nota
excédent dont on est bien tenté de faire honneur à
philosophie de M. Ed. Le Roy, honneur ou grief.

Nous n'avons aucunement l'intention de faire la cr
que de ce puissant essai. Beaucoup plus modeste, no

(1) *Ibid.*, col. 462-492.
(2) Paris, Gabalda, 1914; traduction Lemonnyer.

pos, dont il n'est que l'occasion, est de définir brièvement l'état actuel du problème dont l'énoncé se trouve en de ces pages : L'unité du genre humain et la Préhistoire.

*
* *

Peut-être ne sera-t-il pas inutile de circonscrire, au alable, les surfaces de friction possible ou même apparte entre les enseignements de la Foi et les données de Paléontologie et de la Préhistoire.

Le P. Sertillanges écrivait naguère : « Mais au point de du problème de Dieu et de la dépendance de toutes ses par rapport à Dieu, l'idée d'évolution est aussi naturelle et aussi facile à soutenir que n'importe quelle autre ; e dire qu'en dépit d'apparences fallacieuses, elle est plus re ; en tout cas elle ne soulève aucune difficulté, et il faut pas en avoir peur comme si elle mettait en péril divines croyances », c'est-à-dire le dogme de la création. En effet : « L'idée d'évolution répond à la question rapports temporels des êtres à l'égard les uns des res : dans quels liens temporels sont-ils ? comment se cèdent-ils ? sont-ils causes, effets, conditions de telle ou e espèce ? L'idée de création répond à tout autre chose. 'agit d'un rapport transcendant entre l'être envisagé me tel et sa cause première, cela, quoi qu'il en soit de relations de temps, de ses causes ou de ses conditions s le temps, qu'il soit ou non émané d'un semblable à ou de causes hétérogènes. » Tout cela est parfaitement te. A comparer, dans l'abstrait, les concepts de création d'évolution, il est bien impossible de découvrir entre la moindre opposition. Ils n'appartiennent pas au me plan de causalité.

Seulement ils ne demeurent pas dans cet état d'abstraction. C'est manifeste, tout d'abord, pour celui d'évolution.

Et le P. Sertillanges, bien entendu, ne l'ignore pas. L'id d'évolution se formule couramment en termes de mé nisme et de déterminisme absolu. Cela est de conséquen « Il est certain que cette dernière supposition (celle d rigoureux et universel conditionnement) prête à beauc de difficultés ; que la question de l'âme, par exemple, c de la liberté et plus d'une autre lui imposeraient leurs é gences. »

Hâtons-nous de dire que cette remarque ne s'appli pas à M. Ed. Le Roy. Le déterminisme n'est pas son f Il ne saurait agréer qu'un transformisme qui satisfasse exigences de l'idéalisme. Son souci s'accuse partout réserver un rôle dans l'évolution à ce qu'il appelle, d mot heureux, « l'invention ». Particulièrement au seui Biosphère et à celui de la Noosphère. Et cette inv on elle-même trahit la présence et l'action d'un « p nisme », immanent au vivant et plus encore à la B phère. Sans doute, si M. Ed. Le Roy ne nous avait d'ava fermé la bouche en déclarant vouloir, pour le moment cantonner sur le terrain du phénomène et remettre à tard l'examen des problèmes métaphysiques, nous aur à lui demander des éclaircissements complémentaires ces notions évolutionnistes de Vie et de Psychisme im nent, dont le merveilleux pouvoir nous étonne. Mais le propre de la raison, qui n'est pas une faculté d'intuit de procéder par degrés dans la recherche du vrai et n aurions vraiment mauvaise grâce à nous plaindre q puissant interprète de la philosophie bergsonnienne n veuille assujettir aux démarches de la raison.

Tout de même pour la notion abstraite de créatio laquelle la doctrine catholique impose d'importantes

(1) S. Thomas d'Aquin, *Somme théologique*, I : La Création de la Revue des Jeunes); Paris, 1927, p. 252.

s. Le décret de la Commission biblique sur l'histori-
es trois premiers chapitres de la Genèse, publié le
n 1909, nous en donne un aperçu autorisé. Il y est
du négativement à une question ainsi libellée :
t-on, spécialement, révoquer en doute le sens litté-
torique là où il s'agit, dans ces mêmes chapitres, de
ntéressant les fondements de la religion chrétienne,
e sont, entre autres, la création de toutes choses
ieu au commencement du temps, la création spé-
le l'homme, la formation de la première femme tirée
emier homme, l'unité du genre humain ; la félicité
elle de nos premiers parents dans l'état de justice,
grité et d'immortalité ; l'ordre donné par Dieu à
me pour éprouver son obéissance, la transgression
rdre divin à l'instigation du diable caché sous la
d'un serpent, la déchéance de nos premiers parents
état primitif d'innocence, la promesse d'un Rédemp-
utur ? » Entre plusieurs de ces énoncés et les con-
ns de la Préhistoire, il saute aux yeux que nul con-
: donc nulle opposition ne sont possibles. Comme
d'éventuelle friction, l'on ne voit guère, après ce
ous avons dit de la conciliation aisée des notions de
on et d'évolution, que la création spéciale de l'hom-
nité du genre humain, la félicité et la déchéance
elles, l'intervention, dans la toute première histoire
ne, d'un commandement positif de Dieu. L'exposé
Ed. Le Roy n'intéresse que la création spéciale de
ne et l'unité du genre humain et, contrairement
tre à l'apparence, c'est sur le second point surtout
ous semble appeler des observations.

ous voulons préciser ce que l'Église catholique
par unité du genre humain, il nous faut prendre
sidération ces fondements de la religion chrétienne
négation mettrait en péril. Il s'agit évidemment,

dans le cas, du dogme du péché originel et de celui l'universelle rédemption, qui en dépend. Pour notre ce ne sont pas là des vérités d'importance secondaire. ni l'unité spécifique abstraite, telle que la conçoit le losophe, ni même l'unité d'espèce naturelle, telle qu connait le naturaliste, ne suffisent au théologien, s'il v sauvegarder et correctement interpréter le dogme ca lique du péché originel et de son universelle transmiss Il lui faut cette unité physique que seule peut assure descendance d'un unique couple humain primitif. M génèse? Polygénèse? La question est, en somme, médiocre intérêt pour le philosophe et le natural même préoccupés de maintenir l'unité spécifique du g humain. L'hypothèse d'une polygénèse n'exclut pa moins du monde la possibilité de cette unité. L'hypot d'une monogénèse ne suffit pas à assurer sa permane Dans une humanité issue d'un couple humain uni de subséquentes différenciations peuvent se prod allant, au sentiment de M. Ed. Le Roy, jusqu'à y co tuer de nouvelles espèces naturelles. Le théologien, ne saurait envisager qu'une monogénèse, puisqu'en de d'elle, cette unité physique du genre humain que le do du péché originel exige, ne se pourrait concevoir. Et la même raison, il se voit obligé d'exclure toute po lité d'une subséquente rupture de l'unité primitive.

* * *

Devant les faits que nous a jusqu'ici révélés la Pr toire, avouons sans détour que la première impressio théologien est plutôt de surprise.

L'Humanité paléolithique ,qui est la plus ancienne nous connaissions, est actuellement représentée :

1° à l'époque chelléenne, par l'Homme de Heidelbe

'Homme de Piltdown, à propos desquels M. Ed. Le
écrit : « Sans doute n'avons-nous qu'une connaissance
fragmentaire de l'un et de l'autre, suffisante néan-
ns pour nous convaincre d'une diversification fort
enne des types humains. » C'est juste.

à l'époque moustérienne, par l'Homme de Néander-
Tout le monde sait, surtout depuis la belle mono-
hie de M. M. Boule, qu'au point de vue morphologi-
il diffère extrêmement de l'Homme de Piltdown et
ie, quoique beaucoup moins, de l'Homme de Heidel-
.

à l'époque aurignacienne, par l'Homme de Grimaldi
ar l'Homme de Cro-Magnon, chez lesquels appa-
ent des caractères nouveaux. L'Homme de Grimaldi
cette particularité notable, qui le différencie de celui
ro-Magnon, d'être pygmoïde.

à l'époque magdalénienne, par l'Homme de Chance-
qui a, lui aussi, sa physionomie propre.

onc, cela nous fait, dès l'époque paléolithique, six
mes morphologiquement bien différenciés. De l'avis
ral, cependant, ces six Hommes se laissent ramener
ux types : celui de Piltdown-Grimaldi-Cro-Magnon-
ncelade et celui de Heidelberg-Néanderthal.

ais, cette fois, nous nous heurterions à une diversité
luctible, diversité, non pas de races simplement, mais
pèces naturelles. C'est, du moins, l'avis de M. Ed. Le
, qu'il est nécessaire de citer assez longuement : « Ces
ts établis, écrit-il, comment situer l'Homme de Néan-
hal ? Sans doute, il doit être plus ancien que ces gise-
ts (moustériens) ; mais on ne saurait dire d'où il vient,
t-être est-il permis de le mettre généalogiquement en
ort avec l'Homme de Heidelberg, plus vieux que lui :
ntative d'adapter la mâchoire de Mauer à un crâne
nderthaloïde ne conduit à rien d'absurde. Impossible

toutefois de rien affirmer non plus. Par contre, auc rapport admissible ni avec l'Homme de Piltdown, ni av celui de Cro-Magnon. En particulier, quant au seco rapprochement, on a pu dire que c'étaient là deux crâr construits sur deux plans tout à fait différents et qu comparativement à la distance qui nous sépare des Ho mes de Néanderthal, ceux de Cro-Magnon (au paléolit que supérieur) sont nos semblables et presque nos co temporains. M. Boule va plus loin encore. Parlant du squ lette néanderthaloïde trouvé à La Chapelle-aux-Saints déclare que, s'il s'agissait d'un Singe, d'un Carnassier, d' Ruminant, on n'hésiterait pas à le distinguer par « un no spécifique particulier ». Ce type fossile diffère, en eff beaucoup plus de tous les types d'aujourd'hui que ceu ci ne diffèrent entre eux. Il s'en sépare même, comm d'ailleurs des autres types fossiles, par une sorte de *hia* correspondant à une véritable rupture morphologiq Les différences constatées ici dépassent en somme ou moins égalent celles qu'on invoque d'habitude pour dé nir les espèces de Mammifères. Elles marquent un sta ou degré très net dans la série évolutive, un palier, « cran » comme dit M. Boule. Ne faut-il donc pas conclu pour l'Homme de Néanderthal, à une espèce humai distincte de la nôtre ? » Ailleurs, il met en doute la pos bilité d'une interfécondité entre l'Homme de Néand thal et celui de Cro-Magnon.

Il y aurait beaucoup à dire sur tout cela. Et par exe ple à faire des réserves sur cette transformation du squ lette de la Chapelle-aux-Saints en une sorte de canon l'Homme de Néanderthal. Les crânes de Broken Hill, Rhodésie, ou de Wadi El-Amud, en Galilée, par exemp représentent d'autres variétés de l'Homme de Néand thal sur lesquelles nous aurons à revenir.

On dirait, d'ailleurs, que M. Ed. Le Roy est moi

ıvaincu qu'il ne le paraît. Il poursuit, en effet : « Il est i que le concept d'espèce est assez mal défini... Quoi il en soit, retenons — c'est l'essentiel — que l'Homme Néanderthal et celui de Cro-Magnon ne peuvent être ıés dans le prolongement généalogique l'un de l'autre, premier seulement plus archaïque et primitif que le ond ; ils ne sauraient prendre place dans la même ère, le plus ancien n'appartenant pas à notre ascen- nce directe. » Mais ceci est une tout autre affaire. us ne prétendons par du tout reconnaître dans l'Hom- de Néanderthal l'ancêtre de celui de Cro-Magnon et nôtre. Il nous suffit que nous puissions avoir, lui et nous, ancêtres communs. Or cela est-il impossible ?

* * *

Rien n'autorise à l'affirmer. Diverses considérations us paraissent bien plutôt suggérer le contraire. Nous n retiendrons qu'une relative à la liaison morphologi- e assez apparente des races humaines préhistoriques à s races actuelles.

Le fait est admis de tout le monde pour ce qui regarde variétés humaines du paléolithique supérieur. « Les mmes du paléolithique supérieur se partagent en trois es principales, écrit M. Ed. Le Roy : 1° race de Grimaldi, plus vieil âge du Renne ; 2° race de Cro-Magnon, de urignacien ; 3° race de Chancelade, du Magdalénien. » il poursuit, citant M. Boule : « Ce qui est extrêmement éressant, c'est qu'ils présentent respectivement des nités avec chacune des trois grandes divisions des mmes actuels : Nègres, Blancs et Jaunes. » Nous pou- ns même préciser davantage pour deux d'entre elles. Homme de Grimaldi s'apparente aux Bochimans, et ui de Chancelade aux Esquimaux. Et la parenté des cul-

tures confirme l'apparentement morphologique. L'h
thèse d'une liaison proprement généalogique entre
trois races préhistoriques et nos races actuelles est
que vraisemblable.

L'Homme de Piltdown, du chelléen, ne prête pas,
lui-même, à de tels rapprochements. Il en bénéficie n
moins indirectement, puisqu'on ne juge pas impossibl
le considérer comme constituant, avec les Hommes
paléolithique supérieur, l'un des deux grands types e
lesquels se partage l'humanité préhistorique. Peut-
paraîtra-t-il moins isolé encore si l'on fait état de l'Hom
de la Denise, auquel il est sûrement apparenté. Avant
l'Homme de Piltdown eût été découvert, en 1912,
hésitait sur l'ancienneté de l'Homme de la Denise.
lui trouvait une ressemblance trop marquée avec l'*H*
sapiens. Mais la découverte de l'Homme de Piltdow
les minutieuses études de M. Depéret ne permettent
de douter qu'il soit pré-moustérien, disons chelléen.
par lui le rattachement de l'Homme de Piltdown
Hommes du paléolithique supérieur devient plus sai
sable.

S'il n'y avait que ce seul type, à savoir celui de Piltdo
La Denise-Grimaldi-Cro-Magnon-Chancelade, l'homo
néité de l'humanité préhistorique et historique ne s
frirait, en somme, aucune difficulté sérieuse et sa co
nuité généalogique, en dépit d'inévitables obscur
devrait être admise.

Mais il y a l'autre type, celui de Néanderthal, que l
nous dit être spécifiquement différent.

Il faut rendre à M. Ed. Le Roy cette justice — et n
le faisons de bon cœur — qu'il est bien éloigné de pr
dre plaisir à créer des difficultés aux théologiens. Il y
même quelque apparence qu'il se flatte de les désintér
ser du débat. Du moins est-il facile de prendre ce

ssion à lire par exemple ce qui suit : « Je ne reviens ur les raisons fortement probables qui, du point de aléontologique, inclinent à croire (pour ne pas affir- lavantage) qu'il a existé plusieurs espèces d'Hommes, même plusieurs genres. Impossible de mettre en phylétique les types humains fossiles. Simplifions e mesure sans doute) les données, en rattachant nme de Mauer à l'homme de Néanderthal, celui de own à celui de Cro-Magnon. Il nous reste encore groupes hétérogènes, dont nous avons vu pourquoi naturel de contester l'unité spécifique. Cette conclu- ne peut guère être combattue que pour des motifs e relèvent pas de la science pure. Mais elle n'empè- nullement que tous les Hommes actuels puissent er une seule espèce, les autres (comme ceux de Néan- hal) constituant des rameaux désormais flétris, dessé- sans descendance. » Les Hommes actuels et peut- depuis l'Aurignacien. Que faut-il de plus au théolo- n ? Laissons pour ce qu'elle est cette édition moderne hypothèse des Préadamites. Est-il, en réalité, si cer- que l'Homme de Néanderthal représente « un rameau ain aujourd'hui desséché »?

Homme de Néanderthal ne se réduit pas à l'Homme La Chapelle-aux-Saints. L'Homme de Néanderthal pas purement européen. Il est africain aussi et asia- e. Il nous semble que l'on ne tient pas assez compte eux faits nouveaux, dont la portée est considérable. crâne de Tell el-Amud diffère sensiblement de ceux a Chapelle-aux-Saints et de la Ferrassie, et cependant t néanderthalien. Celui de Broken Hill, qui présente particularités encore plus notables, est relativement nt, et cependant il est néanderthalien. Si le rameau Néanderthal est éteint comme on nous l'assure, qui depuis combien de temps? M. Le Roy ne signale-t-il

pas lui-même que le crâne de Broken Hill a été
dans un gisement bochiman que l'on pourrait p
dire moderne? Voilà qui est troublant. Il y a
chose encore de plus significatif. C'est sa ressem
très perceptible aux types australiens actuels. D
Néanderthaliens de France avaient fait la même i
sion. Et M. Boule n'a pas craint d'écrire ceci, que
duit d'ailleurs M. Ed. Le Roy : « L'Homme de Né
thal, l'homme de la Rhodésie, la race australienne a
offrent un fonds commun de caractères primitifs. M
les différences qui les séparent, on peut admettre q
trois formes ont une origine commune. » Nous
demandions pas davantage. Si nous pouvons rattach
Australiens au type Heidelberg-Néanderthal, ce typ
cesser de nous apparaitre comme étranger à notre l
nité actuelle.

L'Homme de Néanderthal ne représente donc pa
espèce d'hommes différente de celle à laquelle nous
tenons nous-mêmes. Ce n'est qu'une race particuliè
sein de l'unique espèce humaine. Mieux adaptée au
ditions de la vie, à cette phase de l'histoire du glob
nous appelons l'époque moustérienne, elle y fait
de race dominante en Europe, en Afrique, en Asie,
autant, du moins, que s'étendent nos informations a
les. Sa disparition subséquente, à la réserve des A
liens, qui ne doivent être que des collatéraux, ne p
pas du tout son hétérogénéité foncière. Les Pygmée
des hommes de notre sorte. Il fut un temps, dont
cienneté paraît bien être comparable à celle des Néa
thaliens, si même elle n'est pas plus reculée, où eux
occupaient de vastes territoires. Et nous les voyo
teindre sous nos yeux.

Qu'après cela, il soit « impossible de mettre en
phylétique les types humains fossiles » ; surtout

ait pas entre eux « de continuité généalogique saisis-
le », qui ne l'avouerait? Mais cela ne prouve directe-
nt que deux choses. La première est que les variétés
ommes préhistoriques que nous connaissons par des
illes surtout européennes sont chez nous très loin de
r centre originel. La seconde, c'est, sous l'influence
causes naturelles actives et variables, le fait indénia-
de différenciations anciennes et profondes du type
nain.

Mais tout cela, qui peut bien étonner notre Foi, ne la
ntredit pas.

Paris.

A. LEMONNYER, O. P.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Les vérifications expérimentales de la théorie d'Einstein (1)

La validité d'une théorie physique ne se mesure la plus ou moins grande beauté de son développe mathématique. Pour la déterminer on considère seule deux choses : l'existence bien établie des faits expér taux qui en forment la base, l'exacte vérification des expérimentaux qui en sont les conséquences.

Nous voudrions mettre les lecteurs de *La Vie In tuelle* au courant de ce qu'on peut dire, et ce, en t compte des mesures et des discussions les plus réc au point de vue des vérifications expérimentales, théorie dont on a beaucoup parlé, trop peut-être, i quelques années : la théorie d'Einstein.

Les vérifications en question se rangent en trois gories que nous allons tour à tour examiner.

La relativité et la mécanique céleste. — La loi de la vitation universelle de Newton permet de prévoir ave grande approximation le mouvement des corps célest en particulier celui des corps constituant le système sc Cependant cette prévision n'est pas parfaite, et la préc des mesures augmentant, on a pu mettre en évidenc

(1) Je me suis beaucoup servi, pour la rédaction de cette chron de différents articles et d'une conférence faits par M. Croze, l'ém spectrologiste de l'Institut d'Optique.

ergences entre la théorie et la réalité qui dépassent ablement les erreurs expérimentales possibles.

Les paramètres, ou grandeurs, dont dépend la situation ıtive du soleil et des planètes, peuvent se ranger en ıx catégories. Les uns, comme les périodes de révolu- n des différentes planètes, comme les variations sécu- ·es des éléments de leur orbite (qui, comme l'on sait, :st pas fixe, mais se déforme lentement avec le temps), ıt mesurables directement. Les autres, au contraire, nme les masses des planètes, ne peuvent que se calculer partir des éléments mesurables. On conçoit donc — ɔsso modo, puisque la théorie de Newton n'est pas par- te, — qu'il soit possible de disposer des éléments non cessibles à l'expérience, de telle sorte que les valeurs des tres s'accordent avec les mesures, sauf cependant pour n d'eux, servant en quelque manière de « bouc émis- ire », et supportant toutes les erreurs accumulées.

L'élément ainsi choisi a été l'avance annuelle du péri- élie de la planète Mercure. L'observation montre que ɔrbite elliptique de cette planète est entraînée dans une nte rotation autour du soleil, dont la vitesse est de 2 secondes d'angle par siècle, alors que le calcul, conduit e la manière indiquée, donne seulement une rotation de 9 secondes par siècle, d'où un résidu de 43 secondes ıe la théorie newtonienne est impuissante à expliquer. n a choisi cette avance du périhélie de Mercure comme ément « bouc émissaire », parce que c'est un de ceux ıi sont des plus difficiles à mesurer. Ceci tient à ce que ercure s'écarte très peu du soleil sur la sphère céleste. et écart de 43 secondes ne peut donc pas être considéré ɔmme certain. En fait, une discussion serrée de toutes s observations faites à ce sujet depuis un siècle montre ı'il est déterminé à 10 secondes près, en plus ou en oins.

Or en 1919, des continuateurs d'Einstein montrèrent ıe, d'après la loi de gravitation de Schwarzschild, une anète infiniment petite, soumise à la seule action du

soleil, décrivait autour de lui une ellipse entraînée un mouvement de rotation de vitesse déterminée. Fa le calcul pour Mercure, supposé dans les condi requises, ils trouvèrent que cette vitesse était juste de 43 secondes par siècle. Il semblait donc que la relat expliquât le résidu en question, et l'expliquât comp ment. Certains crurent que là était la preuve défin Mais nous pouvons dire maintenant que cet accord péré n'était en somme qu'un hasard heureux, puisqu 43 secondes fameuses pouvaient être aussi bien 33 qu En second lieu, il ne faut pas oublier l'origine de ce ré et la manière dont il a été obtenu. Et nous voyons pour être correct, il est nécessaire de vérifier d'abord cette même théorie ne trouble en aucune manière l'ac existant entre l'expérience et les valeurs des autres ments calculés dans les nouvelles hypothèses. Malheu sement ce calcul, très difficile et très long, est au-de de nos faibles forces mathématiques, et pour longte encore sans doute. La question reste donc pendante; ce qu'on peut dire, c'est que les écarts entre la thé classique et l'expérience semblent être, dans l'ensem de l'ordre et du sens des corrections qu'apporterait théorie de Newton celle de la relativité. Mais il n'y rien de décisif.

La déviation des rayons lumineux au voisinage du so — Nous arrivons à un second phénomène susceptible donner une vérification expérimentale de la théorie relativité. Cette théorie prévoit que la lumière, étant forme de l'énergie, doit être pesante et doit, comme t être soumise à l'influence de la gravitation. En particu un rayon lumineux, passant au voisinage du soleil, être dévié de sa trajectoire rectiligne d'une quantité culable. Par suite, l'image d'un astre voisin du soleil la sphère céleste doit être vue à une distance de son c tre supérieur à la réalité. Ce déplacement est d'aut plus grand que l'astre est plus rapproché (angulaireme

leil, et le calcul montre que si l'astre en est très près, ɔïncide avec le bord du disque, son image devra s'en ·er à une distance angulaire de 1 seconde 75. On ne naturellement, constater un tel phénomène que sur ;tres très voisins du soleil sur la sphère céleste, astres ralement invisibles, car leur éclat est alors complète- : voilé à nos regards. Il y a un cas, et un cas seulement, ne mesure est possible : c'est au cours d'une éclipse e. Malheureusement, ces éclipses, quand elles ont n'intéressent que des portions très restreintes du e terrestre, bien souvent fort éloignées des régions isées ; quand elles ne tombent pas en plein océan. On nc dû organiser de longues et coûteuses expéditions tronomes pour tenter cette vérification, pour aller tographier, à l'aide d'instruments appropriés, un phé- ène durant quelques minutes, en courant encore le ıe qu'un ciel nuageux rende toute observation impos- . De plus, les mesures devaient être faites avec un extrême, puisqu'il s'agissait d'apprécier des déplace- ts très petits, de l'ordre des erreurs possibles de ure. Il y a là presque une contradiction dans les ter- ; mais les astronomes nous ont habitués depuis long- ps à de telles prouesses, et, jusqu'à nouvel ordre, nous ons considérer la chose comme possible. Ils emploient r y parvenir les plus perfectionnés moyens de mesure, ts à une soigneuse discussion des résultass numéri- s ; discussion basée sur l'emploi du calcul des probabi- , de la méthode des moindres carrés, des moyennes dérées. On ne peut sans doute reprocher qu'une seule se à tout ce déploiement de science, c'est qu'il laisse une grande part à l'intelligence et à l'initiative du calcula- ; ce qui peut être fâcheux quand ce dernier se double observateur mettant trop de passion dans ses mesures. oi qu'il en soit, dans le cas présent, il résulte des obser- ons qu'il existe certainement une déviation de la ière par le soleil, mais que cette déviation est trop te pour qu'on puisse donner un renseignement quel-

conque sur la forme de la loi qui lie le déplacem
images stellaires à leur distance angulaire au ce
soleil. La théorie, ici encore, n'est pas contredite p
périence, mais elle n'est en aucune manière afferm

Le déplacement des raies spectrales. — On sait
lumière blanche est décomposée par réfraction au
d'un prisme, ou réflexion sur un réseau, en un
continu formé de lumières monochromatiques d
teintes vont du violet au rouge. Chacune de ces lu
peut être caractérisée par la place qu'elle occupe
spectre, ou, mieux, par une quantité qui y est simpl
liée, et qu'on appelle sa longueur d'onde. Si la l
blanche, ainsi analysée spectroscopiquement, a t
au préalable un milieu transparent autre que le vi
constate que le spectre n'est plus continu, mais pr
des raies et des bandes sombres dont la situation
spectre caractérise le milieu traversé.

En analysant de cette manière la lumière solaire
mis en évidence les raies et les bandes sombres prov
de l'absorption de certaines longueurs d'onde par l
de l'atmosphère du soleil, et on a pu par cette voie
miner la composition de cette atmosphère. On a co
de plus que ces raies et ces bandes n'occupaient pa
à fait la même place que si on avait analysé une lu
blanche d'origine terrestre ayant traversé une atmos
identique à l'atmosphère solaire, mais qu'elles é
toutes un peu déplacées vers le côté rouge du spectre
n'est pas étonnant, étant donné que cette lumière pr
de nuages incandescents animés de mouvements r
dans le sein de la masse solaire et soumis à des pressio
général différentes de celles qu'ils supporteraient sur
et ces diverses causes — mouvement de la source et
sion ambiante — ont une influence connue sur la lon
d'onde de la lumière émise, et donc sur la position de
obscures correspondantes dans le spectre d'absorptio
dié. Cependant ces explications, d'ailleurs presque q

ives, ne rendent pas compte de toutes les particularités du phénomène ; aussi lorsque Einstein montra que le champ de gravitation régnant autour du soleil devait, lui aussi, déplacer les raies spectrales, on crut encore tenir une vérification nouvelle de la théorie relativiste, en même temps qu'une explication simple du déplacement des raies. La question étant d'importance, on a étudié de fort près ces déplacements. La conclusion fut la suivante : le phénomène est complexe et ses causes sont variées. Il semble possible d'expliquer sans contradiction les déplacements en partie par l'effet de relativité, en partie par le mouvement des nuages solaires faisant fonction de sources lumineuses. La conclusion est donc favorable, mais elle ne peut être considérée comme une preuve formelle à cause du défaut de simplicité du phénomène.

De tout ceci semble bien résulter que la théorie de la relativité ne voit pas son magnifique effort couronné de succès expérimentaux. Cependant il ne faudrait pas la croire pour cela complètement abandonnée. Bien au contraire, elle a créé un état d'esprit nouveau parmi les physiciens théoriciens ; elle leur a donné une nouvelle conception plus générale, plus mathématique des phénomènes, et elle a frayé le chemin à une chose qui est peut-être une grande découverte, chose qui a vu le jour il y a encore très peu de temps, nous voulons parler de la nouvelle mécanique ondulatoire de L. de Broglie et Schrödinger. Nous nous en occuperons ici une autre fois et nous dirons comment cette nouvelle mécanique permettra peut-être de construire le « pont », le fameux pont que demandent depuis trente ans les physiciens et qui doit relier la physique de Maxwell à celle des quantas.

Nancy, le 19 février 1929.

J. DELSARTE,
Maître de conférences à la Faculté
des Sciences de Nancy.

*
* *

L'astronomie grecque

M. E. Antoniadi s'est donné la tâche d'exposer exa ment les découvertes astronomiques que nous devoi la Grèce. Il avait constaté, chez nos historiens moder une ignorance très répandue et des « artifices const ment inventés dans le but d'amoindrir la science anti et d'agrandir les modernes à ses dépens ». Ceci l'a conc « à entreprendre une analyse indépendante des ouvra des astronomes et physiciens grecs dans leurs textes or naux à la Bibliothèque nationale ». Une partie de recherches, celle qui a trait à la véritable découverte Grèce du système héliocentrique du monde, a déjà publiée dans L'*Astronomie* (1). Il publie dans le *Bull de la Société belge d'astronomie* (2) un résumé succinct son enquête sur « l'ensemble des connaissances astro miques des Hellènes ».

Cette enquête s'imposait. La science astronomique Hellènes, écrit M. Antoniadi,

« a été systématiquement représentée sous un faux jour de quatre cents ans et amoindrie au point d'être souvent ignorée Europe... On s'est acharné sur les insuccès de quelques-uns des tâ nements des premiers philosophes, tout en faisant le silence sur plus brillantes découvertes; on nous a montré le docteur st qu'était Ptolémée comme le véritable représentant de l'astron grecque, tout en affectant d'ignorer les immortelles découvertes Pythagoriciens et d'Aristarque; et l'on n'a pas hésité à nous faire le côté heureux surtout des recherches de quelques astronomes bres depuis Copernic, et à tendre, par contre, un voile discret sur l

(1) Bulletin de la Société astronomique de France, t. 41, 19 p. 449-458; et t. 42, 1928, p. 166-169.

(2) *Ciel et Terre*, XLIVe année, n° 11, p. 390 sq.

nonstrations mathématiques erronées ou bien sur les parties les s frêles de leur raisonnement. »

Et M. Antoniadi d'illustrer sa thèse de quelques exem-s fort piquants :

Copernic, qui avait étudié le grec et les astronomes grecs, écrivit ord qu'Aristarque de Samos croyait au mouvement de translation la terre ; mais trouvant plus tard que cela entaillait par trop sa pre originalité aux yeux du public scientifique, il n'hésita pas à er tout bonnement le nom d'Aristarque sur le manuscrit qui a servi impression de son livre (1). »

C'est surtout dans l'ouvrage de J.-L.-E. Dreyer qu'ap-raît cette « représentation fallacieuse et inexacte de stronomie hellénique ». Celui-ci a écrit une importante stoire des systèmes du monde depuis Thalès jusqu'à épler. Il a commis d'assez graves méprises. Et par exem-e :

« On sait que la gravitation joue un rôle capital dans le système aire ; quelques très rares initiés savent encore que le principe me de la gravitation a été clairement énoncé par Plutarque dans n immortel ouvrage intitulé *De la face que l'on voit dans le cercle la lune*, où il est dit que la terre attire les corps terrestres, la lune corps lunaires, le soleil les corps solaires, et que notre satellite ne nbe pas sur la terre qui l'attire à cause de son mouvement propre vant la tangente, comme une pierre dans une fronde (2). Or Dreyer ité l'ouvrage sus-mentionné de Plutarque pour des points secon-res, mais il a eu soin d'étouffer la conception géniale de l'attraction le philosophe grec, une des plus belles inspirations de tous les cles. Car il ne fallait à aucun prix diminuer l'originalité de wton. »

Les Pythagoriciens n'ignoraient pas le mouvement de la

(1) M. Antoniadi se réfère à ce passage de Sir Thomas Heath : Copernicus aid mention the theory of Aristarchus in a passage hich he afterwords suppressed : « Credibile est hisce similibusque usis Philolaum mobilitatem terrae sensisse, quod etiam nonnulli istarchum Samium ferunt in eadem fuisse sententia. » *Aristarchus Samos*, p. 40.

(2) *Op. cit.*, ch. VI-VIII.

terre. D'après eux, rapporte Aristote, « la terre, étan des astres, est portée en cercle autour du milieu et pro la nuit et le jour » (1). Platon parle de « la terre.. s'enroule autour de l'axe tendu à travers le tout... créa de la nuit et du jour » (2).

Dreyer a prétendu, après bien d'autres, que ce pas ne concerne pas la rotation de la terre (3). Anton prouve aisément le contraire par un passage de Cléon et par un « témoignage écrasant d'Aristote » qui dit le mot εἱλλομενην de Platon signifie ἱλλεσθαι και κινο « rouler et se mouvoir » (4).

M. Antoniadi montre encore qu'Aristote a donn premier, les preuves rigoureuses de la sphéricité de r globe : « Lors des éclipses (de lune), la terre a touj courbé sa ligne délimitante, de sorte que, comme (la lune) disparaît par l'interposition de la terre, la c de la forme circulaire de la terre est due à sa sphérici Autre preuve : « L'on voit en Égypte et près de C des étoiles qui sont invisibles des régions plus septen nales » (*Du ciel*, II, 14) (5).

L'étude attentive et pénétrante des œuvres scientifi d'Aristote a suscité chez M. Antoniadi une vérit admiration pour le génie du grand philosophe :

« Tandis que le génie colossal d'Aristote donnait les preuves sphéricité de la terre, il montrait sa puissance créatrice en mét logie et en physique, en zoologie et en botanique, en anatomie physiologie comparée, et s'occupait avec un incomparable encyclopédique de géométrie et de mécanique, de médecine pharmacie, de minéralogie et de biologie, de logique et d'éthiq psychologie et de métaphysique, de lettres et de grammaire, de

(1) *Le Ciel*, II, 12, 293 a. Dans la traduction que Dreyer fa ce texte remarquable M. Antoniadi relève quatre fautes qui en alt complètement le sens.

(2) *Le Timée*, 40 bc.

(3) *Op. cit.*, p. 74.

(4) *Le Ciel*, II, 13, 293 b.

(5) *Loc. cit.*, planche hors texte, note.

que et de poésie, d'économique et de jurisprudence, de politique le l'art de gouverner les hommes. »

Que M. Antoniadi fasse un jour porter son enquête sur nsemble de cette œuvre scientifique, et sans doute il us révélera, avec cette abondance lumineuse qui carac-ise ses travaux, beaucoup de vues géniales ignorées ou connues.

E.-L.

*
* *

La vie sur les planètes

La Terre et Mars mis à part, on n'a pu observer sur cune planète des traces de vie : on peut néanmoins se mander si les conditions physiques et chimiques indis-ensables au développement de la vie cellulaire se trou-nt réalisées dans quelqu'un des astres soumis à l'obser-tion de l'astrophysique. Sur ce sujet, le *Bulletin de la ciété belge d'astronomie* (décembre 1928) donne une inté-ssante note. Citons-en les conclusions :

« Il est maintenant bien établi que des êtres vivants nonocellulaires ou multicellulaires) ne peuvent subsister u se perpétuer sur une planète que si celle-ci, suffisam-ent refroidie, possède une écorce solide recouverte d'une mosphère renfermant de l'oxygène et de la vapeur d'eau.

« L'astrophysique a montré que ces conditions ne sont alisées, à l'heure actuelle, ni sur Mercure trop près du oleil, ni sur Vénus, dans l'atmosphère de laquelle il n'y urait, suivant les récents travaux de Nicolson et de Saint-ohn, ni vapeur d'eau ni oxygène.

« Par contre, les observations spectroscopiques faites au Mont Wilson ont confirmé la présence de vapeur d'eau et l'oxygène libre dans l'atmosphère de Mars, mais en quan-té cependant moins considérable (5 et 15 o/o) que dans

l'atmosphère terrestre. Il en résulte que des êtres infér peuvent encore peupler cette planète...

« Sur les grosses planètes (Jupiter, Saturne, Ur Neptune) non encore recouvertes d'une écorce soli subsistance d'organismes vivants n'est pas possible est même peu probable que jamais elle le soit. »

M. Andrenko, astronome à l'Institut scientifique sahft de Leningrad, n'admet pas la rigueur de ces clusions de l'astrophysique :

« Se basant sur le fait que l'étude scientifique et que des éléments biotiques montre qu'aucun de ces ments ne diffère de tous les autres, il admet que, dan conditions physico-chimiques des mondes planétair stellaires, les analogues des éléments carbone, azote, hy gène et oxygène, qu'ici-bas nous retrouvons toujours base du protoplasma et du noyau de chaque cellule, vent et même doivent remplacer ces derniers et crée êtres, chimiquement autres que les nôtres, pouvant v et évoluer sous des températures plus hautes ou basses que sur la Terre et dans un milieu tout diffé du nôtre... »

Nouvelle et audacieuse tentative pour peupler l'Uni mais qui appelle la judicieuse remarque de Faye : faut savoir distinguer ce qui est du domaine de l'im nation pure de ce qui appartient à la science positive

*
* *

Fondation Kaiser Wilhelm pour le progrès des sciences.

M. Adolf von Harnack, qui est le président de la *F dation Kaiser Wilhelm pour le progrès des sciences*, n donne, dans la revue toute nouvelle *La coopération intell*

uelle (1), des renseignements fort précis et très suggestifs ur cette fondation.

Elle avait été créée en octobre 1910, « 1) parce qu'il vait été reconnu que les sciences, en dehors des Univer- tés et Écoles de hautes études techniques, ont besoin *'Instituts de recherches pures*, qui ne soient pas chargés e l'enseignement et puissent disposer de beaucoup de essources matérielles ; 2) parce qu'on désirait intéresser u développement des sciences, à côté de l'État, tous ceux ui, dans la bourgeoisie, en suivent les manifestations et n sont les amis ; 3) parce qu'on voulait offrir aux grands avants la possibilité de se consacrer entièrement à la cience ».

Le projet fut réalisé avec enthousiasme : l'empereur ui-même s'était mis à la tête de la Société. En peu de nois, 16 millions de marks furent recueillis, qui permirent le fonder aussitôt plusieurs grands Instituts à Dahlem, rès de Berlin et en Province. Les « Kaiser Wilhelm Ins- itute » se distinguent des Instituts d'État et des Instituts rivés, en ce qu'ils sont entretenus par la collaboration de 'État, de la libre bourgeoisie et de la science.

La Fondation entretient présentement 30 Instituts. Ces nstituts se divisent en trois groupes : 1) Instituts de chi- nie, de physique et de technologie ; 2) Instituts de biolo- ie, de zoologie et d'anthropologie ; 3) Instituts de sciences norales et historiques. On édifie actuellement à Heidel- berg un Institut de médecine qui comptera plusieurs sec- ions. La Fondation compte actuellement près de 800 nembres, individuels ou collectifs, et parmi ceux-ci de nombreuses municipalités, des provinces, des entreprises ndustrielles, des banques, des sociétés scientifiques : la ondation est donc solidemment établie.

Elle poursuit une œuvre scientifique internationale,

(1) *La Coopération intellectuelle*, 1re année, janvier 1929, p. 3-10. *La Coopération intellectuelle* est l'organe de l'Institut international de coopération intellectuelle.

pour laquelle on souhaite le concours des savants du monde entier. Comment conçoit-on cette collaboration « Une véritable coopération ne peut être obtenue, écri Harnack, que par : 1° une organisation en commun de travaux... 2° les échanges de savants. » Pour l'organisation en commun des grandes recherches, « la terre, les mers l'atmosphère, ne forment déjà plus qu'une seule scène.. tous les problèmes importants des sciences naturelle sont universels ; tous exigent, pour être résolus, de moyens matériels et intellectuels considérables ; tous on besoin de la somme des connaissances scientifiques acqui ses dans les différents pays, et il faut procéder de tell sorte que le travail ne soit pas fait inutilement deux fois » Pour les échanges de savants on préconise des contacts e des relations personnelles — « pendant des semaines e des mois » —, qui permettent aux savants de se communi quer le meilleur de leur science et les secrets de leur méthodes. Pour permettre ce contact une grande « *mai son d'accueil* » est en construction ; dès qu'elle sera ter minée, la fondation invitera les savants étrangers ayan un renom à venir y faire des séjours prolongés.

On voit ce que fait l'Allemagne pour attirer chez ell les savants étrangers : à nous de profiter de ses expérien ces et d'imiter, avec notre génie propre, ce grand et bea zèle pour la science pure.

Avec la permission des Supérieurs.
Imprimatur : † Carolus, episc. Versalien.

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin et Fils. — Ligugé (Vienne